AMES FRANÇAISES

Nil obstat :

FRANÇON, can.
censor deputatus.

Imprimatur :

L. GUICHARD, v. g.

Valentiæ, die 7ª mensis Septembris 1921.

Hector REYNAUD
Docteur ès-lettres

Ames Françaises

ESSAIS LITTÉRAIRES

PRÉFACE
DE
M. Paul BOURGET
de l'Académie Française.



PARIS
AUGUSTE PICARD, Editeur
82, rue Bonaparte, 82

1922

A mon Frère,

LÉON REYNAUD,

ce livre est dédié.

H. R.

Lettre de M. Paul BOURGET
de l'Académie Française.

Monsieur le Chanoine,

Je vous remercie de m'avoir communiqué les épreuves de votre intéressant volume. J'ai surtout goûté l'art avec lequel vous avez dessiné certains portraits, dont je peux garantir la ressemblance, ayant bien connu les modèles. Les pages que vous consacrez à mon regretté confrère et ami Jules Lemaître, par exemple, sont définitives. Il est impossible de mieux caractériser ce délicat et noble esprit. Vous avez très justement discerné en lui le fond religieux demeuré intact, en dépit du dilettantisme des années de jeunesse. Lemaître a pu se croire un sceptique ; les réactions, que le spectacle de la vie contemporaine soulevait en lui, montrent qu'il n'a jamais cessé de sentir, avec l'âme que lui avait façonnée son éducation catholique. C'est le catholique qu'il a retrouvé, dans son être le plus intime, quand le dilettante s'est réveillé Français, devant le danger qu'un détestable régime faisait courir au pays. Pourquoi faut-il que ce généreux cœur ait cessé de battre, au moment même où, comme vous le dites, « le clairon sonnait l'appel, en attendant qu'il sonnât la charge ? » Ayant lutté si bravement, pour maintenir ardente, chez nous, cette vertu du patriotisme, qui nous a sauvés de la formidable ruée allemande, il méritait de vivre assez pour voir du moins l'Alsace reconquise et Sedan vengé !

J'aime aussi beaucoup vos « Coups de Crayon », votre Albert de Mun, votre Maurice Barrès, votre Mgr Baudrillart. Dans ces personnalités si différentes les unes des autres, vous discernez le trait commun, cette « Ame française » qu'étudient les deux premiers essais, qui ouvrent votre recueil. Excusez-moi de ne pas louer ces pages-là dans les termes qui conviendraient. J'en suis empêché par les lignes qui m'y sont consacrées. Vous voulez bien m'associer au renouveau d'énergie intellectuelle et morale, qui se constate depuis dix ans environ dans l'élite pensante de la Nation. En vous lisant, j'aurais été tenté par l'orgueil, si je ne savais pas, comme tous les écrivains quand ils sont vrais avec eux-mêmes, la limite de mon propre effort. Je sais aussi qu'il a été sincère et sérieux. Des suffrages tels que le vôtre m'en récompensent grandement.

Permettez-moi d'ajouter que la valeur littéraire de votre recueil d'essais n'est qu'une partie de son mérite. Il a cet autre de nous donner le spectacle d'une intelligence sacerdotale en contact avec ceux que l'on appelait, au temps du Romantisme, « les enfants du Siècle » et les comprenant, les pénétrant, les jugeant en pleine connaissance de cause. M. Renan, pour refuser à son maître de Saint-Sulpice, M. Le Hir, une autorité décisive en exégèse, l'accusait d'interposer un mur de séparation, « une cloison étanche » entre son érudition et sa croyance. Il n'en reste pas moins ce fait : les objections contre les livres saints que l'auteur de la Vie de Jésus *faisait au nom de la critique des textes, cet hébraïsant de premier ordre les connaissait ; elles ne l'ébranlaient pas. L'expression de « cloison étanche » n'est qu'une métaphore. L'adhé-*

sion de M. Le Hir à l'enseignement de l'Eglise est, en réalité, la preuve évidente que la radicale contradiction entre la Science et la Foi, dénoncée par Renan, n'existe pas dans ce domaine particulier. Semblablement, qu'un médecin de la supériorité du regretté professeur Grasset, de Montpellier, ait vécu et soit mort en catholique pratiquant, c'est le signe que cette radicale contradiction ne se rencontre pas davantage dans cet autre domaine, celui de la physiologie.

Votre livre à vous, Monsieur le Chanoine, démontre que la plus fine culture littéraire, et la plus moderne, se concilie elle aussi avec la foi profonde, du Séminaire d'abord, puis du Ministère. C'est là une variété d'apologétique, et bien importante. Elle est de nature à faire très sérieusement réfléchir ceux qui vous liront et à les préserver du périlleux sophisme, qui voudrait ranger l'Eglise et ses représentants parmi les puissances du passé, respectables certes, vénérables, mais étrangères au mouvement actuel des idées. Ce reproche ne saurait être adressé à un analyste, dont la curiosité merveilleusement renseignée va de Bossuet à Berlioz, d'Ozanam à M. Anatole France, sans parler d'artistes moins connus du grand public, mais très distingués, un François Fabié, un Louis Le Cardonnel, un Henri Chantavoine.

Il ne me reste, Monsieur le Chanoine, qu'à souhaiter une suite à ce recueil d'essais, dont je vous remercie encore une fois d'avoir donné la primeur à votre tout dévoué confrère.

Paul BOURGET.

Costebelle, 17 Février 1922.

Il a été tiré de cet ouvrage :

100 exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés à la presse, de 1 à 100.

L'AME FRANÇAISE

Ce mot n'est-il qu'une appellation métaphorique ou correspond-il à une réalité ? Cette réalité ethnique implique-t-elle une manière d'être, de penser et de sentir, un ensemble d'idées, d'habitudes, de traditions, de croyances propres à notre nation et qui la différencient d'autres nations voisines ou rivales ? A quelles marques la peut-on reconnaître ? Est-il possible d'en suivre l'évolution à travers l'histoire et d'en retrouver les caractères dans les plus intimes profondeurs de notre nature morale ? Autant de questions qui se posent au début de cette étude et dont je voudrais concrétiser la solution en quelques exemples pris parmi nos écrivains ou nos artistes d'hier ou d'aujourd'hui, orateurs, poètes ou musiciens. Leurs œuvres sont, en effet, autant de manifestations de l'âme nationale qui, sous la diversité des formes d'art, apparaît une et identique à elle-même.

De cette unité, de cette identité, nous voudrions avant tout synthétiser les caractères, l'histoire aidant, je veux dire surtout l'histoire des idées et les écrits des maîtres, qui ont reflété ou incarné tour

à tour les meilleures qualités de notre race. Nous emprunterons donc des leçons et des exemples à notre plus lointain passé. Car nous ne sacrifions pas au préjugé de ceux qui font dater la France de 1789 ; nous sommes jaloux de nos vieilles gloires ; nous n'estimons pas qu'à cet arbre aux riches frondaisons, où un poète (1) a voulu voir le symbole de notre beau pays, l'on doive couper les racines. C'est la conclusion à dégager des considérations suivantes où l'âme française nous révélera la variété de ses aspects. Rendons-nous compte tout d'abord de sa vie intellectuelle, essayons de définir l'esprit français, tel qu'il se révèle chez nos meilleurs écrivains, ceux d'autrefois comme ceux d'à présent ; caractérisons ensuite, ne serait-ce que par ses points saillants, ce que j'appellerai volontiers notre tempérament moral et nos tendances essentiellement patriotiques et religieuses.

I

Voici apparaître premièrement les plus hautes cimes, celles-là même où l'esprit scintille et où resplendit la pensée. Nos grands écrivains nous les découvrent ; eux seuls sont en mesure de satisfaire ici notre curiosité ; n'ont-ils pas été tour à tour comme la résultante de nos énergies intellectuelles ? et s'il est vrai que l'homme de génie est celui qui dit ce que tout le monde pense, n'est-il pas comme le

---

(1) Henri de Bornier, *La Fille de Roland.*

vivant miroir de son temps, le porte-voix de ses contemporains, l'organe de l'opinion, l'interprète ou l'écho sonore des idées générales ? Il s'en empare, en effet, les traduit et les fixe en un langage définitif, avec le secours de cet instrument de précision qui s'appelle la langue française.

En elle se manifeste une première image de l'esprit français : elle est toute « d'appropriation et de communication » (1), elle suit en tout et toujours l'ordre logique, s'accommode mal des détours familiers aux idiomes du Nord ou de l'extrême Midi, n'admet rien que de ferme, de net, de précis et, très exigeante pour l'écrivain, satisfait d'autant mieux le lecteur par sa clarté sans rivale. Bien plus, dans la trame du discours, elle ne souffre rien que de suivi et de rigoureusement enchaîné. « Les mots d'une langue bien faite s'appellent l'un l'autre », disait Vauvenargues ; cette loi est bien plus vraie encore quant à la composition des ouvrages de l'esprit. Nous y voulons, nous Français, la belle ordonnance du plan, l'agencement des parties, la subordination de l'accessoire au principal, du détail à l'ensemble ; nous restreignons la part de la fantaisie au profit de la règle. Dès lors, la raison guidant la plume de l'écrivain, la préserve des écarts d'une imagination volontiers vagabonde, la prémunit contre les excès de la sensibilité et l'aide à réaliser son idéal, dont le premier attrait est un éclat solide, une forme durable, ou, pour mieux dire, une claire vision de beauté.

---

(1) Désiré Nisard, *Histoire de la Littérature française*, t. I, p. 21.

Clarté donc, sobriété, élégance, mesure et goût, ce sont qualités de l'intelligence française ; elle se refuse à croire que l'obscurité soit marque de profondeur, ou à confondre l'emphase avec l'éloquence ; elle n'est pas dupe de la piperie des mots ; elle répugne à la boursouflure ; inversement, elle se complaît dans le charme d'un style translucide et ne tolère que par exception les demi-teintes ou les grisailles dont s'estompe çà et là notre poésie contemporaine.

Non pas, remarquez-le bien, que nous réduisions tout l'art de penser et d'écrire à la seule application du précepte de Boileau,

> Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix ;

mais aussi souvent qu'il nous a plu de secouer le joug de la raison, pour nous abandonner aux caprices d'une imagination sans frein ou d'une sensibilité en délire ; aussi souvent qu'une imitation servile ou maladroite des littératures étrangères a pris chez nous la place de nos traditions, nous l'avons payé de quelques déchets littéraires, souvent même, ce qui est plus grave, d'une régression du génie français.

Que le lecteur veuille bien nous pardonner cet exposé un peu sec — et pourtant nécessaire — d'une théorie qui va nous permettre de pénétrer plus avant, histoire littéraire en main, dans la connaissance de notre esprit national.

A nous donc les grands maîtres de notre litté-

rature, moralistes, théologiens, prédicateurs, historiens, philosophes, critiques, diversement révélateurs, encore qu'à des degrés inégaux, de l'âme collective de notre France. En chacun d'eux, c'est l'une ou l'autre des qualités de notre race que nous nous plaisons à reconnaître, pour l'y admirer. Nous convient-il, par exemple, de poser et de résoudre, avec tout le sérieux qui sied à un penseur, le problème de nos destinées ? Sommes-nous frappés des contradictions de notre nature et, poussant, si j'ose ainsi dire, notre méditation jusqu'aux confins extrêmes de l'intelligible, voulons-nous demander à un écrivain hors de pair la conclusion d'une recherche peut-être douloureuse ? Ouvrons les *Pensées de Pascal* et lisons : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien » (1). Louera-t-on jamais assez le livre unique d'où ce passage est tiré ? Et ce passage n'est-il pas également remarquable par la profondeur de l'idée, l'invention verbale, la densité de la phrase et l'éclat de l'image ? Qualités françaises, dans cette mesure et à ce degré ; vous n'en retrouverez l'équivalent dans aucune littérature de l'Europe moderne, non plus que dans l'antiquité.

---

(1) Pascal, *Pensées*. Edition Havet, t. I, p. 10.

Bien peu d'écrivains atteignent ainsi l'âme humaine dans ses plus secrètes profondeurs.

Que s'il nous agrée maintenant d'en explorer les détours sous la conduite d'un psychologue, tout aussi sûr, mais d'un aspect moins austère, sans suivre autrement « les routes gazonnées et doux fleurantes » — mais bordées d'abîmes — où un Montaigne nous convie, lisons saint François de Sales. Est-il un écrivain plus français que celui-là ? En est-il qui allie dans de plus justes proportions le sérieux et la grâce, l'agrément et la solidité, la douceur et la force ? Il distribue, le sourire sur les lèvres, les plus solides enseignements : Telle cette leçon de modestie :

« Il y en a qui se rendent fiers et morgans, pour estre sur un bon cheval, pour avoir un pennache en leur chapeau, pour estre habillés somptueusement ; mais qui ne void cette folie? car s'il y a de la gloire pour cela. elle est pour le cheval, pour l'oyseau et pour le tailleur ; et quelle lascheté de courage est-ce d'emprunter son estime d'un cheval, d'une plume, d'un goderon? Les autres, pour un peu de science, veulent estre honorés et respectés du monde, comme si chacun devoit aller à l'escole chez eux et les tenir pour maistres : c'est pourquoy on les appelle pedans. Les autres se pavonnent sur la considération de leur beauté, et croyent que tout le monde les muguette. Tout cela est extrêmement vain, sot et impertinent » (1).

---

(1) S. François de Sales, *Introduction à la Vie dévote*, IIIe partie, ch. IV.

Peut-on morigéner les gens avec plus de verve et d'un ton moins pédantesque ? C'est ici le parfait naturel, celui qui, tout le long d'un ouvrage, substitue l'homme à l'auteur et fait d'une lecture une sorte de conversation avec un esprit très distingué, dont le langage serait à la fois élevé et simple. C'est l'impression que produit en nous le commerce des grands classiques, Pascal, Bossuet, La Bruyère, Fénelon ; j'ai dit Bossuet, le plus parfait de ces illustres prosateurs et en qui le prestige d'une éloquence souveraine s'allie à l'ingénuité la plus touchante. Puis son âme rend si bien le son d'une âme française !

On ne s'avise pas, si du moins on l'étudie avec quelque attention, de lui reprocher l'absence de mouvement ou de couleur. Qui oserait soutenir ce paradoxe après avoir lu, dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, le récit de la bataille de Rocroy ? Et ailleurs le portrait de Cromwell (1), et autre part encore (2) les portraits de Luther, de Calvin et de Mélanchthon, ne trahissent-ils pas une main experte dans l'art du dessin et du coloris ? Le roi de la prose sait être quand il le veut et sans y tâcher un poète et un peintre génial. Il lui plaît quelquefois aussi d'être un ironiste : lisez plutôt tel passage du *Sermon sur les Démons*, ou, si vous préférez, la rencontre de Luther et de Carlostad, et vous saisirez sur le vif, là peut-être où vous l'attendiez le moins, une ironie redoutable, non sans affinité avec

---

(1) *Oraison funèbre de Henriette de France.*
(2) *Histoire des Variations.*

celle qui circule d'un bout à l'autre des *Provinciales*, moins âpre toutefois et sans rien d'amer ni de corrosif.

Nous voilà en présence d'une face nouvelle de l'esprit français. Qui donc a dit que nous étions nés malins ? Notre histoire littéraire ne manque pas de témoignages pour justifier cette opinion ; mais afin d'éviter toute équivoque, on nous pardonnera ici une légère digression qui, tout compte fait, ne sera pas un hors-d'œuvre.

On peut distinguer dans la suite de notre littérature un double courant : l'un où s'affirme notre foi séculaire, où s'épanchent nos instincts généreux, où se révèlent de hautes et nobles aspirations. Suivez-le dès l'origine et reconnaissez-le dans la *Chanson de Roland ;* s'il est plus difficile à retrouver parmi les auteurs de la Renaissance, on pourrait cependant en discerner la trace dans mainte composition de Ronsard ou dans les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. Il s'affirme encore dans les œuvres de Malherbe et apparaît, large épandu, dans Corneille, Pascal, Racine, Bossuet ; c'est le temps où la fusion des deux antiquités concourt à la perfection de l'esprit français. Fléchissement et diminution au XVIIIe siècle, lequel ne fut ni français ni chrétien, comme le dit Emile Faguet (1). Mais voici venir Chateaubriand et l'école romantique, à qui certes l'on ne saurait refuser ni la noblesse de l'inspiration, ni la richesse du vocabulaire, ni l'harmonie de la phrase, ni la splendeur du verbe, pur contraste

---

(1) *Etudes littéraires sur le XVIIIe siècle.* Préface.

avec les productions du siècle précédent ; on y avait vu toute une génération d'auteurs, dont le sarcasme et l'ironie défrayèrent quelque cinquante ans notre littérature. Vous avez reconnu Voltaire, Diderot, Montesquieu, celui-ci en tant du moins que vous le retenez comme auteur des *Lettres persanes ;* n'oubliez pas Bayle dont le *Dictionnaire philosophique* fut l'arsenal de l'Encyclopédie ; remontez en plein XVIIe siècle aux libertins, à Molière lui-même dont notre grand et regretté Brunetière a si nettement dégagé la philosophie ; de là il vous est facile d'atteindre, en notant avec soin la parenté des esprits, les Montaigne, les Rabelais, un peu plus haut le *Roman de Renart* et jusqu'à nos fabliaux du Moyen âge, la plupart désignés par des titres qu'à peine oserait-on nommer en bonne compagnie. Des auteurs de fabliaux à Voltaire, quelle lignée de satiriques, de railleurs, d'ironistes ! Ils ont fait souche, notre siècle en compte plus d'un ; mais ne voyez-vous pas quel abîme, à certains égards, les sépare des puissants génies, dont nous évoquions tout à l'heure le nom et le souvenir ? Ils ont pourtant un point de contact et ne serait-ce pas ce que nous appelons l'esprit ?

L'esprit est plus facile à percevoir qu'à définir. Il est chose légère, il a des ailes ; il scintille, pétille et rarement flamboie ; il glisse, effleure et se garde de toute exagération comme d'une faute de goût ; il procède par sous-entendus, saisit entre les choses des rapports cachés, se distingue d'ailleurs par une très nette perception des ridicules ou des travers, les note d'un trait saillant et rapide lancé comme une flèche et parfois meurtrier autant qu'elle. Le

plus souvent, il est moins cruel et c'est à peine s'il égratigne. Quelques exemples en feront foi.

Ironie supérieure et transcendante : Pascal : « Il y a dans l'homme de l'ange et de la bête ; qui veut faire l'ange fait la bête » (1).

Raillerie gauloise, rire franc, verve et gaité : François Rabelais : « Son père aperceut que Gargantua « sous discipline de pédagogues estudioit tresbien « et y mettoit tout son temps, toutesfoys qu'en rien « ne prouffitoit. Et, qui pis est, en devenoit fou, « niays, tout resveux et rassoté » (2).

Sel attique. La Bruyère commence en ces termes son livre des *Caractères* : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté ». Rappelez-vous encore la scène du sonnet dans le *Misanthrope*, la rencontre de Célimène et d'Arsinoë — et en fin de compte toute la pièce. Reportez-vous, tout de même, à l'ironie amère de *Don Juan*, au persiflage des *Femmes Savantes*... Ah ! que voilà de bon esprit français !

La même veine court dans les *Fables de La Fontaine*, livre immortel en dépit de Lamartine,

> Une ample comédie à cent actes divers
> Et dont la scène est l'Univers.

Là dessus remettez-vous en mémoire tout ce petit théâtre familier, où la simplicité du décor est extrême et où sont marqués, les uns après les autres, d'un

---

(1) *Pensées*.

(2) *Gargantua*, ch. xv.

trait incisif, tous les travers de l'humanité, cependant que

> Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.

N'avez-vous pas souri du loup, lequel

> ...se forge une félicité
> Qui le fait pleurer de tendresse ?

Vous avez applaudi, j'en suis sûr, à la mésaventure du Renard et à la revanche de la Cigogne :

> On servit pour l'embarrasser,
> En un vase à long col et d'étroite embouchure.
> Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
> Mais le museau du Sire était d'autre mesure.
> Il lui fallut à jeun retourner au logis,
> Honteux comme un Renard qu'une poule aurait pris,
> Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Est-ce assez plaisant, et de quelle grâce légère ! Il semble que le secret en soit aujourd'hui perdu.

Mais non et sans chercher entre le grand siècle et le nôtre une transition que Voltaire nous offrirait volontiers — car je veux oublier Voltaire, l'esprit, si prestigieux soit-il, ne valant que par l'emploi qu'on en fait et le vieil Arouet ayant mis le sien au service de la pire des causes — je préfère en venir à nos contemporains, héritiers en ligne directe des grands ironistes d'antan.

Il y a du Rabelais et du Pascal dans Louis Veuillot. Admirez avec quelle verve il fouaille le journal le *Siècle* et ses rédacteurs : « J'évite la lecture du *Siècle*, compère Louis Jourdan ; vous êtes là

un chœur de cacographes, qui n'avez plus rien à m'apprendre. Toutefois, le *Siècle* est entré chez moi autour d'un ressemelage et j'ai trouvé dans votre journal autre chose que mes vieux souliers » (1).

Un jour, il répond, dit la légende, à un gentilhomme qui lui reprochait l'humilité de sa naissance : « Monsieur, vous descendez de grands ancêtres et je vous en félicite ; moi je *remonte* d'un tonnelier ».

Très française cette réplique ; très français également l'esprit d'un des plus fervents admirateurs de Veuillot, Jules Lemaître. Je vous renvoie à ses pénétrantes études sur nos *Contemporains*, à ses *Impressions de théâtre*, où Brunetière soulignait de « doctes gamineries », à ses contes enfin, où tant de grâce souriante s'allie à tant de malice. Rien n'égale, à ce point de vue, le récit d'une rencontre entre Renan et Victorine Demay, célèbre chanteuse de café-concert. Présentation, saluts réciproques : « Madame, dit Renan, je fréquente peu les cafés-concerts, mais je serais heureux de vous entendre, car j'ai beaucoup entendu parler de vous. »

Demay, très émue et voulant être aussi aimable que possible, fit cette réponse, d'une simplicité grandiose : « Et moi aussi, Monsieur, je vous connais bien ! » (2).

Et Lemaître de conclure : « Ainsi conversèrent ces deux artistes lyriques ! « De qui se moque-t-on ici ? C'est merveille et le trait porte.

---

(1) Odeurs de Paris, *La Presse*.

(2) Jules LEMAITRE, *Impressions de théâtre*, t. IV, p. 350.

Mais peut-être voudrions-nous à notre génie national la note mélancolique et tendre, une poésie vaporeuse ou embrumée, une prose moins incisive ou plus flottante. Croyez-le bien, de telle nuances ne manquent à notre palette, non plus que de tels accords à nos harmonies. Lisez plutôt Sully Prudhomme et dites-moi si le poète des *Vaines tendresses* n'excelle pas dans l'expression de nos sentiments les plus douloureux et les plus délicats, si le charme enveloppant des *Stances* et des *Solitudes* n'a pas pour vous la douceur des teintes crépusculaires ou des horizons moites à l'heure où descend le soir ? N'est-ce pas lui qui compare ingénieusement le sort des âmes à celui des étoiles ? Ne sont-ils pas de lui ces vers évocateurs de mélancoliques souvenirs :

Te souvient-il du parc où nous errions si tristes
Dans un sentier tout jonché de lilas ;
La solitude alanguissait nos pas,
Le crépuscule aux fleurs mêlait ses améthystes (1).

Comme la poésie, notre prose contemporaine se colore de teintes chaudes ou chatoyantes et caresse l'oreille enchantée. Prenons au hasard une demi-page dans un de nos récents conteurs, Emile Gebhart. Il représente Judas dévoré de remords, errant dans la nuit, repoussé de tous et arrêtant quelques minutes sa fuite éperdue, près du puits de Jacob :

---

(1) Sully Prudhomme, *Le Bonheur, Harmonie et Beauté.*

« Entre les deux palmiers, glisse, fantôme léger, une toute jeune fille, vêtue de blanc, voilée de blanc, toute frêle, qui, de son bras nu, soutient une amphore de terre posée sur l'épaule droite. Judas soulève son front livide et dit, d'une voix très faible :

« — J'ai soif ! »

« La jeune fille fait un mouvement d'effroi, comme à la vue d'une bête dangereuse.

« — J'ai soif ! dit-il encore.

« Lui aussi, répond-elle, le Prophète que tu as livré, du haut de sa croix, a crié : « J'ai soif ! » et les Romains lui ont tendu, au fer d'une lance, une éponge pleine de fiel ».

« Elle descendit l'amphore au fond de la citerne et la retira toute débordante d'eau pure, dont les gouttes, en retombant, scintillaient comme des pierreries.

« Judas se taisait. Il tremblait en présence de cette enfant. Il tendait vers l'eau fraîche ses lèvres arides.

« Avec une grâce mélancolique, elle s'inclina vers lui : « Tiens, dit-elle, pour l'amour de Jésus, prends et bois ! »

« Et quand il eut bu, elle replaça l'amphore sur son épaule et toute blanche, s'en alla, d'un pas tranquille, sous la caresse des étoiles » (1).

Que vous semble de ce tableau ? En est-il d'un dessin plus net ou d'un coloris plus éclatant ? Quelle fête au surplus pour l'oreille !

---

(1) E. Gebhart, *Au son des cloches*, p. 72-73.

Harmonie, abondance, naturel, précision, clarté, rassemblez ces traits épars et voyez, dans leur ensemble, l'image idéalisée de l'esprit français, tel qu'il nous apparaît d'après l'histoire de notre littérature. En est-il de moins particulariste ou de plus largement humain ? Il semble, en effet, n'avoir de raison d'être qu'en fonction de l'humanité ; ni la libre fantaisie, ni la rêverie propre aux imaginations du Nord, ni l'exubérance de l'âme méridionale ne se prêtent à la réalisation de cet idéal de sociabilité dans une mesure égale à la nôtre. Les étrangers veulent bien en convenir ; aussi n'ont-ils cru pouvoir mieux faire que d'agréer le français comme langue diplomatique. La constatation en est opportune, si d'ailleurs, nos rivaux revendiquent d'autres supériorités. Sachons, dès lors, nous connaître et réagir, autant qu'il convient, contre l'imitation servile des auteurs Anglais, Allemands, Russes ou Norvégiens ; tandis que nous pensons leur emprunter mainte idée que nous croirions nouvelle, ils la tiennent eux-mêmes de tel ou tel de nos écrivains d'ailleurs tombé dans l'oubli depuis cinquante ou soixante ans. La démonstration en a été faite en termes excellents et de claire façon par Jules Lemaître (1). Concluons avec lui que, s'il est bon de prendre à nos voisins tout ce qu'ils nous peuvent communiquer d'assimilable à notre esprit ou à nos qualités natives, du moins devons-nous avec soin nous prémunir contre toute imitation empreinte de

---

(1) *Contemporains*, t. VI. L'influence des littératures du Nord.

snobisme ou de servilité. Nous donc, les héritiers de l'art antique, de l'atticisme — ce diamant de l'histoire ; — du génie latin, cette force intellectuelle faite d'ordre, de puissance et de précision ; du christianisme enfin, en tant surtout qu'il nous a valu une connaissance plus générale et plus approfondie de l'âme humaine, — restons français.

II

Ce conseil eût semblé superflu à nos pères. Ils aimaient la France d'un amour de jalousie, si j'ose ainsi parler, la moindre atteinte à l'idée de patrie leur paraissant un sacrilège. Il n'en va pas de même, voici tantôt une vingtaine d'années. Depuis la malheureuse affaire Dreyfus, notre pays est en proie à un sourd travail de désagrégation intellectuelle, morale et politique, dont le résultat le plus clair est peut-être d'oblitérer le sens commun chez les trois quarts de nos compatriotes. Une puissance occulte et malfaisante s'acharne à nous fausser l'esprit et à pervertir nos mœurs. Voilà donc l'âme française aux prises avec toutes sortes d'ennemis. Ferdinand Brunetière les dénonçait, il y a vingt ans, et pulvérisait leurs sophismes avec toute la vigueur de sa dialectique impitoyable : « Internanionalistes, disait-il, qui s'en vont répétant, commentant, exagérant encore le vers imprudent, le vers presque sacrilège du poète :

Nations : mot pompeux pour dire barbarie ;

« Politiciens, intellectuels, libres penseurs qui, dans l'assaut désespéré qu'ils donnent à toutes nos traditions, confondent la liberté de l'esprit avec l'indépendance du cœur ; Individualistes enfin, qui se font gloire d'être nés pour eux-mêmes... » (1). Tous ensemble, ne dirait-on pas qu'ils ont pris à tâche d'éteindre dans nos cœurs, après en avoir obscurci la notion dans nos intelligences, un double amour auquel nous devons vingt siècles de gloire, — l'amour de la patrie et l'amour du Christ?

Comment concevons-nous le premier ? Car enfin nous ne voulons point ici nous payer de mots, non plus que nous livrer à des déclamations trop faciles. Je sais bien que d'autres ont pu voir dans la patrie de simples agglomérations d'hommes, à la façon de la Chine ou de l'Egypte ; des tribus, à la manière des Hébreux ou des Arabes ; des réunions de pays divers, à l'exemple de l'Empire romain ou de l'Empire Carlovingien ; moins encore, de simples agrégats d'intérêts. Or, pour nous Français, il n'en va pas de même : nous tirons les raisons de notre patriotisme des profondeurs de notre nature. Un instinct impérieux nous attache au sol qui nous porte ; dès l'enfance, nous aimons notre pays natal, ville ou hameau, l'église avec son clocher d'où s'éparpillent de joyeuses volées, d'où s'égrène aussi le chapelet des glas funèbres, la maison où nous sommes venus au monde et que nous ne quittons jamais sans regret. Adolescents, nous apprenons que ces parages limités par des horizons familiers

---

(1) F. Brunetière, *Discours de Combat* (1re série), p. 163.

ne sont pas tout l'univers ; qu'une vaste région, où la main de Dieu a semé d'innombrables richesses, porte des millions d'hommes comme nous, obéissant aux mêmes lois, parlant une même langue, fiers d'une commune histoire, unis encore dans la continuité des traditions, dans la solidarité des souvenirs, dans l'identité des espérances. Tous ensemble, ces hommes se rattachent, par des racines profondes, à un passé de gloire, dont ils sont jaloux comme d'un héritage envié ; ils professent la religion des morts et, par une sorte de paradoxe, ils lui donnent l'immortalité pour fondement. Ils ont raison, car enfin que nous importeraient, sinon à titre de reliques pieuses, les restes de nos parents défunts, si nous n'avions la conviction d'une survie de leur personnalité dans un monde meilleur que le nôtre ? Mais s'ils vivent, ne croyons-nous pas à leur amour pour nous aussi bien qu'à la perpétuité de leur souvenir et ne nous estimons-nous pas obligés par là-même à continuer leur œuvre d'une façon digne d'eux ? Bien plus, en demeurant fidèles à nos traditions, nous réalisons cette belle pensée de Bacon, reprise par Pascal, suivant laquelle l'humanité doit être considérée comme une même personne, qui vivrait toujours ; tant et si bien que nous serions, nous, les vrais anciens et que l'antiquité représenterait à nos yeux la jeunesse du monde... A ce compte, la France serait donc un seul et même être moral, accomplissant ici-bas, depuis tantôt quinze siècles, une tâche de civilisation et de progrès, devenant, partout où elle plante son drapeau, l'apôtre de la lumière, de la justice et de la liberté, et parcourant les routes de l'his-

toire, guidée comme par la main d'un Dieu protecteur.

S'il fallait appuyer ces considérations de témoignages probants empruntés à nos annales littéraires, la matière ne nous manquerait pas : prosateurs ou poètes nous l'offriraient à profusion. Mais sans nous y attarder autrement, retenons un fait significatif et qui se rattache à notre vie intellectuelle dans ce dernier quart de siècle (1).

La génération d'écrivains en faveur vers l'année 1880 s'abandonnait, sous l'influence de Renan, au nonchaloir du dilettantisme ; elle aimait à reposer la tête sur le mol oreiller du doute, à jouir en artiste du spectacle changeant de la vie, à « cueillir le jour » comme une fleur, selon le conseil de cet Epicurien d'Horace, le tout au détriment de l'action et pour le plus complet énervement du caractère français. Or, sous la poussée des événements, qu'avons-nous vu ? Sentant la patrie menacée dans ses forces vives, les hommes dont je vous parle ont secoué leur torpeur, abandonné le rêve pour la lutte, consacré tout leur talent — qui est de qualité supérieure — à défendre ce que nous avons de plus cher : le culte de la patrie, le sol natal, nos autels, nos traditions, nos foyers. Parmi les soutiens les plus illustres de ces nobles causes, vous ne m'en voudrez pas de nommer les « dilettanti » d'hier, protagonistes d'aujourd'hui, désormais vibrants de saintes indignations, frémissants de

---

(1) Cf. René Doumic, *Etudes sur la littérature française*, 4e série, *Le Bilan d'une génération*. Cf. aussi Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*.

virile audace, ardents sous le feu de la mêlée, — Paul Bourget (1), Jules Lemaître, Maurice Barrès. Si je n'ajoute pas Ferdinand Brunetière, c'est qu'il avait échappé à la contagion ; il poursuivit le dilettantisme comme un succédané de l'égoïsme, et en homme qui avait horreur du « moi ».

Nous pourrions emprunter aux œuvres de ces Maîtres des pages puissantes sur la famille, l'école, l'armée, celle-ci incessamment battue en brèche, par la tourbe des sans-patrie et des antimilitaristes, qui semblent avoir pris à tâche l'abaissement de notre pays et poursuivent cette œuvre néfaste, grâce à des complicités qu'il est inutile de désigner autrement.

Revendiquons, à l'encontre de ces raisonneurs, nos traditions militaires ; non pas, certes, que la guerre nous ait jamais paru bonne en elle-même, ni que nous soyons, comme dit l'autre, « des buveurs de sang » ; mais tant que nous serons entourés de voisins jaloux, attentifs à profiter de nos moindres fautes ; tant que nous sentirons à nos portes un ennemi prêt à se ruer sur notre territoire, attendant l'heure où nous serons mûrs pour l'invasion ; tant que des ambitions rivales prétendront tantôt nous asservir à leurs desseins, tantôt menacer jusqu'à notre existence, nous tiendrons le

---

(1) De M. Paul BOURGET, voir deux volumes plus récents : *Pages de critique et de doctrine* et encore l'admirable discours prononcé à l'Académie française en réponse à M. Boutroux. — Consulter aussi Charles Maurras, Jacques Bainville, Pierre Lasserre, Léon Daudet, pléiade de grands intellectuels groupés à l'*Action française*.

désarmement pour une folie et la dépréciation de l'armée pour un crime. Au surplus, aurions-nous le loisir de nous livrer aux arts de la paix, si nos soldats n'assuraient la sécurité de nos frontières ? Pourrions-nous sans appréhension nous livrer au commerce, à l'industrie, à l'enseignement, aux travaux publics, aux carrières libérales, — et Messieurs les intellectuels auraient-ils congé d'élucubrer tranquillement leurs théories, si nos garnisons de l'Est ne se dressaient comme un mur vivant contre la ruée des barbares ? (1).

Telle est bien notre conviction et telle était aussi la conviction de nos pères. Jules César admirait en eux l'art de la guerre autant que celui de la parole et déjà la vaillance était marque distinctive d'une âme de Gaulois ; leurs descendants n'ont pas dégénéré. Si vous en doutez, parcourez à vol d'oiseau l'immense champ de l'histoire et lisez ces noms, dans le flamboiement des dates les plus illustres : les Croisades, Bouvines, Orléans délivré par Jeanne d'Arc, Marignan, Rocroy, Fribourg, Fontenoy, Jemmapes, Valmy, Arcole, Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram, Champaubert, Montmirail... Quelle immense traînée de lumière et de gloire ! C'est l'âme française, âme militaire, chevaleresque et guerrière, qui traverse ainsi les siècles ; c'est elle qui, par diverses mains et grâce à des incarnations successives et toujours rayonnantes, poursuit dans

---

(1) Ces pages écrites avant 1914, empruntent aujourd'hui aux leçons de la grande guerre une force probante, qui n'échappera point au lecteur.

le cours du temps sa grandiose chevauchée, et, qu'il se dresse blanc parsemé de lys, ou laisse flotter ses trois couleurs au souffle des victoires, tient haut et ferme la hampe du drapeau.

Elle vit, cette âme, en ceux qui aujourd'hui suivent, parmi nous, la noble carrière des armes et voient en elle moins un métier qu'une mission. Ils y apportent de rares vertus, dont, avouons-le, le commun des mortels n'est pas capable : désintéressement, abnégation, bravoure, endurance physique, énergie morale, amour de la discipline. Est-ce donc si peu de chose et trouverions-nous une valeur pareille chez les détracteurs de nos officiers ? Devant l'officier français, je m'incline pour ma part avec un respect profond et, comme les enfants de nos faubourgs, je salue chapeau bas le régiment qui passe.

A ce spectacle familier, nous frémissons. Pourquoi ? Sentiment obscur, irraisonné, mais d'autant plus impérieux et qui implique une part de mystère. C'est quelque chose comme une religion : or, qui ne sait que le mystère est le fondement de la religion ? Mais voici que, sur les confins extrêmes de notre histoire et dans le lointain le plus reculé de nos origines, le divin se mêle à nos destinées, une Providence y intervient et le Christ Rédempteur semble vouloir sceller avec nous le traité d'une alliance immortelle. De lui à nous, il y a dès ce moment réciprocité d'amour ; la promesse en est jurée au baptême de Reims. La France s'appelle depuis lors la fille aînée de l'Eglise, nos rois tiennent à honneur d'être dits rois très chrétiens et les Francs sont les ouvriers dont Dieu se sert, quand

il veut accomplir quelque grand dessein. Visiblement, il nous protège et, aux heures d'épreuve ou de revers, quand l'âme et le sol français sont en péril ; quand le flot de l'invasion gronde et s'abat sur notre pays désemparé ; quand tout semble emporté dans un irrémédiable désastre ; — alors il incarne l'âme française dans un être d'exquise sensibilité, de bravoure et de foi ; il pose sur son front de Vierge une splendeur qui est un rayonnement du Ciel ; il arme son bras d'une épée pareille au glaive de l'Archange... Et la Pucelle déchaîne contre l'ennemi ses escadrons victorieux, délivre Orléans, fait sacrer son roi et sauve la France.

Sur ces glorieux faits d'armes, les siècles ont passé, mais aujourd'hui plus que jamais — parce que l'âme française ne meurt pas — le souvenir de l'épopée de Jeanne d'Arc est vivant et remue dans nos cœurs les plus secrètes fibres. Le nom de la Vierge lorraine, comme celui du Christ son Maître, pour employer un mot de l'Evangile, devient un signe de contradiction ; scribes et pharisiens s'acharnent à l'envi contre cette illustre mémoire ; ils ameutent, pour la salir et molester ses défenseurs, une plèbe prête à toutes les besognes, folliculaires de tous arts, ratés de la plume, malandrins et truands, gens disposés à tout et capables de tout... Mais — sans préjudice des soubresauts de la conscience publique indignée — nous en avons appelé à Dieu de ces perfidies et de ces violences ; et l'heure est venue où la grande voix de Pie X, glorifiant l'âme française en la personne de notre Libératrice d'autrefois, a jeté aux échos du monde cette imploration sonore comme un chant de triom-

phe : « Bienheureuse Jeanne d'Arc, priez pour nous.» (1).

Peut-être estimera-t-on que cet enthousiasme se rattache à des causes trop lointaines et implique une apparente méconnaissance soit des conditions politiques où nous vivons aujourd'hui, soit de la mentalité de nos contemporains. Eh bien non ! décidément non ! En effet, du temps de Charles VII à nos jours, il nous serait vraiment trop aisé de renouer la chaîne et de montrer que tout essai de rupture entre la France et l'Eglise fut toujours accompagné chez nous d'un lourd malaise. Reportons-nous, par exemple, à l'épisode de la Ligue ; les Ligueurs, en dépit de la *Satire Ménippée*, n'étaient-ils pas dans la vraie tradition nationale?... Plus près de nous, qui ne se souvient du récit que nous ont conté nos grands-pères, du réveil de la France chrétienne, dès le lendemain du Consulat ? Avec une indicible joie, le peuple applaudissait à la restauration du Culte, à la réouverture des églises, au rappel de ses pasteurs ; de toutes parts les clochers retentissaient de carilllons joyeux et sonnaient l'aube de la liberté. Un historien — qui par un bonheur assez rare est aussi un écrivain — Albert Vandal y insiste dans une page charmante, que j'emprunte à son magistral ouvrage, l'*Avènement de Bonaparte* :

« Après le décret consulaire sur la liberté des Cultes, les cloches, se croyant affranchies, avaient

(1) S. S. Benoît XV a couronné l'œuvre de son prédécesseur en canonisant Jeanne d'Arc.

carillonné de tous côtés et fait un grand vacarme... Les administrations collectives d'abord maintenues, encore imbues des principes du Directoire, avaient assez durement refréné les cloches ; contre quelques-unes, on avait sévi brutalement ; on leur avait arraché la langue ; à la grosse cloche de la cathédrale de Troyes, on avait enlevé son battant... mais comment réprimer les milliers de cloches campagnardes qui profitaient de leur éloignement et de leur dispersion, qui épiaient un moment d'inattention ou d'indulgence de la part des maires, pour se remettre séditieusement en branle ? Donc elles sonnent par intermittences et par endroits, obstinément, effrontément ; contre les délinquantes, on dresse procès-verbal : elles récidivent. On les fait taire en tel lieu : elles s'insurgent à côté. Il n'est guère de département ou d'arrondissement où il n'y ait réveil des cloches tantôt dans un village, tantôt dans un autre, et ce tintement épars, disséminé, s'arrêtant ici, reprenant là, s'élevant toujours quelque part, passant et repassant par vibrations fugitives d'un bout de la France à l'autre, semble la voix même du peuple s'obstinant à prier tout haut et à laisser monter vers le Ciel, avec le chant des cloches, l'envolée des âmes » (1).

Aujourd'hui, après plus d'un siècle écoulé s'il est trop vrai que, officiellement, le gouvernement de la France a rompu avec l'idée chrétienne, la

---

(1) Albert Vandal, *L'Avènement de Bonaparte*, t. II, p. 269.

masse profonde de nos compatriotes lui demeure attachée par des liens plus forts que l'on ne veut avoir l'air de le penser. Entre temps, d'excellents esprits nous le rappellent, et il n'est pas jusqu'aux pires ennemis de nos croyances qui n'aient constaté la réciprocité des services rendus, entre la France et l'Eglise catholique, dès la fondation de notre ancienne monarchie. C'est la raison qui inspirait à un politicien peu suspect de tendresse, pour notre cause, ce propos significatif : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation » (1). Il entendait par là que l'extension ou simplement le maintien de notre influence au dehors sont en raison directe de notre entente avec l'Eglise et que, dans les contrées du monde les plus reculées, France et catholicisme sont deux idées connexes et vont de pair. On le vit bien, il y a quelques années. « Le voyage en Orient de l'Empereur d'Allemagne a ému non seulement les indifférents et les sceptiques, mais les libres penseurs eux-mêmes ; des yeux fermés se

---

(1) Peut-être l'occasion serait-elle bonne de rechercher ici les causes de notre influence au dehors et de montrer de quelle sorte, dans les siècles passés, les peuples considéraient la France comme le soldat de Dieu ; ils en appelaient à la France de toutes les violations du droit et ils voyaient en elle leur dernier refuge contre l'oppression. Au lieu que d'autres se livraient à des guerres de conquête, nous avons souvent pris les armes pour la défense d'un principe ; ainsi en advint-il au temps des Croisades. Par analogie et comme pour être diversement conquérants, n'envoyons-nous pas chaque année, jusque dans les régions les plus lointaines, des légions de missionnaires, de religieuses, d'apôtres du nom chrétien et du nom français tout ensemble ? Le fait est assez concluant pour nous dispenser de toute insistance.

sont ouverts et l'on a compris qu'il y avait au moins un lieu du monde où la France ne pouvait cesser d'être catholique, sans cesser d'être la France » (1). A ce témoignage, il faut joindre celui de M. Paul Bourget : « Pour ma part, la longue enquête sur les maladies de la France actuelle dont ces essais furent le début, m'a contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne : Balzac, Le Play et Taine, à savoir que, pour les individus comme pour la société, le Christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé et de guérison » (2).

Cette vérité, Dieu aidant, fera son chemin. L'intelligence française, assiégée par tant de sophismes, troublée par tant de contre-vérités, se ressaisira enfin et ouvrira les yeux à la lumière. Le travail d'apostolat qui, d'une extrémité de la France à l'autre, met en branle l'élite de notre jeunesse, aura pour effet d'écarter les équivoques, de dissiper les malentendus, de provoquer enfin une floraison de patriotisme et de foi — et en cela même je trouve un motif d'espérance.

Voilà, ce me semble, autant de raisons pour nous de rester chrétiens et d'aimer la France. Ce sont des raisons parallèles si j'ose employer cette expression, mais des raisons qui de la théorie pure doivent nous conduire à l'action. Pour assurer le succès de

---

(1) F. Brunetière, *Discours de Combat*, 1re série, p. 126.

(2) Cité par René Doumic, *Op. cit.*, p. 291.

cette action continue et bienfaisante, soyons fidèles à nos traditions intellectuelles, patriotiques, religieuses. Or, j'entends par traditions non point la partie caduque et périssable, mais la partie vivante en nous de notre passé, ce qui en subsiste, ce qui en demeure, les qualités ataviques, principe de notre puissance et de notre grandeur, condition de notre durée comme peuple, force et supériorité auxquelles nous dûmes jadis l'hégémonie du monde occidental. Est-ce donc un vain rêve que de sourire à cette perspective, et devrions-nous en croire les désenchantés, les découragés, qui nous prédisent, dans un avenir plus ou moins rapproché, le sort de la malheureuse Pologne ?... Si d'aucuns y tâchent en empoisonnant l'esprit public, nous, au contraire, efforçons-nous de l'éclairer et de l'instruire : plume, parole, articles de journaux, conférences, tout est bon, tout peut devenir entre nos mains semence de lumière. Si nos ennemis s'en vont jetant la mauvaise graine, la graine d'ivraie et de zizanie, nous, en revanche, creusons notre sillon et versons-y le bon froment, celui qui nourrira les âmes d'une pure substance de charité et d'amour. De proche en proche, nous aurons contribué au relèvement graduel et sûr de notre pays. Notre nation sentant courir dans ses veines un sang nouveau, ce sang qui, selon le mot de Bossuet, « bouillonne comme un vin fumeux », se sentira capable de toutes les vaillances, prête à tous les héroïsmes, ouverte à tous les grands espoirs — et ce sera la résurrection de l'Ame française.

LE RÉVEIL
DE L'AME FRANÇAISE

Ecrites cinq ans avant la guerre, les considérations précédentes nous reviennent aujourd'hui en mémoire comme un pressentiment de la grande tragédie où devaient ressurgir nos énergies ancestrales et revivre les vertus de notre race. Terrible épreuve. Spectacle émouvant et grandiose. L'inique et brutale agression de l'Autriche contre la Serbie ; les menaces de l'Allemagne bientôt suivies de l'invasion de la Belgique et de nos provinces du Nord ; l'héroïque résistance des Belges ; l'entrée en scène de l'Angleterre mettant au service des Alliés la maîtrise des mers ; les vicissitudes de l'immense bataille livrée par les Russes ; pour tout dire une prise corps à corps de toutes les nations de l'Europe, quel drame unique dans l'histoire et combien lourd d'enseignements !

J'en voudrais dégager et retenir au moins un, qui est le réveil de notre âme nationale. Affaiblie ou égarée depuis le désastre de 1870 ; trompée par des sophistes ou énervée par de mauvais conseil-

lers ; doutant d'elle-même, de sa foi, de ses destinées, ne semblait-elle pas en péril d'abdication ou de dégénérescence ?... Il a suffi d'un coup de clairon pour la tirer de sa léthargie. Noter les caractères de ce brusque sursaut, en rechercher les causes profondes dans le mouvement littéraire de ces derniers temps, dans la reviviscence de l'instinct militaire de notre race, dans la résurrection du sentiment religieux, tel est mon dessein, tel le sens des pages qui vont suivre.

I

S'il est vrai que le règne de Louis XIV ait coïncidé avec le plein épanouissement de notre génie littéraire et des chefs-d'œuvre qu'il a suscités, le dix-huitième siècle marque pour l'âme française une période de fléchissement et de dépression : le sens moral s'émousse, l'esprit philosophique se rétrécit, l'esprit littéraire s'abaisse, l'idée de patrie décroît et s'efface jusqu'au jour où, réveillée par le coup de tonnerre de la première coalition, la France d'un bond volera au drapeau. C'est, en effet, l'invasion du territoire qui rappela nos pères à la réalité et leur fit toucher du doigt le danger national. L'orage passé, l'Epopée ayant déroulé en lettres de sang et de feu ses pages glorieuses, la pensée française s'épanouit, non peut-être sans enflure, ni morbidité, dans la surproduction romantique, dont Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Vigny sont les plus illustres représentants. Après eux c'est l'école

réaliste avec Théophile Gauthier et Gustave Flaubert : parallèlement, mais en remontant à quelques années plus haut et en suivant le fil du courant philosophique, Benjamin Constant, Mme de Staël, de Bonald, de Maistre, Guizot, Tocqueville défrayent l'opinion et l'inquiètent souvent par l'allure paradoxale ou l'irritent par l'expression autoritaire de leurs doctrines. Voici enfin, avec Taine et Renan, un flux intarissable d'idées nouvelles où s'entrecroisent, se mêlent, se confondent et parfois se heurtent l'influence anglo-saxonne et germanique, le génie grec et le génie latin. De cette coulée énorme, de cette masse en fusion, que sortira-t-il ? L'or pur de la pensée française dégagé de tout alliage ou le minerai encore informe et brut ?... Nous touchons ici à la fin du second Empire ; le le voltairianisme, l'incrédulité sont toujours en faveur ; le déclin de l'idée chrétienne va de pair avec notre désarroi politique, intellectuel et national. Où aboutira cette confusion ?

Survient la guerre franco-allemande, où sombre l'Empire et d'où la France sort mutilée et meurtrie. Cet événement exerça, comme l'a montré M. Victor Giraud avec une extrême vigueur de raisonnement, une influence décisive sur nos plus éminents écrivains. Bon gré mal gré, avant de se dégager de toute emprise et d'affirmer leur personnalité, ceux-ci subissent l'influence combinée de Taine et de Renan, eux-mêmes imbibés de philosophie anglaise ou allemande, disciples plus ou moins avoués de Kant, de Hegel, de Spencer, de Schopenhauer : je passe sous silence l'école de Tubingue, dont Renan se fit le porte-voix et dont il vulgarisa les théories en

leur prêtant la magie de son style. Mais il y aurait erreur ou illusion à confondre Taine et Renan. Le premier, fier et noble caractère de stoïcien, s'il avait voué une sorte de culte à la science dont l'avènement lui paraissait proche et de nature à détrôner toute religion, se sentit ébranlé dans sa foi, devant les atrocités de la guerre et les horreurs de la Commune ; il écrivit alors ce monumental ouvrage, *Les Origines de la France contemporaine*, dont la conclusion, si amère et si sombre, est un hommage à l'honneur, à la tradition, à l'Eglise catholique enfin, dont il se rapprochait en philosophe, non encore, hélas ! en fils soumis.

Comme Taine représente le stoïcisme, ainsi Renan s'avoue, quoi qu'il fasse, épicurien. Ce savant d'apparence austère, ce philologue, cet exégète, cet hébraïsant, semble se diluer en des fantaisies de vieillard libidineux et finit dans la sénile lubricité de l'*Abbesse de Jouarre*. N'était-ce pas, à tout prendre, le logique aboutissement de son dilettantisme ? Demandez plutôt au *Journal des Goncourt* plus d'un détail piquant sur l'attitude du célèbre écrivain en 1870-71, et, pour plus ample informé, lisez le livre un peu lourd, mais irréfutable, que lui consacra, il y a sept ou huit ans, un distingué professeur de l'Université, M. Hippolyte Parigot. Voyez surtout les *Cinq lettres sur Renan*, de Ferdinand Brunetière.

Celui-ci, dont on connaît l'œuvre immense, fut un des artisans les plus résolus de notre restauration intellectuelle, un des plus énergiques reconstructeurs de la pensée française. Quarante volumes en font foi, et de quelle élévation, de quelle puis-

sance, de quelle étendue et sûreté d'information, de quelle vigueur dialectique ! Or, cet homme qui démasqua et pourchassa, avec une âpre éloquence, les ennemis de notre âme nationale, individualistes, intellectuels, antimilitaristes et autres assembleurs de nuées, ne subordonnait-il pas l'effort de son action et, si j'ose le dire, le zèle de son apostolat philosophique ou littéraire — en attendant qu'il fût pleinement chrétien — à la régénération de la patrie, dont il voulut être un des protaganistes les plus infatigables ? Souvenez-vous, pour preuve, de ses paroles aux orphelines alsaciennes-lorraines du Vésinet (1900) : « Ce qui nous émeut quand nous vous regardons, filles d'Alsace et de Lorraine, c'est que vous êtes à la fois, pour nous, l'espérance, le regret et le souvenir. Vous êtes le souvenir !... Il y a de cela trente ou quarante ans, mes enfants, nous habitions une autre France !... Que s'est-il donc passé depuis lors ? Ce qui se passe, mes enfants, — et, puissiez-vous n'en faire jamais l'épreuve — quand on enlève un de ses enfants à une mère de famille... Vous êtes l'inconsolable regret ! Mais vous êtes aussi l'espérance et vous la serez aussi longtemps que votre vue éveillera parmi nous ces regrets et ces souvenirs... » Si la mort n'avait pas prématurément emporté le grand critique, de quel cœur ne saluerait-il pas l'aube de gloire qui se lève sur les hauteurs de notre horizon et ne serait-il pas fier de n'avoir jamais cru à notre prétendue décadence ?

Ferdinand Brunetière avait secoué le joug de Taine et de Renan ; il avait discuté et réfuté quelques-unes de leurs idées, si du moins il avait retenu une part de leur méthode.

Ainsi muni, il en vint à cette conclusion que la science sert à tout et ne suffit à rien ; que, entre les sciences mathématiques ou physiques et les sciences morales, il existe des différences profondes de nature, de méthode et d'objet : que la Science tout court ne saurait prétendre se substituer à la Religion, dans la solution des problèmes qui intéressent le plus directement la destinée humaine ; que le déterminisme est une doctrine meurtrière pour un peuple résolu à vivre ; qu'il n'est finalement de salut pour nous que dans un retour à nos traditions intellectuelles, militaires et religieuses.

Voilà aussi, sauf quelques nuances dans les prémisses aboutissant à cette conclusion, la doctrine d'un Paul Bourget, d'un Jules Lemaître, d'un Eugène Melchior de Vogüé, d'un Edouard Rod, d'un Maurice Barrès. Paul Bourget y arrivait par la voie de la psychologie et du roman d'analyse : il poussait son investigation dans les replis les plus cachés, dans les plus obscures profondeurs de l'âme humaine, mais avec quelle autorité ne revendiquait-il pas les droits de la morale — je dis finalement la morale chrétienne et, en toute précision, la morale catholique — pour affermir les fondements de la famille et de la société. Par là même, il se constituait, comme Brunetière, le défenseur de nos traditions. Pareillement Jules Lemaître, dont la mort récente cause à tout le public lettré un si vif chagrin. On sait comment les malheurs de notre pays, nos épreuves, le péril national, pour tout dire, le dépouillèrent brusquement de son apparent scepticisme et quelle veine d'éloquence vibrante et enflammée ouvrirent chez ce dilettante d'hier les préoccupations patriotiques.

Maintenant, remarquez-le bien, ces Maîtres de l'Heure, comme on les a appelés — et le terme paraît, sinon incontestable, du moins expressif — sont, littérairement parlant, des classiques ; ils ont le culte de l'antiquité grecque ou latine et des écrivains de notre XVIIe siècle. On connaît l'admiration féconde d'un Brunetière, d'un Bourget, d'un Lemaître, pour Bossuet, Racine, Pascal ; très compréhensifs d'ailleurs et sensibles à toute forme d'art, s'ils ne pensent pas que l'on doive répudier le Romantisme, ils réservent cependant au grand siècle le meilleur de leur admiration et de leur sympathie. Ils restent très défiants à l'endroit des importations étrangères. Que l'on se souvienne, à ce propos, du retentissant article de Jules Lemaître, sur l'*Influence des littératures du Nord* : il y réduisait à des proportions assez infimes la part de nouveauté ou d'imprévu attribuée, par des gens insuffisamment informés, à Tolstoï, Ibsen, Nietzsche et autres écrivains, à qui le snobisme de quelques-uns de nos compatriotes s'était trop hâté de dresser un piédestal.

Il retrouvait leurs prétendues nouveautés jusque chez Rousseau ou George Sand ; il disait leur fait aux érudits entêtés de Germanisme et raillait à plaisir les lycées « où l'on fait, dit-il, de la philologie en huitième et où l'on initie aux nouvelles méthodes les petits garçons à grands cols et à culottes courtes ». — « L'érudit, ajoutait-il, a un faible pour l'Allemagne. Il en a plein la bouche, de la science allemande... C'est un être affreux, misérable et superflu ».

Il eût apprécié d'autre sorte et en d'autres termes

la grande école historique de ces dernières années et l'œuvre monumentale d'un Albert Sorel, d'un Albert Vandal, d'un Henri Houssaye. Si cette œuvre était le fruit de recherches longues et laborieuses, d'une documentation minutieusement contrôlée, bref, d'une érudition solide et sûre, du moins l'art de la composition y éclatait magnifiquement et le style en était vivant, coloré, attique, par la pureté des lignes et la sobriété des teintes, mais parfois d'un éclat rayonnant, comme le comportait la grandeur du sujet. « L'agréable, comme dit Pascal, y était lui-même pris du vrai » ; j'entends par là que nos historiens s'interdisaient toute déclamation et toute rhétorique : rien pour l'effet, mais une extraordinaire puissance émotive ressortant de l'accumulation des détails précis. Voilà bien la manière classique le retour à nos pures traditions, donc la survie de l'esprit français.

Même tendance et même effort dans la poésie et le roman. Reportez-vous plutôt à la célèbre préface du *Disciple*, que l'on ne saurait trop attentivement relire et méditer. Quel patriotisme dans le cœur du grand romancier et en quelles effusions douloureuses il sait l'épancher !... Par là, il fraye la voie à l'auteur des *Amitiés françaises*, aujourd'hui un des plus vaillants promoteurs de la défense nationale et qui, à l'exemple d'Albert de Mun, trop tôt ravi à la France qu'il a si glorieusement servie, apporte chaque matin, un viatique d'énergie et d'espérance. Pourquoi Jules Lemaître n'est-il plus là pour applaudir ces grandes voix et mêler à leur accent le feu de sa propre éloquence ? Comme eux, lui, le cher nationaliste, l'artiste de la plume aux grâces sou-

riantes, à l'ironie tempérée et légère, il ne souffrait rien que de limpide et de net, de précis et de translucide, et, tout ensemble avec ses grands confrères, dont la plupart, Faguet et Bourget, entre autres, furent ses amis, il faisait revivre dans son âme et dans ses œuvres le meilleur du vieil esprit français. Voilà bien de quoi nous sauver de la décadence !

Renaissance est ici le mot qui convient. Pourquoi pas Résurrection ?

II

Par une secrète conformité avec le génie de notre race, les artisans de notre progrès littéraire, nos écrivains les plus considérables furent aussi les plus éloquents défenseurs de notre armée. Quand ils virent celle-ci en péril, je veux dire quand ils mesurèrent le danger auquel exposait nos institutions militaires la déviation d'opinion consécutive à l'affaire Dreyfus, ils se jetèrent très résolument dans la lutte et mirent dans une campagne de conférences et de presse, estimée par eux comme une guerre sainte, le meilleur de leur âme et de leur talent. La lutte fut chaude, la mêlée ardente. Il n'y allait de rien moins que de l'existence même de notre armée. Elle voyait se dresser contre elle la tourbe des internationalistes, des antimilitaristes, des pacifistes, les uns de la meilleure foi du monde, les autres animés d'une haine tantôt brutale, tantôt perfide et sournoise : ceux-ci par la parole, ceux-là par la plume répandaient à profusion des

nuées de sophismes de nature à égarer les âmes simples ou insuffisamment averties. Il fallut toute la logique et toute l'éloquence d'un Brunetière, l'esprit d'un Lemaître, la science historique d'un Vandal, la dialectique incisive et enflammée d'un Maurice Barrès, le verbe frémissant d'un Coppée, pour nous rappeler au sens des réalités et nous remettre sous les yeux cette vérité banale : qu'il n'y a pas de nation sans armée.

Dans le camp adverse, plus d'un savant, plus d'un littérateur dépensaient un talent digne d'une meilleure cause. Ils se réclamaient de l'étranger ils invoquaient l'autorité d'un Molinari, ou d'un Ferrero, ou d'un Nietzsche : ils citaient à l'appui de leurs théories un Renan, un Charles Richet, un Anatole France. C'était le temps où celui-ci persiflait à loisir les gens de guerre et raillait l'inintelligence d'un Napoléon. Pour notre malheur, ces théoriciens de la désorganisation militaire trouvaient, dans les pouvoirs publics, des complices plus ou moins conscients. Pelletan désorganisait la marine, André semblait prendre à tâche de démolir l'œuvre du général de Miribel ; le régime des fiches sévissait, les dénonciateurs avaient carte blanche, les rangs de nos officiers se vidaient de leurs unités les plus solides et les plus brillantes, le découragement gagnait les meilleurs, les esprits clairvoyants se demandaient enfin ce qu'il adviendrait de nous et vers quel gouffre se précipitait notre France, comme poussée par la main invisible et inexorable du destin.

L'imminence du danger éclata soudain aux yeux de quelques-uns de nos maîtres ; un instinct sauveur

transforma peu à peu l'opinion. Elle écouta d'une oreille plus attentive, les patriotes qui, à l'exemple d'Albert de Mun — et de quel accent ! — depuis deux ou trois ans, sonnaient l'alarme. Le gouvernement s'émut. Un ministre, dont on ne saurait trop louer l'initiative énergique, généreuse, patriotique, M. Millerand, prit, à la tribune des Chambres, la défense de notre Etat-Major : il la présenta en termes d'une éloquence nette, coupante comme le tranchant d'un sabre et qui d'avance pulvérisait l'objection. L'on eût dit qu'il rivalisât de patriotisme et de hauteur de vues avec l'apôtre de la revanche Paul Déroulède, avec l'illustre maître Maurice Barrès, une des plus nobles et des plus attirantes figures de Français, d'orateurs et d'écrivains dont s'honore aujourd'hui notre pays. N'est-il pas un de ceux dont la parole et l'action ont marqué le plus fortement, chez nous, le réveil de l'esprit militaire ?

Nous avions secoué notre trop lourd sommeil, quand le tocsin, d'un bout à l'autre de notre territoire, porta l'ordre de la mobilisation. Ce fut alors comme un frisson, mais un frisson, avant-coureur des revanches et des victoires. D'un bond, la nation se leva, prit les armes, se tint prête au premier choc. Pas une note discordante, pas un murmure, pas un cri. De pacifistes, plus l'ombre ; d'antimilitaristes, pas même un souvenir. Ceux qui, la veille encore, s'affichaient comme de forcenés partisans de la crosse en l'air, firent amende honorable et revêtirent l'uniforme. Le mouvement s'accomplit avec un calme, une méthode révélateurs d'une préparation longuement calculée et mûrie. Notre Etat-Major commençait à recueillir le fruit de son

labeur et de sa patience. Maurice Barrès le constate et y applaudit en termes émus et vibrants : « Ah ! les bons citoyens, les esprits solides, les vrais savants, les dignes élèves et successeurs de tous nos grands hommes ! Comme ils ont bien travaillé ! Comme ils ont justement méprisé tous ces nigauds de pacifistes qui démoralisaient les courages en assurant que les bons Allemands ne voulaient pas la guerre ! Comme ils ont courageusement serré leurs rangs sous la mitraille des gens haineux qui les décimaient... Aujourd'hui cette poignée d'hommes assure le salut du monde » (1).

Maurice Barrès a raison : la France entière, en ces jours difficiles, mais glorieux, rend grâces aux promoteurs de la défense nationale : nos soldats ont confiance en leurs chefs, ils les suivent, ils les aiment, ces officiers chez qui l'autorité n'est point une tyrannie et en qui le commandement se tempère de douceur. Tous ensemble communient dans une même pensée et sourient au même espoir, mener à bien cette guerre qui, de leur commun sentiment, est une guerre sainte. Tout autre souci disparaît devant celui-là : les inimitiés s'émoussent, les querelles s'apaisent, les dissentiments politiques s'évanouissent en fumée et la renaissance de notre instinct militaire va de pair avec le réveil du sentiment religieux.

De cette double restauration souhaiteriez-vous une preuve prise sur le vif ? Je la trouve dans une lettre d'officier écrite comme sous le feu de la

---

(1) *Echo de Paris*, 20 août 1914.

mitraille, un soir de décembre : « Les éclairs des obus qui déchirent les nuits ont éclairé en moi d'autres ténèbres. J'ai vu, j'ai cru, en ce Dieu de force, de justice, de bonté, qui déchaîne les plus terribles fléaux et dans la main de qui nous nous blottissons, comme un oiseau frileux dans son nid. » Et pour mieux aviver sa foi, l'officier lit les Psaumes, l'Evangile et l'Imitation. Décidément le Christianisme n'est pas mort en France ; demandez-le plutôt aux vingt-cinq mille prêtres catholiques encadrés, dès le début de la guerre, dans les rangs de notre armée.

III

Le progrès religieux est le profit le plus immédiat et le moins contestable de la commotion récente par où la France entière fut ébranlée. Au jour mémorable où fut proclamée la mobilisation, le président de la République, en un message de très haute inspiration, jeta ce cri de ralliement et d'espoir : « Haut les cœurs et vive la France ! » Un appel si retentissant, à une heure aussi solennelle de notre histoire, devait se prolonger en échos de patriotisme et de foi, dans tous les cœurs. Ainsi en advint-il. Les plus sceptiques en furent ébranlés, les plus indifférents s'émurent ; ceux qui trouvent, dans leurs croyances, le fondement mystique de leur attachement à la patrie, épanchèrent leur âme en une prière ardente. De proche en proche l'étincelle courait, gagnait la masse jusqu'au total embrasement — et la France se réveilla religieuse. Les barrières des partis sem-

blaient s'abaisser d'elles-mêmes, sinon choir tout à fait ; les vieux préjugés anticléricaux s'évanouissaient comme une brume ; les églises s'emplissaient matin et soir ; nos petits soldats, à la veille de voler à la frontière, mettaient ordre à leur conscience, s'agenouillaient à la table de l'Eucharistie, demandaient au prêtre des médailles protectrices, suppliaient qu'on ne les oubliât point devant Dieu et partaient, l'âme rayonnante et légère, le sourire sur les lèvres... Ils partaient, dis-je, toutes classes sociales confondues, non ! harmonisées, artisans, laboureurs, professeurs, prêtres, tous unis

Dans la fraternité touchante des vieux âges.

On ne saura jamais à quel point la présence du jeune clergé sous les drapeaux, à l'heure où nous sommes, a dissipé les malentendus ou résolu les équivoques, dès longtemps suscités, mis en cours, exploités par l'ignorance ou la mauvaise foi. Cette transformation, aussi subite qu'inespérée, prend, aux yeux de quelques-uns, par l'imprévu et la soudaineté de ses résultats immédiats, une apparence de miracle. Je ne suis pas de cet avis. De pareils mouvements dépendent de causes plus complexes et plus lointaines : ils sont la conséquence d'une lente évolution, j'allais dire d'une conquête progressive et sûre. Je veux bien qu'un coup violent, inattendu, opère, en un moment providentiel, comme le déclenchement nécessaire d'une machine aux rouages compliqués : mais qui nous révèlera l'art minutieux du montage, qui nous en fera surprendre les secrets ressorts ?

Car, il n'y a pas à dire, mais longtemps, dans notre France, la cause catholique parut compromise, sinon tout à fait perdue. On l'aurait crue telle, au lendemain de la rupture avec Rome, notre clergé national s'étant vu tout d'un coup menacé jusque dans son existence, dépouillé d'environ quatre cents millions de biens ou de fondations pieuses. Et cette œuvre de séparation se perpétrait consécutivement à l'expulsion des religieux et des religieuses, à la fermeture d'un grand nombre d'écoles libres, à toutes sortes de brimades ou de persécutions. Certes, je ne dis pas que nos évêques et nos prêtres aient, pour autant, renoncé à la lutte. cessé leur ministère, secoué sur le sol de leur ingrate patrie la poussière de leurs souliers. A Dieu ne plaise ! Ils continuèrent, comme si rien ne s'était passé, à se dévouer, à prier, à se porter partout où les appelait la souffrance humaine. Bien plus, ils puisèrent dans la persécution cette force qui retrempe les énergies et, dans leur amour pour leurs frères, ils trouvèrent des raisons nouvelles de multiplier leurs œuvres d'apostolat.

Pourquoi non ? La Séparation les avait appauvris, mais libérés. Depuis la promulgation de cette loi, d'ailleurs souverainement maladroite et impolitique, l'Episcopat, si l'on veut bien me passer ce mot, se sentit les coudées franches ; il avait secoué la tutelle, parfois assez lourde, du pouvoir civil : il ne relevait que de Dieu, du Souverain Pontife, de sa conscience. Plus d'appels, comme d'abus, plus de bâillons, plus d'entraves : sous le couvert du droit commun, que ne pouvait-on désormais entreprendre ? Devant quelle audace apostolique reculerait-on

pour le bien du peuple chrétien, la diffusion de l'enseignement religieux, la préservation de la jeunesse, le soin des malades et des mourants ? Or, de toutes ces préoccupations, qu'on veuille bien se le persuader, la politique était absente. Pie X, comme Léon XIII, grands instigateurs d'une rénovation catholique, entendaient bien maintenir l'Eglise au-dessus de tous les partis et ne l'inféoder à aucun, sous quelque prétexte que ce fût, sans contester d'ailleurs aux citoyens le droit d'affirmer leurs préférences et d'en poursuivre la réalisation.

L'union étant faite sur le terrain religieux, l'autorité et la hiérarchie ecclésiastique n'étant pas mises en question, il s'ensuivit un mouvement connu de tous : cercles, patronages, écoles libres, sociétés de gymnastique, ce fut une merveilleuse floraison d'œuvres. En cinq ou six ans, la partie était gagnée : les catholiques, sachant bien qu'ils étaient le nombre, mirent à profit la liberté d'association ; sans peur, mais sans ostentation agressive, sans respect humain, ils s'assemblèrent, et sur-le-champ le niveau religieux s'éleva. Le flot monta encore, monta toujours jusqu'à l'heure où, sous la poussée des événements, il rompit ses digues de toute la puissance de ses eaux accumulées. C'est le spectacle dont nous sommes les témoins depuis la déclaration de guerre. Bien des vertus insoupçonnées ou latentes s'épanouissent et fructifient : chez les uns, c'est l'héroïsme ; chez les autres, c'est la charité. Je le dis pour ceux-là qui, défiants encore à l'endroit de la pensée chrétienne, en dépit d'eux-mêmes, semblent toutefois en subir l'ascendant. A ceux-là, nous l'espérons,

sans nous décourager, l'épreuve nationale ouvrira les yeux. Ils éprouveront le besoin, comme le disait récemment un distingué rédacteur des *Débats*, « de chercher dans une cause supérieure l'explication de tant d'événements qui déroutent la raison. » Peut-être alors, de l'avis et suivant le vœu du même publiciste, assisterons-nous, après les jours sombres de la guerre, à l'aube d'une civilisation nouvelle, où se tendront la main tous les enfants de France, désormais réconciliés.

Voilà des réflexions un peu bien graves et dont l'austérité paraîtra sans doute excessive à plus d'un de nos lecteurs. Mon excuse est dans l'importance des événements. Ils ouvrent à la réflexion un champ immense. S'ils justifient bien des craintes, ils encouragent aussi nos meilleurs espoirs. Que si nous avons tenté ici un coup d'œil d'ensemble, voire plus d'un regard rétrospectif, n'était-ce pas en vertu d'une méthode conseillée par le plus élémentaire bon sens ? Qui donc a dit : « Celui qui s'occupe trop des petites choses devient ordinairement incapable des grandes ? » Le mot est d'un sage. Non que le détail soit méprisable ; mais, détaché de l'ensemble, il peut être cause d'erreur.

N'insistons pas davantage et hâtons-nous de conclure : oui, l'âme française est réveillée ! Debout, frémissant, le peuple de France avait attendu avec une confiance invincible le dénouement du grand drame où se jouaient ses destinées, son honneur, sa vie. On connaît le dénouement. La postérité le gravera en lettres d'or sur les feuillets les plus glorieux de nos Annales ; elle livrera aussi à l'admiration des siècles le nom des héros sauveurs de la

patrie, des illustres généraux artisans de la victoire, des hommes d'Etat qui, au prix d'un labeur énorme, accomplirent leur tâche et aboutirent de concert avec nos armées, à l'écrasement de nos ennemis... Et maintenant quel devoir s'impose à nous, sinon d'achever dans la paix une œuvre de reconstitution et de progrès ? A ce prix seulement nous reprendrons à travers l'histoire le cours glorieux de nos destinées.

SCIENCE ET POÉSIE

C'est une question vivement discutée, souvent mal posée et confuse, que celle des rapports de l'art, tout particulièrement de la poésie, avec la science. Volontiers en fait-on deux sœurs ennemies, et d'une inimitié irréductible. Que peuvent avoir de commun, dit-on, la géométrie, la chimie ou la mécanique et l'art des vers ? Essayez donc de réduire en alexandrins le carré de l'hypothénuse ou les cas d'égalité des triangles, le principe d'Archimède, le calcul intégral ou différenciel ?

« Si le poète soupire :

Il existe un bleu dont je meurs
Parce qu'il est dans des prunelles,

le chimiste répond : carbone, hydrogène, oxygène, azote » (1). La science est exclusive de l'inspiration. Que ses découvertes facilitent les relations

---

(1) Jules Lemaître, *Réponse à M. Berthelot.*

sociales et accroissent notre bien-être, à la bonne heure ! Mais qu'elles évoquent une idée de beauté et favorisent le développement du sens esthétique, on ne l'admet que difficilement. Voyez plutôt les résultats obtenus en architecture : le dernier effort de la science a produit la tour Eiffel, une horreur, comme chacun sait ; l'histoire, la religion, le sentiment de l'Infini ont suscité la cathédrale d'Amiens, cette Bible de pierre, comme disait Ruskin... : Comparez et jugez !

La question n'est pas aussi simple. Il paraît indispensable d'en déblayer, pour ainsi dire, les alentours et de la circonscrire, pour la résoudre plus aisément. Recherchons donc, avant toute chose, de quelles idées, de quels sentiments primordiaux vivent, dans la suite des temps, la poésie et les arts : voyons ensuite comment et dans quelle mesure la science peut modifier ces sentiments et ces idées : peut-être conclurons-nous à un antagonisme de pure apparence, avec l'espoir d'une intime fusion.

I

A quelles sources, tout le long des siècles, s'alimenta le génie des grands artistes, poètes, sculpteurs, architectes, peintres, musiciens ? A trois sources : Dieu, la nature, l'humanité.

L'idée du divin, tout de même qu'elle nous apparaît comme le terme de la métaphysique et de la science comprise dans sa plus haute accep-

tion, nous semble également dominer les sommets de tous les arts. Le principe n'en est pas nouveau : on peut renvoyer les curieux d'esthétique à la théorie des idées, telle que Platon l'expose au sixième livre de sa *République* et où peut-être l'on trouverait en germe la pensée qui nous occupe, c'est-à-dire l'intime union de l'idée et de la forme, de l'esprit scientifique et de l'inspiration. On lirait aussi avec profit une admirable page de l'*Orator*, où Cicéron tend à définir l'idéal, avec autant de précision que d'éloquence. Or, le grand orateur romain, tout comme Platon, son modèle, éprouve la nostalgie du divin. C'est de leur doctrine que s'inspire à son tour saint Augustin, le plus beau génie philosophique du quatrième siècle, et c'est à la suite de ces profonds penseurs qu'un des artistes les plus illustres de la Renaissance, Michel-Ange, a pu écrire : « Déployant ses ailes pour s'élever jusqu'aux cieux d'où elle est descendue, l'âme ne s'arrête pas à la beauté qui séduit les yeux, mais elle cherche, dans son vol sublime, à atteindre le principe du beau universel ».

Quelque opinion que l'on ait de ces tendances et de ces théories, les faits parlent plus haut encore. Regardez et admirez les œuvres merveilleuses que la pensée de Dieu a suscitées dans le monde et les sublimes créations de l'art religieux. Des flancs tourmentés de la terre, germent et s'épanouissent en floraison de pierre les édifices les plus majestueux que l'on ait jamais vus : la masse imposante des tours, la sveltesse des flèches portent dans l'infini bleu l'expression de la foi chrétienne et les espérances de l'humanité ; dans l'enceinte du

temple, les colonnes aux fûts pressés comme les arbres d'une forêt se dressent, élégantes et fières ; les ogives s'entrecroisent, les rosaces flamboient, les voûtes s'élancent comme pour défier les lois de la pesanteur et vont se perdre dans les hauteurs de l'espace ; les transepts et les nefs dessinent la croix symbolique et ces vastes demeures, Notre-Dame de Paris, Reims, Chartres, Beauvais, Amiens, Cologne, Saint-Pierre de Rome, tout d'une voix

Entonnent l'hosanna des siècles nouveau-nés !

Pour embellir ces somptueuses cathédrales, la peinture s'évertue ; elle abonde en chefs-d'œuvre. Il suffit de nommer Hans Memling, Van Eyck, Van Dick, Rembrandt, Rubens, — voyez à la cathédrale d'Anvers la *Descente de Croix* — puis encore Fra Angelico de Fiesole, Michel-Ange, Le Dominiquin, Raphaël, Velasquez, Murillo. Qu'ils représentent sur la toile quelque scène biblique ou qu'ils reproduisent les figures idéalisées du Christ ou de la Vierge, le divin ne déborde-t-il pas de leurs inspirations ?

Mêmes tendances en musique, même effort, même succès. Ecoutez attentivement les mélopées du plain-chant, ces cantilènes si simples et pourtant si expressives : mais que vous semble des œuvres d'un Palestrina ou d'un Vittoria, telles que les interprètent les chœurs de la Sixtine ou l'harmonieuse phalange des chanteurs de Saint-Gervais ? Que pensez-vous encore des chorals de J.-S. Bach ? Estimez-vous que ce soient là jeux d'enfants et ne sont-ils point la preuve que l'idée de Dieu est inspi-

ratrice de chefs-d'œuvre ? Insisterai-je encore sur le *Requiem* ou l'*Ave Verum* de Mozart ? Connaissez-vous rien de plus éthéré, de plus pur, de plus divinement tendre, si ce n'est peut-être la partition des *Béatitudes*, ou *Rédemption* de César Franck ou la *Messe solennelle* de Beethoven ? Honneur à qui traduit en de tels accents les plus hautes aspirations de l'âme humaine, et bienheureux ces interprètes de notre foi. Je ne sais quel Chérubin les a frôlés de son aile frémissante et leur a dicté ces harmonies, où la profondeur de la science le dispute à la sublimité de l'inspiration.

Quoi des poètes ? Ils sont légion et les plus rapprochés de Dieu sont les plus grands. Mettons à part ceux que la foi chrétienne reconnaît comme animés d'un esprit surnaturel et en qui elle ne considère que les organes dociles ou les envoyés de Dieu parmi les hommes, je veux dire un David, un Isaïe, un Ezéchiel : souvenez-vous seulement de celui que l'on a si bien nommé le poète théologien, Dante Alighieri : reportez-vous encore à tel ou tel chant du *Paradis Perdu ;* plus près de nous, n'oubliez pas Lamartine et non pas même le chantre de l'*Espoir en Dieu ;* vous ne l'entendrez pas sans admiration s'écrier :

Une immense espérance a traversé la terre,
Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux !

Mais à l'heure où nous sommes et depuis le temps où ces vers furent écrits, la poésie religieuse n'a-t-elle pas été en souffrance ? Que si quelqu'un doutait de son avenir, on pourrait lui rappeler le

succès récent et magnifique d'un volume d'où elle s'épanche en vers d'une étonnante splendeur, les *Poèmes* de M. Louis Le Cardonnel. C'est merveille qu'il y ait ajouté mainte page plus éclatante encore, telles ces *Stances à une Carmélite*, d'un mysticisme aussi élevé que celui de Pascal dans le *Mystère de Jésus*. Ecoutez plutôt :

Ainsi que dans une anse où se pressent les flots,
Laisse en toi déborder le grand Dieu qui t'assaille :
Les yeux, devant l'éclat qui l'environne, clos,
Souris, le sein gonflé de sublimes sanglots
Et, d'une défaillance adorable, défaille.

Ou vers les fulgurants abîmes de splendeur
Qui creusent devant toi leur gloire illimitée,
Dresse-toi brusquement de toute ta hauteur,
Et dans l'air répandant une extatique odeur
Sois vers le vrai Soleil avec fougue emportée (1).

Ce ne sont point là des propos d'une religiosité vague, non plus que des amplifications plus ou moins harmonieuses : la poésie semble jaillir des entrailles du dogme. Qui donc alors serait en droit d'affirmer que l'idée de Dieu est désormais sans influence sur l'art ? Non, les sources d'En-Haut ne sont point taries.

Pareillement il en est d'inépuisables dans la nature. Je n'entreprendrai pas de résumer l'histoire du sentiment de la nature dans la poésie, dans la peinture ou dans la musique : la matière en serait

(1) Carmina Sacra, *Stances à une Carmélite*.

infinie et le développement sans limites. De quelque diversité d'expression qu'il soit susceptible suivant les temps ou les dispositions personnelles de l'artiste, il ne cessera, aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la terre, d'inspirer tour à tour poètes, peintres et musiciens. De Théocrite à Lamartine, en passant par Virgile, Ronsard et La Fontaine, l'histoire du lyrisme en est remplie et je ne sache pas que nos plus récents écrivains en vers songent à s'en désintéresser : à eux de traduire en strophes eurythmiques, imagées et cadencées, des impressions originales.

Elles ne le seront qu'à proportion qu'elles seront aussi plus largement et plus profondément humaines ; car enfin, ne craignons pas de le déclarer, le sentiment religieux et le sentiment de la nature ne deviennent poétiques, si j'ose dire ainsi, qu'en fonction de l'humanité. N'est-ce pas grâce à l'union des deux natures, divine et humaine, que le Dieu du christianisme, le Christ Rédempteur, est si proche de nous, si touchant et, en matière d'art, si suggestif ? De même est-ce la description des montagnes ou des fleuves, des bosquets ou des vallons, qui nous intéresse, dans l'œuvre d'un Lamartine, d'un Hugo ou d'un Musset ? C'est bien plutôt ce qu'ils y ont mêlé d'eux-mêmes et c'est l'âme qu'ils ont prêtée au vaste univers.

Objets inanimés avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Même constatation en musique. D'où vient par exemple le charme de la *Symphonie pastorale ?*

Pensez-vous que l'art de Beethoven ait été purement descriptif et se soit assujetti au procédé un peu puéril de l'harmonie imitative ? Pas le moins du monde ; son intention est évidente et il n'a pas craint de nous en avertir : il a voulu traduire les émotions de l'âme humaine, en présence des grands phénomènes de la nature, la joie diffuse dans une matinée de printemps, l'impression de calme et de fraîcheur qui se dégage du gazouillis des ruisseaux et du murmure des sources, nos terreurs sous la menace et dans le grondement des orages, la paix reconquise avec l'allégresse au retour du beau temps. En d'autres termes, c'est la profondeur du sentiment humain qui fait ici la grandeur de l'œuvre.

Lyrisme, épopée, drame, symphonie, tout ne vit donc que par l'humanité ou pour l'humanité. Vous connaissez le vers si souvent cité de Térence : « Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger » ; on en pourrait faire l'exergue de toute œuvre d'art et de celle-ci, dirait-on justement, c'est le degré d'humanité qui en déterminerait l'excellence. Nos idées, nos sentiments, nos passions elles-mêmes autant que nos vertus, nos destinées et notre histoire, voilà l'éternel aliment de toute poésie et de tout art. La Gloire, la Patrie, l'Amour, la Mort. défrayeront jusqu'à la fin des temps la littérature universelle. Je ne sache pas un homme de génie, depuis Eschyle jusqu'à Victor Hugo, qui ait émis la prétention d'échapper à cette loi. Ne m'opposez pas l'antiquité, d'autres diraient la vétusté de ces thèmes ; ils restent jeunes comme tout ce qui est éternel ; sous le souffle du génie, incessamment

ils renaissent, comme sous les effluves du printemps s'éveille la terre endormie.

Non pas que chaque artiste n'ait sa façon à lui de comprendre, de sentir et de traduire. Laissons aux maîtres de la plume, du burin ou du pinceau le soin de marquer leurs créations d'une empreinte personnelle et au besoin exigeons-le. Le talent y réussit toujours ; parfois même l'œuvre déborde l'ouvrier et c'est toute une époque, tout un siècle qui se reflète dans un poème, dans un tableau, dans une symphonie. Pour n'en citer qu'un exemple en passant, n'est-elle pas éminemment contemporaine cette façon de poser le problème de la Mort, qui est propre au poète des *Vaines Tendresses ?* Il n'a pas la foi de Lamartine, il ne dira pas comme lui :

Je te salue, ô Mort libérateur céleste !

mais il tentera de résoudre l'énigme à la seule clarté de la raison. Avec quelle anxiété ne la définit-il pas, n'en précise-t-il pas les termes, en même temps qu'il oppose aux négations du positivisme les motifs d'un invincible espoir. Il appelle à son secours la divine poésie, toi, lui dit-il,

Qui sacres de beauté tout ce qui t'appartient !

Il l'invoque et quelle invocation ardente, quelle suppliante imploration !

Si ton charme n'est pas un misérable leurre,
Ton art un jeu servile, un vain culte sans foi,
Ne m'abandonne pas précisément à l'heure
Où pour ne pas sombrer j'ai tant besoin de toi ;

Devant l'atroce énigme, où la raison succombe,
Si la mienne fléchit tu la relèveras,
Fais-moi donc explorer l'infini d'outre-tombe
Sur ta vaste poitrine, entre tes puissants bras !

Rien ne semble répondre à cet appel d'angoisse : le raisonnement est impuissant à garantir au poète la survie d'une morte bien-aimée : et pourtant un instinct impérieux, une aspiration, la plus haute que porte en soi tout homme venant en ce monde. un élan du cœur « lequel a ses raisons que la raison ne connaît pas », tout, dis-je lui crie que la disparue est immortelle :

Serais-je épouvanté de te laisser sous terre
Et, navré de partir sans pouvoir t'assister,
Dans la nuit formidable où tu gis solitaire,
Songerais-je à fleurir l'ombre où tu dois rester ? (1).

Relisez toute cette pièce et retenez-en la conclusion désolante. Vous vous refuserez, je l'espère, à l'admettre, mais vous vous laisserez prendre à l'émouvante beauté de ce poème d'une expression si intense, d'un sentiment si profond, d'une inspiration si hautement philosophique.

Si j'ai choisi cet exemple entre vingt autres, c'est que Sully Prudhomme paraît qualifié mieux que personne — six volumes de vers en font foi — pour réaliser cet accord de la poésie et de la science, où tend l'effort esthétique de tout un siècle. Il s'y

(1) Sully Prudhomme, *Vaines Tendresses, Sur la Mort.*

est essayé à diverses reprises, dans les Poèmes de la *Justice* et du *Bonheur ;* il y a beaucoup mieux réussi, à notre sens, dans la suite de morceaux qui composent les *Stances*, la *Vie intérieure*, les *Solitudes* et les *Vaines Tendresses*. Pourquoi et comment ? C'est ce que nous montrera incidemment la suite de cette étude, car j'ai hâte, après les longues, mais nécessaires considérations qui précèdent, de traiter le fond même de la question.

II

L'histoire de la littérature française dans les deux derniers siècles semble donner raison à ceux qui admettent l'incompatibilité de la science et de la poésie. C'est en vain qu'André Chénier en avait annoncé la réconciliation en des vers restés célèbres (1). Maint versificateur s'engageait alors dans cette voie, ou du moins s'y essayait par plus d'un poème, où s'amalgamaient tant bien que mal la prétention scientifique et l'art toujours laborieux des descriptions. Or est-il rien de plus froid, rien qui nous paraisse aujourd'hui plus défraîchi, plus suranné, plus ridicule que les *Saisons* de Saint-Lambert, la traduction des *Géorgiques* par Delille, l'*Homme des Champs* de Rosset, les *Mois* de Roucher ? Ces œuvres, où je ne sais quelle apparence de savoir le dispute à un pseudo-naturalisme, sont-

---

(1) André CHÉNIER, *Hermès, L'Invention*.

elles autre chose qu'un inventaire minutieux ? « Dans cette poésie. si bien alignée, les morceaux se succèdent comme les plates-bandes d'un potager ou les cages d'une ménagerie. Tout est juxtaposé, rien ne se tient » (1). Et quel style, quelle langue ! L'épithète banale y foisonne; la campagne est toujours *riante ; riants* sont les jours, *riantes* les pelouses et *riants* les laboureurs. La périphrase y sévit, l'écrivain professe l'horreur du terme propre. Un siècle auparavant, l'honnête Boileau appelait un chat un chat ; les poètes du XVIIIe siècle n'appellent jamais une poule que « l'épouse du chantre du jour » ; tandis que La Fontaine écrivait sans scrupule de fausse délicatesse,

Un citoyen du Mans chapon de son métier,

un Népomucène Lemercier, désireux, du moins il y tâche, de relever la pensée par le choix de l'expression, appellera le même chapon « un froid célibataire ».

N'est-ce pas aussi, dans le siècle où nous sommes, le défaut de poètes estimables, que dis-je ? de grands poètes, tel Sully Prudhommè, quand ils s'efforcent de réduire en sonnets tout un cours de philosophie morale, voire un cours de physique ? Car enfin d'avoir écrit

.....L'échelle où se mesure
L'audace du voyage au déclin du mercure,

---

(1) Constant MARTHA, *La délicatesse dans l'Art*, p. 297.

cela veut dire un baromètre ; de n'oser nommer les roues d'un train que « de fougueux rouleaux de fer » ; de nous laisser deviner un ballon dans « cette étrange nef pendue à sa voiture », si rien ne semble au premier abord plus ingénieux, ne s'y mêle-t-il pas quelque recherche ou quelque préciosité et ne sommes-nous pas tentés d'en sourire? Volontiers, nous nous écrierions avec Boileau,

> Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose !

Certains sujets sont décidément réfractaires à l'expression poétique ; le plus sûr est de les traiter, en toute simplicité et précision, dans le langage de tous.

Sur quoi l'on m'objectera peut-être que les anciens, plus heureux que les modernes, ont associé l'esprit scientifique et l'inspiration dans ces admirables poèmes qui s'appellent le *De Natura Rerum* de Lucrèce et les *Géorgiques* de Virgile ; mais on conviendra sans peine que le poème de Lucrèce manifestement inégal, est pénible, lourd, enchevêtré dans ses parties didactiques, touchant, au contraire, harmonieux et splendide, quand le poète ne s'inspire que de son cœur. Quant aux *Géorgiques*, c'est le sentiment de la nature qui en fait le charme unique, c'est la perfection du style qui en achève la beauté.

Ce sont là, à vrai dire, des raisons tout expérimentales, qui nous aident à définir les termes de notre problème, plutôt qu'elles n'en hâtent la solution. J'en conviens sans peine, mais passons du domaine des faits dans celui de la théorie. Car il

est nécessaire de préciser premièrement l'objet de la science et l'objet de la poésie en essayant du même coup l'analyse des facultés du savant comparées à celles de l'artiste.

La science, comme telle, ne se préoccupe que du vrai. Qu'elle s'appelle philosophie, astronomie, physique, chimie, mécanique, il n'importe : elle recherche en tous sens des faits et des lois, en constate l'existence, en détermine les rapports, analyse, observe, classe, discute, et conclut. Pour atteindre son but, elle met en branle, si j'ose ainsi parler, toutes les énergies de l'âme humaine, mais en soumettant la résultante de toutes ces forces combinées au contrôle rigoureux de l'intelligence ; elle réprime les élans parfois désordonnés de l'imagination, fait taire le sentiment ou ne l'admet qu'à titre de réalité psychologique, impose silence au cri du cœur, ignore au besoin la pitié, poursuit son œuvre avec la froide impassibilité d'un opérateur, va son chemin sans crier gare et n'est satisfaite, après démonstration, que dans la pleine lumière de l'évidence.

Que cherche à son tour la poésie, ou, plus généralement, quel est l'objet des arts ? L'expression de la beauté. Le peintre la veut fixer sur la toile, en alliant la pureté de la ligne au chatoiement du coloris ; le sculpteur, en fouillant le marbre pour en faire jaillir le mouvement et la vie ; le musicien, par la fusion savante de la mélodie, de l'harmonie et du rythme, l'accord des voix ou des instruments.

Pour y réussir, quelles puissances intimes vont-ils mettre en mouvement ? L'intelligence ? Oui, certes,

toute création artistique impliquant un élément intellectuel, qui représente en elle la part du vrai et de l'absolu. Notons en passant que cet élément est indispensable ; s'il manque, vous direz avec juste raison qu'une œuvre, poème, tableau, statue ou symphonie, est une œuvre fausse — et combien d'œuvres fausses ne comptons-nous pas, dans la foule des productions contemporaines ?... Mais le vrai, mais l'absolu dans l'art sont susceptibles de formes concrètes, contingentes, sensibles, et c'est la tâche de l'imagination que de rêver ces formes et de les réaliser. Nous y voilà ! L'imagination est par excellence la faculté poétique ; et, remarquez-le bien, au lieu que l'intellect aspire aux clartés de l'évidence, l'imagination s'accommode mieux, semble-t-il, de la pénombre, des demi-teintes ou même d'une naissante obscurité. Sans mystère, si du moins nous en croyons Goethe, Shelling et Wagner, point de vraie poésie. Rien de moins poétique qu'une grande route blanche et rectiligne : quoi de plus charmant, au contraire, que les vieux chemins aux tournants d'ombre, la ligne fuyante des coteaux, les horizons estompés de brume, à l'heure où le soir descend, « souriant et pâle, comme dit un poète (1), sur l'escalier du ciel occidental ? » Prenez-y garde toutefois, ce besoin de l'inconnu ne serait-il pas une forme dissimulée du désir de connaître ? Le charme des bosquets ombreux et des sentiers aux sinuosités capricieuses ne s'attacherait-il pas à la promesse même des découvertes

---

(1) Paul Bourget, *Le Soir et la Douleur.*

qu'ils semblent à chaque instant nous ménager? Ainsi tiennent-ils en haleine la curiosité infatigable de notre esprit; ainsi loin de nous fermer l'horizon, ils nous ouvrent d'intéressantes perspectives.

Maintenant appliquez ce principe aux œuvres d'art. Ne sont-elles pas d'autant plus belles qu'elles nous donnent plus à penser, qu'elles nous apparaissent plus profondes, ou, comme on dit aujourd'hui, plus suggestives? Que font les critiques d'art qui, chaque année, apprécient les tableaux du Salon? de la technique assurément, mais autre chose encore; ils recherchent, avec toute la sagacité dont ils sont capables, l'intention du peintre, sa pensée, son sentiment; ils vont donc bien au-delà de la réalité visible; ils poussent leur investigation jusque dans l'âme de l'artiste, comme pour lui arracher son secret. Et c'est pourquoi l'on a pu dire, sans apparence de paradoxe, « qu'un paysage est un état d'âme » (1). Dans un genre tout différent, — puisqu'aussi bien faut-il justifier ici les théories par des faits — rappelez-vous l'émouvant tableau de Meissonnier, *Napoléon en 1814*. L'Empereur à cheval s'avance, suivi de ses maréchaux, transis sous les morsures de la bise, à travers la campagne toute blanche de neige, sous un ciel gris; Napoléon ne prend pas garde aux rigueurs de la saison, mais bien plutôt aux rigueurs de la fortune; son œil se perd dans l'infini de son rêve intérieur, rêve où grondent tous les orages, où s'agitent confusément toutes les destinées de la France.

---

(1) Caro, *Etude sur Amiel.*

L'intérêt de cette admirable toile semble concentré dans le regard de l'Empereur. Ce regard nous attire, nous fascine ; pourquoi ? D'où vient notre saisissement en face de ce chef-d'œuvre, sinon du monde de pensées qu'il évoque, ou, pour dire autrement, de l'échappée qu'il ouvre sur le champ de l'invisible ? Et ce champ, qui donc l'explore, si ce n'est l'intelligence humaine, aidée de l'imagination et comme emportée sur ses ailes ?

Gardons-nous donc d'isoler ces deux facultés, qui s'entr'aident si bien l'une l'autre ; unissons-les plutôt si nous voulons comprendre leur action combinée et leur fusion dans le sens esthétique. Et alors nous dirons avec M. Paul Bourget (1) : « des yeux de poète ouverts sur des hypothèses de science », voilà peut-être le mot de l'énigme. La science, en effet, en même temps qu'elle élargit nos horizons et, sans supprimer l'inconnaissable, en recule cependant les limites, provoque du même coup dans l'âme humaine des impressions nouvelles, des émotions inconnues et, dès lors, par une sorte de répercussion, elle éveille, elle stimule l'enthousiasme du poète, toujours prêt à frémir et à chanter.

C'est ainsi par exemple, et Brunetière en a fait la remarque (2), qu'un de nos lyriques a traduit en vers d'une éclatante beauté la révolution scientifique du dernier siècle ; « nous entendons par ce mot la substitution, en tout, du point de vue

---

(1) Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, t. II, p. 96.

(2) Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 169.

naturaliste au point de vue purement et uniquement humain qui avait été jusqu'à nous celui de l'art comme celui de la science » (1). Mais n'oublions pas que pour Leconte de Lisle, comme pour Lamartine et Hugo, l'idéal du poète c'est toujours la beauté. Cet idéal, il l'a symbolisé dans cette magnifique pièce d'*Hypatie*, la Vierge d'Alexandrie, dont le front s'éclairait du double reflet de la Beauté et de la Science...

Les Dieux sont en poussière et la terre est muette :
Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté,
Dors ! Mais vivante en lui, chante au cœur du poète
L'hymne mélodieux de la sainte Beauté !

Elle seule survit, immuable, éternelle,
La Mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs ! (2)

Il faut voir dans ces strophes autre chose que leur harmonie, je veux dire une déclaration de principe : elles complètent, en effet, l'idée que Leconte de Lisle avait traduite dans la préface des *Poèmes antiques* : « L'art et la science, longtemps séparés, par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent désormais tendre à s'unir étroitement, sinon à se confondre. L'un a été la révélation primitive de l'idéal contenu dans la nature exté-

---

(1) Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 169.
(2) Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*.

rieure ; l'autre en a été l'étude raisonnée et l'exposition lumineuse. Mais l'art a perdu cette spontanéité intuitive, ou plutôt il l'a épuisée. C'est à la science de lui rappeler le sens de ses traditions oubliées, qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres ».

Bien plus, la poésie et l'art devancent parfois la science et recèlent comme le mot de l'avenir. « Certaines paroles d'Héraclite ou de Parménide, certaines statues de Michel-Ange, certaines symphonies de Beethoven condensent des idées, que le temps doit développer, et c'est de ces idées, entrevues ou pressenties, qu'elles tirent leur puissance » (1). Cessons donc d'opposer la science à la poésie, leur antinomie n'est qu'apparente ; gardons-nous surtout de morceler l'esprit humain ou de le dessécher, en l'attardant aux abstractions de l'analyse. Science et art se rejoignent, si j'ose hasarder cette expression, sur les sommets de l'être intérieur, et l'âme tout entière est alors ébranlée, à tel point que le savant frémit comme le ferait un poète. Newton, quand il pressent, puis découvre et formule l'hypothèse de la gravitation universelle, n'est ni moins intuitif, ni moins divinateur que Dante ou Michel-Ange. La réflexion vient à son tour, qui contrôle et au besoin complète les découvertes dues à l'instinct spontané du génie ; mais déjà celui-ci, dans la splendeur soudaine d'un éclair, a illuminé l'immensité des horizons.

---

(1) Guyau, *Problèmes d'esthétique contemporaine*, p. 130-131.

III

A cet ébranlement de l'être intime, le cœur demeure-t-il étranger ? A Dieu ne plaise ! Il n'est œuvre durable que le sentiment ne vivifie et nous demeurons insensibles aux créations d'où il est absent. Or, la science ne lui est-elle pas contraire ? L'esprit d'analyse qui la dirige dans ses recherches n'est-il pas exclusif de toute émotion ? Et voilà donc une opposition de plus entre la science et la poésie ; n'est-elle pas de toutes la plus profonde ?

Les sentiments humains, même les plus primitifs, ne sauraient être considérés, dans la suite des temps, comme immuables ; ils se développent avec la civilisation, ils se transforment, ils s'affinent, pour tout dire ils évoluent. Spontanés et comme aveugles, dès l'origine, ils deviennent à la longue conscients et réfléchis. Peu à peu, ils s'attachent à un objet plus général et plus abstrait ; c'est ainsi que l'on voit, par exemple, tout un peuple se passionner pour quelque grande idée philosophique ou politique, pour un poème, pour un drame au besoin.

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue !

« Plus nous allons, plus le sentiment, qui n'était d'abord qu'une sorte d'extension de l'action réflexe, devient le prolongement nécessaire de quelque pensée forte ; il tend à se fondre avec la pensée, il est

la pensée même vue sous un autre aspect » (1). Pour preuve de cette évolution, comparez le sentiment de la nature, tel qu'il ressort du poème de Lucrèce ou des *Géorgiques* de Virgile, avec le même sentiment traduit dans quelques strophes de Lamartine ou de Hugo. La différence est considérable. Ainsi, dans le ciel constellé, les anciens voyaient des sphères de cristal et des murailles de feu limitant le monde ; les modernes ne sentent, comme Pascal, « que le silence des espaces infinis », c'est-à-dire l'immensité. Que si d'aventure la libre fantaisie du poète prête une âme à ce vaste univers, le vivifie, l'humanise, la rencontre de la science et du sentiment et leur accord intime susciteront quelque merveille d'art et l'histoire de notre littérature comptera un chef-d'œuvre de plus.

Pour ne rien laisser à ma démonstration d'indécis, de vague, ni de flottant, reportons-nous à une page de Sully Prudhomme dont l'œuvre est représentative d'un état d'âme tout moderne. Sully Prudhomme passe à bon droit pour le plus délicat de nos poètes, pour le notateur le plus sagace, le plus subtil et le plus exact de nos impressions les plus mobiles et les plus fuyantes. Ajoutez à cela que ce lyrique est aussi un savant ; à ce titre son témoignage nous est infiniment précieux.

Aux étoiles j'ai dit un soir :
« Vous ne paraissez pas heureuses ;
Vos lueurs dans l'infini noir
Ont des tendresses douloureuses ;

---

(1) Guyau, *Ouvr. cit.*, p. 145.

Suit une assimilation ingénieuse autant qu'imprévue des étoiles, isolées dans l'immensité de l'espace, aux âmes trop souvent incomprises, impénétrables entre elles et comme perdues en une solitude sans espoir.

> « Ainsi que vous, chacune luit
> Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
> Et la solitaire immortelle
> Brûle en silence dans la nuit » (1).

La voilà par excellence aussi entière, aussi complète qu'il se peut, la fusion de la science avec la poésie ; rien ici de proprement descriptif, rien surtout de didactique ; mais sous l'impulsion d'une idée scientifique, la vibration d'un cœur de poète et, pour la traduire, des vers d'une caressante harmonie, je ne sais quelle mélancolie résignée et douce, les accents de la plus touchante pitié.

Serait-il nécessaire maintenant de rechercher, dans le même sens, l'évolution des quelques grands sentiments qui agitent le cœur humain au plus haut degré ? L'entreprise en serait sans bornes ; là encore on trouverait matière à tout un volume et l'on marquerait l'influence grandissante de l'intelligence sur la sensibilité. Dans l'ordre des idées religieuses, par exemple, qu'éprouve l'homme à la pensée de Dieu ? Nous l'avons dit ; mais, au point de vue spécial qui nous préoccupe, interrogez tour à tour Moïse, l'auteur des Psaumes, Isaïe, puis — toute

---

(1) Sully Prudhomme, *La Voie lactée.*

proportion gardée du sacré au profane — Virgile, Dante, Chateaubriand, Lamartine, et notez la diversité de leurs impressions. Pareillement étudiez, dans l'histoire des littératures, les formes du patriotisme, ou de la pitié, ou de la plus redoutable des passions humaines, l'amour ; « ne voyez-vous pas que la passion moderne, pleine du sentiment de l'Infini, déborde en idées philosophiques et métaphysiques ? C'est ce qui en fait l'originalité et la valeur, même au simple point de vue de l'art » (1). Et que dire encore de cette glorification raisonnée de la souffrance çà et là répandue dans l'œuvre d'un Alfred de Musset ? Pour lui, l'intensité de la passion a pour mesure la somme de douleur qu'elle laisse au fond de notre âme : aimer, c'est souffrir, mais souffrir c'est savoir...

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré !

Même teinte scientifique, plus accentuée encore, chez Victor Hugo, dont l'amour nous paraît le plus souvent raisonneur, quintessencié et déclamatoire, donc factice. Il est superflu d'y insister.

Plus près de nous et vous ne trouverez pas mauvais que j'en revienne au poète des *Solitudes* — notre cœur ne se prend-il point partout où s'applique notre intelligence ? C'est un subtil réseau de sympathie, qui nous enveloppe de toutes parts :

---

(1) GUYAU, *Ouvr. cit.*, p. 151.

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux
Et j'ai de mes tourments multiplié les causes;
D'innombrables liens, frêles et douloureux,
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

. . . .

Ma vie est suspendue à ces fragiles nœuds
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime;
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux,
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même (1).

Aucun poète, en effet, n'eut une âme plus sympathique ; nul mieux que lui n'a senti le charme et tout ensemble l'amertume de ce qu'il a si bien nommé les « Vaines tendresses », idée toute moderne et qui suppose l'intime pénétration de la sensibilité par l'intelligence. C'est là une conformité de plus avec les tendances du temps présent; car, à mesure que nous avançons, notre plaisir esthétique réclame une plus large part d'intellectualité et il semble qu'une sensibilité plus exquise ressorte de l'intelligence même. C'est ainsi, pour emprunter un argument à un art voisin de la poésie, la musique, c'est ainsi, dis-je, que notre oreille, de plus en plus exigeante, se complaît dans l'audition des pages les plus savamment composées, et au lieu que nos pères se délectaient parmi les cavatines, les vocalises, les roulades, pour tout dire, les flonflons de la musique italienne, nous n'accordons notre admiration qu'aux chefs-d'œuvre d'un Beetho-

---

(1) Sully Prudhomme, *Les Chaînes.*

ven, d'un Wagner, d'un César Franck. Sont-ils assez profonds, assez denses, assez compliqués ! Mais cette complication, loin de nous effrayer, nous attire, parce qu'elle satisfait notre intelligence et rend plus délicate la nature de notre plaisir.

Ainsi donc, nous le pouvons conclure avec Ferdinand Brunetière, dont la compétence et l'autorité sont sans rivales aujourd'hui, « la science et la poésie ne sont pas la même chose, mais elles ont les mêmes racines dans les profondeurs de l'esprit ; quelque chose donc de commun entre elles ; et, de mettre en lumière, par des moyens qui lui sont propres, ces affinités secrètes ou cette parenté primitive, c'est une des fonctions de l'art, si même ce n'en est la fin » (1).

A quelque point que nous soyons parvenus de cette union si vivement souhaitée et si désirable, nous appelons de tous nos vœux le poète génial qui la doit réaliser en perfection. Il y réussira, s'il sait allier à l'élévation des idées les splendeurs de la forme et s'il n'oublie point la haute mission de l'art, qui est d'embellir la vie humaine et parfois de la consoler. Dieu veuille donc susciter parmi nous des artistes, des génies créateurs, des fervents de la sainte Beauté ! Qu'ils la célèbrent en vers harmonieux, qu'ils la chantent en strophes puissantes ou suaves, en accords au rythme berceur et doux ; qu'ils nous en révèlent les attraits divins ; qu'ils en

---

(1) Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 178.

fassent resplendir la grâce immortelle. Ils auront alors bien mérité de la société des hommes ; nous leur devrons autre chose et mieux que d'agréables, mais fugitives impressions, je veux dire le charme de l'idéal entrevu, l'oubli momentané de nos tristesses, les sourires et les rayons de quelque furtif bonheur illuminant notre ciel gros d'orages — et peut-être alors apprendrons-nous à espérer.

ART ET LYRISME

DANS

L'ŒUVRE DE BOSSUET

Sainte-Beuve a dit : « La gloire de Bossuet est une des religions de la France ; on la reconnaît, on la proclame, on s'honore soi-même en y apportant chaque jour un nouveau tribut. » Or, depuis quelque cent ans, la critique et l'érudition se sont disputé cet honneur et à mesure que leurs communs efforts aboutissaient à la fixation des points obscurs, à l'épuration des textes douteux, à la mise en lumière de telle ou telle particularité biographique, l'illustre évêque de Meaux apparaissait tout ensemble plus sympathique et plus grand. Prêtre, pasteur d'âmes, précepteur du dauphin de France, prédicateur, théologien, écrivain, il ralliait tous les suffrages ; des prélats, des religieux, d'éminents professeurs de l'Université, chacun à qui mieux mieux, apportaient leur pierre au monument, au piédestal où se dresse en sa hiératique magnificence, la statue de Jacques-Bénigne Bossuet. Au

cours d'un de ces derniers automnes, ce fut, dans la ville épiscopale illustrée par ce rare génie, un concours inouï de population, mais aussi de sommités littéraires. Jules Lemaître y prononça un discours, véritable merveille de finesse et de grâce souriante. Il loua, comme on le prévoyait, l'Evêque et l'orateur que fut son héros ; il rendit hommage au caractère de l'homme et au patriotisme du citoyen ; il vanta l'écrivain et sa fécondité sans égale ; il dit aussi, mais à titre d'indication, quelle source de poésie s'épanche de sa prose si touffue, si dense et si harmonieuse.

C'est le point précis que je voudrais présentement mettre en lumière. Après avoir rappelé en peu de mots quel fut l'homme, j'essaierai de montrer, en Bossuet, un lyrique théologien, un artiste consommé, peintre de la nature, de l'humanité, de l'histoire et réalisant son art par des moyens qui lui sont propres, je veux dire une langue et un style dont les génies créateurs possèdent seuls le secret.

I

Vainement chez Bossuet tenterions-nous de séparer l'homme, l'artiste et l'orateur. Quel fut l'homme? Au physique, nous sommes trop accoutumés à nous le représenter d'après le portrait peint par Rigaud : haute stature, noble port, front dégagé, clair regard, physionomie rayonnante de calme beauté ; dans l'ensemble, un peu guindé peut-être et comme enserré dans ses ornements pontificaux, sous son

manteau d'hermine aux longues traînes retombantes. Tel peut-être apparaissait-il aux grands jours des deuils royaux, lorsque de sa voix puissante, il prêchait à Louis XIV et à sa cour « Celui qui règne dans les Cieux et de qui relèvent tous les empires ». A l'ordinaire et en son privé c'était une âme simple, inaltérablement pure, joyeuse et sereine, de cette sérénité, de cette joie familières aux enfants de Dieu ; même il y ajoutait la bonhommie et l'enjouement, voire une candeur, une ingéniosité touchantes incompatibles avec l'esprit de persiflage et de raillerie, dont il avait horreur. Comme corollaire à ces qualités, droiture et franchise : il ne pouvait souffrir le mensonge, ni l'astuce, ni la duplicité et quand d'aventure il se butait à quelque artifice, peu s'en fallût que son indignation ne tournât à la violence ; celle-ci ne fut dans sa vie que l'exception. Cet homme qu'une légende, accréditée je ne sais pourquoi ni comment, représente dur ou hautain, toujours prêt à fulminer l'anathème, n'était au fond que tendresse et douceur.

Si l'on a pu s'y méprendre, c'est que la rudesse d'une dialectique impérieuse a donné le change sur la sensibilité foncière de Bossuet. Il était prompt à l'émotion, ouvert, par exemple, au sentiment de la nature, qu'il a su traduire, nous le verrons, en des pages d'une exquise fraîcheur, sans exaltation romantique, sans vertige. D'autre part, ce grave théologien, familiarisé avec les images de la mort, dont il exposait les enseignements avec une si austère éloquence, a senti son cœur se fondre devant la mort de ses proches ou de ses amis. On l'a vu presque évanoui dans la chambre où agonisait

Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et quand il apprit la mort de Turenne, il demeura comme accablé sous le coup, sans couleur, sans voix, muet de douleur. N'est-ce point la marque d'une âme aimante ?

Nul plus que lui n'a célébré en termes ardents l'amour de Dieu ; nul n'a chanté en notes plus harmonieuses le cantique — j'emploie ses propres expressions — « de l'âme fidèle, blessée de l'amour de son Dieu ; parce qu'elle l'aime, ajoute-t-il, elle s'en réjouit, elle en triomphe de joie ».

Aimant Dieu, comment n'eût-il pas aimé le prochain ? Ses menaces contre le pécheur endurci, il ne les profère jamais, sans y opposer des promesses de miséricorde, qui relèvent et consolent le pécheur pénitent. On le voit bien dans son ministère de confesseur ou de directeur spirituel ; il y fait preuve d'une héroïque patience. « Il fut une fois trois heures, dit une correspondance du temps, à faire faire une confession générale à une âme pénible à entendre et encore plus à s'expliquer » (1).

Autre marque de son ardente charité : l'amour des pauvres. Du haut de la chaire, il dépeint leurs misères sous de vives couleurs ; aux yeux des riches, il insiste sur leur « Eminente dignité dans l'Eglise » et prêche l'aumône avec une chaleur d'âme pareille à celle d'un saint Vincent de Paul. Mieux encore, évêque de Meaux, il mit en œuvre tous les moyens en son pouvoir pour atténuer les misères de l'année 1693. Six ans plus tard, son neveu

---

(1) Cité par LANSON, *Bossuet*, p. 13.

lui ayant demandé de l'argent : « Cette année est si mauvaise, répondit-il, et nous sommes si chargés de pauvres qu'on ne peut pas ce qu'on veut ». Il pratiquait l'esprit de détachement, avec la joie, disait-il, de sentir lui-même « la Sainte Pauvreté ».

Compatissant et miséricordieux, il ne connut point l'aigreur ni la haine. Tandis qu'il mettait en œuvre, contre des doctrines ou des opinions, toutes les ressources d'une dialectique serrée, impérieuse, presque impitoyable, il restait plein de charité pour les personnes. C'est ainsi qu'après avoir réfuté le pasteur protestant Ferry, il le servit à la cour et s'efforça de lui éviter tout désagrément. Contre Fénelon, il parut violent et emporté, estimant que, dans cette affaire du quiétisme, « il y allait de toute la religion », mais il fut sans passion personnelle. Son excuse est d'ailleurs dans la diplomatie quelque peu tortueuse et dans les subtilités déconcertantes de son adversaire. Ce je ne sais quoi de mobile et de fuyant qui se dérobe sans cesse et veut échapper à l'emprise de la logique et du raisonnement, ne devait-il pas irriter un esprit dont la rectitude et la clarté sont les qualités dominantes ?

Le caractère fut, chez lui, à la hauteur de l'intelligence. Il fut sans ambition, reçut les dignités sans empressement, donc sans les avoir sollicitées ; il n'eût tenu qu'à lui de devenir archevêque de Lyon ou de Paris — et il n'entreprit, à cette intention, aucune démarche. Il ne lui en coûta point de n'être point cardinal ; certes, il eût honoré la pourpre. Même il se réjouit sincèrement de la promotion de M. de Noailles qu'il savait être jaloux de lui.

De son côté, il n'enviait personne et ne flattait qui que ce fût, non pas même le roi, Il le vénéra, l'aima et lui dit la vérité, avec honnêteté et déférence. On connaît les deux lettres, très nettes encore que respectueuses, qu'il écrivit à Louis XIV en 1675. Ce fut là un acte de courage bien plus louable assurément que les insultes anonymes adressées au monarque vers le même temps et dont l'auteur est trop connu. L'injure sous cette forme est le dernier mot de la bassesse et de la lâcheté. Il est superflu de dire pour combien de raisons Bossuet y eût répugné. Ce grand homme, incapable de la moindre déchéance morale, affectionnait son roi, dont la cause s'identifiait à ses yeux avec la cause de la patrie ; cet évêque, selon le mot de Jules Lemaître, fut aussi un « magnifique français ». On sait à quel point il mêla, dans ses sermons, aux mouvements de la charité chrétienne, les joies et les tristesses du citoyen (1).

Au demeurant ce fut une nature d'élite en qui la foi chrétienne développa et éleva tout ensemble les plus admirables qualités de l'esprit et du cœur.

II

Vaste et pénétrante intelligence, sensibilité ardente, imagination créatrice, le tout soutenu par une culture littéraire de tout premier ordre, en

---

(1) Lanson, *Bossuet*, p. 16.

faut-il davantage pour former un poète autant qu'un orateur ? Attribuons ici au mot poésie la signification la plus large ; entendons-le comme les Grecs, dans le sens de création et n'y voyons pas seulement l'art d'assouplir une langue aux lois de l'harmonie et du rythme, en d'autres termes, l'art de versifier. Je veux bien que, dans le langage ordinaire des hommes, on ne conçoive guère le vers que comme l'instrument de la poésie ; mais, à le bien prendre, celle-ci est, avant tout, un état d'âme, un ébranlement des facultés émotives, une joie de l'esprit devant qui elle suscite des images amples ou gracieuses ; un contentement du cœur qu'elle remue, ou attendrit, ou exalte ; un enchantement de l'oreille qu'elle satisfait par des cadences eurythmiques en conformité avec la loi, par certains côtés mystérieuse, de l'ordre et de l'harmonie. Il en résulte une impression définitive de beauté, cette beauté dont l'artiste poursuit vainement les formes fuyantes, éternellement inaccessibles, du moins en perfection, au ciseau du sculpteur, à la palette du peintre, aux accords du musicien, aux strophes du versificateur. Bossuet, grand artiste sans le vouloir ou sans y tâcher, a noté un jour cette impuissance et l'inanité de tous nos efforts, d'un mot resté célèbre : « Nous n'égalons jamais nos idées ! » Telle était bien aussi la constatation douloureuse d'un de nos contemporains, Sully Prudhomme :

Quand je vous livre mon poème
Mon cœur ne le reconnaît plus ;
Le meilleur demeure en moi-même,
Mes vrais vers ne seront pas lus.

Bossuet ne s'est essayé que fort tard et assez rarement à l'art de la rime ; ses *Cantiques Spirituels* ne sont pas le meilleur de son œuvre, je crois même qu'ils n'ajouteront rien à sa gloire et que ses naïfs essais feraient sourire nos contemporains (1). Dispensez-moi de toute citation. Mais quel lyrisme dans quelques-uns de ses ouvrages ! Leur seul titre en trahit le caractère et en laisse pressentir l'accent : *Elévations sur les Mystères, Méditations sur l'Evangile.* Ce ne sont point ici, comme Brunetière en a fait la remarque, « de froids « raisonnements, de la dialectique, ni des réflexions « mais ce sont des effusions du cœur, ce sont des « élans du chrétien vers son Dieu, ce sont des « odes, ce sont des hymnes ». Et quelle est la source de cette inspiration poétique ?

La nature, premièrement, la nature que les honnêtes gens, comme on disait alors, du XVIIe siècle, ne regardaient que d'un œil tant soi peu distrait, voire tout à fait indifférent :

« Seigneur, je laisse toute créature et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles ! O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes, avant la naissance des forêts, avant que vous l'eussiez

---

(1) Pour preuve, un conte récent de M. Jules Lemaître, *En marge de Bossuet.* Qu'aurait pensé de cette espièglerie le grave Brunetière ?

comme tapissée d'herbes et de fleurs, et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux ! Que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein ! Et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air ! Mais combien le ciel lui-même était-il pauvre, avant que vous ne l'eussiez semé d'étoiles ! Que toute la masse de l'univers était informe et que le chaos en était affreux ! Mais vous, Seigneur, qui étiez et qui portiez tout dans votre puissance, vous n'avez fait qu'ouvrir votre main et vous avez rempli de bénédictions le Ciel et la terre » (1).

Que manque-t-il ici des éléments d'un pur lyrisme ? Splendeur des images, intensité du sentiment, grandeur, variété du mouvement, tout s'y rencontre. Vous croiriez entendre un écrivain d'hier ou d'aujourd'hui, un Chateaubriand ou un Lamartine — moins l'étalage indiscret ou désobligeant du moi, trop fréquent, peut-être, chez ces deux romantiques.

Aussi bien qu'eux, mais sans délire, sans exaltation, avec une gravité de ton qui n'enlevait rien à la profondeur de ses impressions non plus qu'à l'acuité de son regard, Bossuet s'est montré sensible à tous les grands spectacles de la nature, à la grâce naissante du matin, à la majesté du soleil couchant qui disparaît dans une coulée ardente de pourpre et d'or, à la merveilleuse beauté des cieux fleuris d'étoiles.

---

(1) *Elévation sur les Mystères.*

Pour preuve, cette page charmante, empruntée au *Traité de la Concupiscence*, où Bossuet nous représente « le monde encore nouveau et, pour ainsi dire tout trempé des eaux du déluge » ; rappelons-nous encore cette *Elévation* où il exprime, dans une phrase d'une tonalité si douce « cette molle vapeur que la mer délicatement touchée du soleil et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le Ciel »...

« Je me suis levé pendant la nuit avec David, pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées : qu'ai-je vu, ô Seigneur ! Le Soleil s'avançait et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés ; les étoiles étaient disparues et la lune s'était levée avec son croissant d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés... à mesure que le soleil approchait, je voyais la lune disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle sembla comme absorbée... Et la place du croissant ne parut plus dans le Ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles ! »

Involontairement — soulignons cette analogie, puisque l'esthétique littéraire vit de comparaisons et de différences — cette page nous reporte aux beaux vers qui terminent dans la *Légende des Siècles*, la ravissante pièce de *Booz endormi :*

Le croissant fin et clair, parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'Occident et Ruth se demandait,
Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles !

N'est-ce pas là, comme on l'a remarqué, — et ce disant je pense à Bossuet autant qu'à Victor Hugo — n'est-ce pas là la sereine et candide poésie des Grecs, qui, dans la nature aimaient surtout à exprimer la transparence des profondeurs aériennes et l'immortelle beauté de la lumière infinie ? (1).

A ce vaste tableau préférerions-nous, par contraste, un menu dessin d'un coloris moins chatoyant, mais d'une ligne tout aussi pure ? Tout est charme et fraîcheur, grâce naïve comme celle d'un enfant qui écouterait un chant d'oiseau :

« Ils ne sèment, ni ne travaillent, ni ne filent : et votre Père céleste les nourrit et les habille ». Heureux ces petits animaux, heureuses les fleurs, heureuses mille et mille fois toutes ces petites créatures, si elles pouvaient sentir leur bonheur ! Heureuses des soins paternels que Dieu prend d'elles ! Heureuses de tout recevoir de sa main ! » (2). Ou je me trompe étrangement, ou voilà du pur François d'Assise, du plus tendre et du plus aimant des saints qui parlait, disait-il, à ses sœurs les hirondelles...

---

(1) Lanson, *Bossuet*, p. 51.

(2) *Elévation sur les Mystères.*

J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise,
Qui tenait aux oiseaux des discours ingénus... (1).

Mais n'est-il pas temps de montrer de quel lyrisme débordait la parole de Bossuet quand, du haut de la chaire chrétienne, ou dans quelque livre mémorable, il faisait entendre aux peuples et aux rois « de grandes et de terribles leçons ? »

III

Aucune œuvre d'art n'a sur nous la moindre prise, si l'idée d'humanité ne la vivifie ou ne la soutient. Quel est donc le philosophe grec qui a prétendu que l'homme est ici-bas la mesure de toute choses ? Parménide, peut-être ? Il n'importe ; mais nous pouvons nous demander quel écrivain, quel orateur, quel poète, fut plus largement humain que Bossuet. Rien de ce qui intéresse la vie ou la société des hommes ne lui est étranger : de là, chez lui, la perspicacité du psychologue, la profondeur et la gravité du moraliste, l'éloquence de l'orateur, l'enthousiasme et l'émotion du poète, l'effusion attendrie du prêtre chrétien. Regardons-y de près.

Prise dans son ensemble, l'humanité ne peut être étudiée que sous la grande lumière de l'histoire. Mais ici quelle histoire ! Elle n'embrasse rien moins que tous les temps et tous les pays. Le

(1) Le Cardonnel, *Printemps franciscain.*

Discours sur l'Histoire universelle, œuvre magistrale, est aussi une œuvre d'art, un tableau aux proportions immenses, que dis-je ? une évocation d'une incomparable puissance où tout est couleur et mouvement : regardez donc ce défilé de peuples, paraissant tour à tour sur la scène du monde et disparaissant, après des chocs tumultueux, des rencontres dramatiques, dans les horreurs de la guerre, ou tombant en déliquescence par l'excès même de leur civilisation : entre tous, Perses, Assyriens, Egyptiens, Grecs, Romains, observez la physionomie unique et la destinée étrange du peuple juif... Cette distinction de la nation d'Israël et cette suprématie surnaturelle que Bossuet marque d'un trait aigu, d'après les Ecritures a paru puérile à Voltaire — et en cela le patriarche de Ferney a témoigné d'une singulière étroitesse d'esprit ; mais sur ce point particulier, nous avons vu un écrivain fameux, d'ailleurs anti-chrétien, donner raison à Bossuet contre Voltaire — et cet écrivain n'est autre qu'Ernest Renan... Un artiste comme celui-ci ne pouvait refuser son admiration, sinon au docteur de la Providence, du moins au peintre génial qui suscite à nos yeux l'ample vision des empires « roulant les uns sur les autres avec un fracas effroyable » et, poète autant qu'historien, chante l'épopée d'une humanité en marche vers ses destinées immortelles, sous la conduite pleine de mystère d'un Dieu à la fois terrible et miséricordieux.

Si le tableau des Empires, dans la troisième partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, nous apparaît comme une fresque puissante et grandiose, peut-être nous demanderons-nous si Bossuet s'est

révélé tout aussi génial dans l'art du portrait. Certes, en maint endroit des *Oraisons funèbres*, nous avions noté la touche magistrale qui, d'un pinceau fidèle et sûr, dressait en pied d'illustres personnages, un Charles I[er] d'Angleterre, un Cromwell surtout, puis encore un Condé aussi bien qu'une princesse Palatine. Mais n'entrait-il pas, dans ces peintures aux vives couleurs, un peu de convention sinon d'emphase oratoire ? Cette question ne se pose même pas quand on lit — avec une attention et un intérêt grandissant de page en page — l'*Histoire des Variations des Eglises protestantes* — histoire écrite sans doute par un théologien, un érudit, un philosophe, mais aussi par un des plus grands peintres de l'âme humaine.

Que de vie, de force, de coloris, dans ce portrait du premier Réformateur : « Martin Luther, augustin de profession, docteur et professeur en théologie à l'université de Wittemberg, donna le branle à ces mouvements. Les deux partis l'ont également reconnu pour l'auteur de cette nouvelle Réformation... Calvin admire souvent ses vertus, sa magnanimité, sa constance, l'industrie incomparable qu'il a fait paraître contre le pape ; c'est la trompette, ou plutôt, c'est le tonnerre ; c'est la foudre qui a tiré le monde de sa léthargie ; ce n'était pas Luther qui parlait, c'était Dieu qui foudroyait par sa bouche.

« Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse, qui entraînait les peuples et les ravissait, une hardiesse extraordinaire quand il se

vit applaudi et soutenu, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples, de sorte qu'ils n'osaient le contredire ni dans les grandes choses ni dans les petites ! » (1).

Plus loin le personnage évolue, s'amplifie, se développe : de son humilité apparente, presque obséquieuse, où l'on pressentait déjà « je ne sais quoi de fier et d'emporté », il passe à la fougue, à l'insolence, à la moquerie, aux trivialités obscènes, finissant en bouffonneries ses arguments et, suivant l'expression originale de Bossuet, « mettant en thèses toutes ses fureurs ».

En voici un exemple, dans la rencontre, à Iéna, de Luther et de Carlostadt, vraie toile à la Jordaëns ou à la Rubens, débordant de verve comique et de bonhommie railleuse, digne de Molière assurément, et où rien ne manque de ce qui fait l'attrait de la scène, non pas même le décor :

« Au sortir du sermon de Luther, Carlostadt le vint trouver à l'auberge de l'Ourse-Noire où il logeait... Là, parmi d'autres objets et après s'être excusé le mieux qu'il put sur la sédition, Carlostadt déclara à Luther qu'il ne pouvait souffrir son opinion de la présence réelle. Luther, avec un air dédaigneux, le défia d'écrire contre lui, et lui promit un florin d'or s'il l'entreprenait. Il tire le florin de sa poche. Carlostadt le met dans la sienne. Ils touchèrent dans la main l'un de l'autre en se promettant de se faire bonne guerre. Luther but à la

(1) *Variations*, I, 6.

santé de Carlostadt et du bel ouvrage qu'il allait mettre au jour. Carlostadt fit raison et avala le verre plein : ainsi la guerre fut déclarée à la mode du pays, le 22 août 1524. L'adieu des combattants fut mémorable. « Puissè-je te voir sur la roue, dit Carlostadt à Luther. — Puisses-tu, répondit l'autre, te rompre le col avant que de sortir de la ville ! Voilà le nouvel Evangile ; voilà les actes des nouveaux apôtres ! » (1).

Calvin nous apparaît à son tour dans un relief tout aussi intense, et sa physionomie se détache avec d'autant plus de netteté que Bossuet l'oppose d'un trait plus marqué, à celle de Luther.

« Donnons-lui donc, puisqu'il le veut tant, cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle ; mettons-le même, si l'on veut, au-dessus de Luther, car encore que Luther eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semble l'avoir emporté par l'étude. Luther triomphait de vive voix, mais la plume de Calvin était plus correcte, surtout en latin, et son style, qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus châtié. Ils excellaient l'un et l'autre à parler la langue de leur pays ; l'un et l'autre étaient d'une véhémence extraordinaire ; l'un et l'autre, par leurs talents, se sont fait beaucoup de disciples et d'admirateurs ; l'un et l'autre, par leurs talents, se sont enflés de ces succès, ont cru pouvoir s'élever au-

(1) *Variations*, II, 12.

dessus des Pères ; l'un et l'autre n'ont pu souffrir qu'on les contredît et leur éloquence n'a été en rien plus féconde qu'en injures... » (1).

Il faudrait lire encore l'admirable portrait de Mélanchton, « ce jeune professeur de langue grecque, chef des beaux esprits en Allemagne, joignant à l'érudition, à la politesse et à l'élégance du style une singulière modération, très tendre de cœur et fin d'esprit, mais simple et crédule comme les bons esprits le sont souvent, entraîné dans la Réforme par la curiosité de sa souple et ingénieuse intelligence, par son bon cœur aussi, parce que l'on attaque Luther avec trop d'aigreur... dominé dès lors par le terrible Luther et se disant « environné de guêpes furieuses ». Portrait splendide, merveilleux de vivacité comme aussi de grâce et achevé par ce trait qui en est comme la conclusion morale : « Luther n'était pas le seul qui le violentât. Chacun est maître, à certains moments, parmi ceux qui se sont soustraits à l'autorité légitime, et le plus modéré est toujours le plus captif ».

Que de pareils portraits aient pour premier mérite la ressemblance et l'exactitude, c'est ce que l'érudition contemporaine a établi avec une absolue rigueur de démonstration. Quiconque voudrait s'en convaincre devrait se reporter à l'ouvrage de M. Rébelliau sur Bossuet étudié comme historien du Protestantisme. L'auteur montre comment Bossuet a poussé le scrupule de la probité historique au point de ne juger les Réformés que d'après eux-mêmes et les

(1) *Variations*, IX, 80-81.

écrivains de leur parti — ce qui lui a suffi d'ailleurs à dresser contre eux son formidable réquisitoire. Mais, sans insister autrement sur ce point de vue qui n'entre pas dans le dessein ni dans le plan de cette étude, convenons que ces portraits à la Tacite — Hippolyte Taine n'y songeait-il pas quand il dressait en pied Robespierre ou Danton? — débordent de vigueur dramatique, d'expression, de vie et trahissent la main d'un artiste.

Admirons-le encore dans la peinture de grandes scènes d'ensemble, la bataille de Rocroy, par exemple, décrite dans l'*Oraison funèbre de Condé*. La page est trop connue pour qu'une citation soit nécessaire ; disons seulement que l'exactitude historique n'en est pas contestée, et que l'historien des princes de Condé, le duc d'Aumale, n'a pas trouvé un seul détail à reprendre. Par l'excellence de la composition, le mouvement, la couleur, Chateaubriand a raison, cette description est digne d'un chant d'Homère.

Et voici du Milton. C'est le chœur des mauvais anges et l'expression de leur joie infernale, dans le *Sermon sur les démons* : « Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas seuls ; ça, ça, voici des compagnons : ô justice divine ! tu as voulu des supplices, en voilà : soûle ta vengeance, voilà assez de sang, assez de carnage... Voilà ces hommes que Dieu avait voulu égaler à nous ; les voilà enfin nos égaux dans les tourments, cette égalité nous plaît... ». Puis se tournant vers les Saints Anges : « Eh bien ! Vous en avez de votre côté ? Est-ce que nous sommes seuls ? Vous semblons-nous mal accompagnés ?... Allez, glorifiez-vous de votre petit nombre d'élus,

que vous avez à peine tirés de nos mains ; mais confessez du moins que notre multitude l'emporte ! »

Voilà de l'épopée, voilà du drame, voilà le frisson de la vie !... Et que dirons-nous de cette perspective ouverte sur le Jugement dernier et l'écroulement de l'univers dans une catastrophe finale ?

« Votre Majesté, dit Bossuet à Louis XIV, n'a-t-elle pas vu dans l'Evangile de ce jour, l'étonnement du monde en alarme, dans l'attente du jour effroyable où Jésus-Christ paraîtra en sa Majesté ? Si les astres, si les éléments, si ces grands ouvrages, que Dieu semble avoir voulu bâtir si solidement pour les faire durer toujours sont menacés de leur ruine, que deviendront les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles ? Ne voyez-vous ce feu dévorant... qui abolira en un même jour et les villes, et les forteresses, et les citadelles, et les palais, et les maisons de plaisance, et les arsenaux, et les marbres, et les inscriptions, et les titres, et les histoires et ne fera plus qu'un grand feu et peu après qu'un amas de cendres de tous les monuments des rois ? »

« Peut-on imaginer de la grandeur, en ce qui ne sera un jour que de la poussière ? » (1). Michel-Ange en sa fresque célèbre de la Sixtine a-t-il réalisé une plus poignante, une plus géniale évocation ?

Tout aussi grandiose, mais plus touchant, avec une infinie variété de ton, la liberté dans la gran-

---

(1) Sermon sur l'*Endurcissement*, 1er dimanche de l'Avent, 1669.

deur et la familiarité dans le sublime, ainsi que l'a remarqué Brunetière (1), Bossuet a, du poète lyrique, ces commencements brusques et soudains, ces exordes qui n'en sont point, mais qui s'emparent d'un auditoire et le transportent au cœur même du sujet : « Sire, ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire le sujet de cet entretien » (2). Ainsi débute le beau sermon pour la fète de la Toussaint 1669. Je ne vois pas ici l'utilité d'un commentaire. Mais ce qui nous émeut davantage encore, c'est la part personnelle que prend l'orateur aux leçons qu'il prêche : cette intervention n'est point indiscrète, tant il y entre d'attendrissement et de sincérité. Il se livre, il s'abandonne, il s'épanche, sans ostentation ni recherche — et subjugués par cette éloquence, moins impérieuse que pénétrante, nous cédons, nous nous abandonnons avec lui :

« Eh bien ! mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie ? Et si cette vie est peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs, qui ne tiennent pas toute la vie et qui passent en un moment ? Cela vaut-il bien la peine de se damner ? Cela vaut-il la peine de se donner tant de peine d'avoir tant de vanité ? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur, à penser tous les jours à la mort... Je mettrai ordre à mes affaires... avec

---

(1) *La Modernité de Bossuet.*

(2) Sermon pour la fête de la Toussaint 1669.

une grande exactitude, un grand courage, pensant non pas à ce qui passe mais à ce qui demeure » (1).

Nous aimerions encore à le voir prosterné aux pieds de la Croix avec saint Bernard, suivant saint Paul devant l'Aréopage, exhalant tout le mysticisme d'un cœur plein de Dieu dans le *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière*. « Car enfin, dans ces pages mémorables, nous ne le lisons pas seulement, nous croyons l'entendre, nous le voyons ; nous ne nous contentons plus de l'admirer, nous l'aimons » (2). C'est que nous avons senti son cœur vibrer dans ses paroles, sa sensibilité frémir dans son discours et le déborder par instants... Voilà comme nous aimons qu'on nous parle ! et l'on ne parle avec cet accent que dans la mesure où l'orateur est aussi un poète. Eloquence et lyrisme, chez Bossuet c'est tout un.

IV

Si l'on a pu dire, avec beaucoup de justesse d'ailleurs, que la poésie est une peinture, on voudra bien convenir, je l'espère, qu'elle est aussi un chant, une harmonie. Or Bossuet, sans y prétendre autrement, est musicien ; ses grandes compositions sont une fête pour l'oreille autant que pour le cœur.

Pour nous en convaincre, laissons de côté la par-

---

(1) Méditation sur la *Brièveté de la Vie*.

(2) Brunetière, *La Modernité de Bossuet*.

tie proprement constructive de son œuvre, l'ordonnance du plan, la disposition logique et coordonnée des parties, la gradation des preuves, la subordination du détail à l'ensemble. Certes, ce sont qualités essentielles à toute œuvre d'art et il ne serait pas difficile de vous montrer l'application de ce principe, par exemple dans une Sonate ou dans une Symphonie de Beethoven. Mais nous voulons nous rendre compte ici des éléments harmoniques dont dispose notre prestigieux orateur-musicien, c'est-à-dire le rythme, le nombre oratoire. qui satisfait pleinement l'oreille en traduisant la pensée avec la plus rigoureuse précision.

Il est superflu d'insister sur l'absolue propriété de de sa langue, si merveilleuse de netteté et de plénitude, si parfaite, si riche d'invention verbale, que la prose française semble avoir été, par Bossuet, définitivement fixée. Rien n'en a vieilli ; nul fléchissement ; nul déchet ; elle a résisté à l'épreuve des siècles. La langue de Bossuet est encore la nôtre, celle que nous parlons aujourd'hui... quand nous le pouvons...

La phrase est à peu près constamment périodique, ainsi qu'il convient au style du discours, avec un groupement numérique de syllabes qui fait de chaque membre. non pas un vers, mais une mesure harmonique enchaînée aux mesures précédentes ou aux suivantes avec une rigoureuse symétrie.

Telle la période suivante, relevée dans le *Panégyrique de saint Paul* : « De même que l'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine :

ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend ». Sainte-Beuve a eu raison de dire : « Il n'y a rien après de pareilles beautés ! »

Parfois, et c'est par où ce grand style oratoire échappe à la longueur et à la monotonie, une phrase brève, une exclamation, une incise, interrompt le cours des périodes familières à l'orateur. Procédé d'artiste, habileté de plume ? Non, mais échappée soudaine de sensibilité, brusque saillie, émotion jaillissante :

Homme voilà donc la vie :
Eternellement tourmenter la terre ;
Ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant,
Jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même
Et que tu ailles pourrir dans son sein,
O repos affreux ! O triste fin d'un continuel travail !

Je ne sais si je me fais illusion, mais je crois retrouver ici tout le lyrisme de l'Ecriture Sainte, celui d'Isaïe et celui des Psaumes. Bossuet se l'était si bien assimilé, par une lecture et une méditation journalières, qu'il semblait l'avoir converti en sa propre substance. Ce fut tout profit pour son art autant que pour sa théologie.

Faut-il descendre maintenant à l'inventaire minutieux des mots et jusqu'aux particularités du vocabulaire, comme s'y complairait un philologue ou un grammairien ? Non peut-être ; mais il n'est pas inutile de noter que le choix de l'expression étant la condition nécessaire du bien écrire, Bossuet l'a

observée avec soin, moins par souci d'artiste que par conscience professionnelle. Jamais il ne s'est embarrassé dans des scrupules de fausse délicatesse ; il n'a pas reculé devant le vocable pittoresque ou familier. C'est ainsi qu'il nous montre saint Joseph « ce pauvre artisan, en sa boutique » : il ne craint pas d'appeler par leurs noms une *poule*, un *chien*, des *petits lits*, une *étable*, une *bonne vieille*, autant d'expressions qui, cent ans après, effaraient ce timide critique de Laharpe.

Quant aux associations de mots et aux images, elles sont, chez le maître écrivain, d'une diversité infinie, chacune trahissant, si j'ose ainsi parler, le don créateur d'un poète de race :

« L'homme, a-t-il dit quelque part, ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil qui seul, néanmoins le mesure au juste ». Est-il rien de plus imprévu ni d'une telle acuité de vision ?

Les images foisonnent dans la première partie du *Sermon sur la Mort :*

« Durez autant que les grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés et qui donnèrent encore de l'ombre à notre postérité...

« Le dernier souffle de la mort, tout faible et tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants...

« Les enfants, cette éternelle recrue du genre humain, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre place ! »

Ainsi donc, rapide, franc, harmonieux, imagé, varié sans cesse, tel est ce style de Bossuet, qui partage avec Pascal, la royauté de la prose. Quel merveilleux instrument entre les mains du maître incomparable et quelle joie pour nous, chrétiens, qu'un pareil génie se soit dépensé au service de la plus sainte des causes ! Abstraction faite de ce point de vue, qui refuserait son admiration à un des plus grands esprits, des plus nobles caractères, des plus vigoureux artistes dont s'honore l'humanité ? Je comprends sans peine l'enthousiasme de Chateaubriand achevant la lecture de cette page transportante, l'*Oraison funèbre de Condé :* « Quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit et donner, comme en se jouant, un chant d'Homère ; quand, se retirant à Chantilly avec Achille au repos, il rentre dans le ton évangélique et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières Oraisons funèbres ; lorsque après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros : lorsqu'enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité : à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux et le livre est tombé de nos mains ! » (1).

---

(1) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, liv. IV, ch. IV.

Lisons et relisons Bossuet. Nous ne trouverons pas, dans l'ordre des choses religieuses, de guide plus éclairé ni plus sûr, de moraliste plus pénétrant, de théologien plus solide. Dans l'ordre littéraire, aucun nom n'est plus grand que le sien, aucune œuvre plus haute ni plus resplendissante, aucune qui nous laisse une plus parfaite, une plus durable impression de beauté. C'est la conclusion de cette étude. Je veux la terminer poétiquement, comme il convient, sur une strophe de Sully Prudhomme, hommage presque involontaire, d'une âme qui résiste tout d'abord et enfin cède à l'influence dominatrice du roi des orateurs :

Bossuet fait crier sous son étreinte forte
Le sphinx mal terrassé : d'un vin mêlé de miel
Il enivre l'esprit et, malgré lui, l'emporte
Sur le rayon brûlant qui va du cœur au Ciel ! (1).

---

(1) Sully Prudhomme, *Poème du Bonheur*, *La Pensée*, p. 245.

FRÉDÉRIC OZANAM

PROFESSEUR

Ce nom ne serait-il pas injustement oublié ? Vaguement le public le rattache à la fondation d'une œuvre charitable, les Conférences de saint Vincent de Paul ; des esprits mieux informés se souviennent qu'il se relie à la grande école libérale des Montalembert, des Falloux, des Lacordaire ; qu'il entrevit Lamartine et Chateaubriand : qu'il fut admis dans l'intimité d'André-Marie Ampère — et c'est tout. Cependant, il y a quelques mois à peine, un cardinal légat, envoyé par le Souverain Pontife, célébrait à Paris un centenaire glorieux, parmi les acclamations d'une foule sans nombre : le peuple, le clergé, les pauvres, la science y étaient conviés et tous communiaient dans un même souvenir et un pareil enthousiasme. La presse s'y joignit aussitôt : des académiciens, des universitaires, des lettrés, Mgr Baudrillart, MM. Henri Cochin, Georges Goyau, René Doumic, Edouard Jordan, suivant la voie ouverte par le bel ouvrage de Mgr Baunard, composaient ensemble ce livre du centenaire, où ils exaltaient à tour de rôle,

l'apôtre, l'apologiste, l'historien, le fondateur d'œuvres que fut Frédéric Ozanam. A leur suite, et avec le secours de leurs travaux, je voudrais insister sur un point de vue sinon laissé dans l'ombre, du moins relégué au second plan et étudier en Frédéric Ozanam, le professeur, mais un professeur idéal, pour qui l'enseignement est un ministère sacré, une charge d'âmes, un apostolat. Une telle mission demande beaucoup de foi, beaucoup de science, beaucoup d'amour : cette carrière vaut bien une vie. Frédéric Ozanam s'y prédisposa, après quelques tâtonnements, par une préparation laborieuse : il s'y consacra tout entier par la parole, la plume, l'action, mit ses loisirs au service des petits et des déshérités, puis en plein travail, en plein succès, en pleine gloire, mourut à quarante ans. Qu'est-ce qu'une vie de quarante ans ? Elle a suffi pourtant à la réalisation d'une œuvre immense.

I

Frédéric Ozanam naquit le 23 avril 1813, à Milan alors ville française, de parents français de vieille race et chrétiens de vieille foi. Prenons-le vers l'époque où le connut Lacordaire :

« Il n'avait pas, dit-il, la beauté de la jeunesse. Pâle comme les Lyonnais, d'une taille médiocre et sans élégance, sa physionomie jetait des éclairs par les yeux et gardait néanmoins dans le reste une expression de douceur. Il portait sur un front qui

ne manquait pas de noblesse une chevelure noire, épaisse et longue, qui lui donnait un air un peu sauvage » (1). Quelle âme révélait de si étranges dehors? Une des plus belles que l'histoire puisse offrir à l'admiration des hommes : un esprit dont la marque distinctive est l'élévation unie à l'ampleur ; une intelligence merveilleusement prompte et compréhensive, douée d'une extraordinaire facilité d'assimilation. Par là elle était prédisposée et comme prédestinée à la plus haute culture scientifique et littéraire : à l'étude des langues anciennes ou modernes, latin et grec, incidemment l'hébreu, puis l'anglais, l'allemand, l'italien, qu'il posséda avec une égale perfection : à la philologie, à la littérature, à l'histoire. On sait dans quelle mesure il y attesta sa supériorité. N'oublions pas toutefois que de si beaux talents, un si vaste savoir nous apparaissent, en Frédéric Ozanam, comme mis au service d'un tempérament poétique et oratoire. Cette âme, d'une imagination ardente et d'une frémissante sensibilité, vibre, telle une harpe, à tous les souffles de la terre et du Ciel : elle est nuancée à l'infini, elle offre d'exquises délicatesses, elle connaît toutes les tendresses du cœur, s'ouvre à toutes les saintes affections, celles de la famille, celles de l'amitié, avant toutes choses à l'amour de Dieu, de l'Eglise, des pauvres, le tout subordonné à une vie intérieure très intense, foyer de charité dont la flamme allait rayonner sur tout un siècle : zèle instigateur et créateur d'œuvres défiant une activité purement

(1) LACORDAIRE, *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 201.

humaine, témoin ces conférences de saint Vincent de Paul dont la pacifique invasion s'étendit bientôt sur les deux mondes.

Ozanam, chrétien exemplaire, fut en outre un homme charmant. Il exerça sur quiconque eut le bonheur de l'approcher une puissance de séduction ; on le vénérait, on l'aimait jusqu'à l'enthousiasme ; il attirait, il captivait, chacun cédait à l'enchantement : tels Guizot, Victor Cousin, Villemain l'éloquent et célèbre critique et encore des incroyants notoires comme Fauriel, Havet, Ernest Renan. Qu'est-ce donc qui les subjuguait ? Quelle vertu secrète émanait du jeune professeur ? Lamartine va nous l'apprendre. Ayant rendu hommage à cette noblesse, à cette beauté morale qui s'épanchaient sur les deux hommes (1), dit-il, « comme les soleils d'Orient ruissellent le matin et le soir de rosée », il ajoute : « Il y avait autour de lui comme une atmosphère de tendresse... Il respirait et aspirait je ne sais quel air balsamique qui avait traversé le vieil Eden. Chacune de ces respirations et aspirations vous prenait le cœur et vous donnait le sien ». Lacordaire a été plus explicite encore : il a plus fortement motivé son admiration, en une centaine de pages, qui comptent parmi les plus émues de son œuvre tout entière. Et sans doute il y loue le chrétien, le savant, le lettré : l'ami le captive et le retient plus puissamment encore ; il lui inspire des attendrissements communicatifs ; il lui dicte cette parole profonde et lapidaire, qui définit à merveille la sua-

(1) Lacordaire et Ozanam.

vité harmonisée avec la force : « Au jour de son baptême invisible, il avait reçu l'huile avec le vin ». Un peu plus loin l'illustre moine s'écriait, avec cette mélancolie qui nous étreint devant une existence brisée dans sa fleur : « Nous ne l'entendrons plus que par le souvenir ! » Que ne pouvons-nous évoquer cette voix endormie pour l'éternel silence ; en réveiller autant que possible les échos ; interroger des contemporains dont le nom survit glorieux dans l'histoire du dernier siècle, Ampère, Lamartine, Montalembert, Pereyve, plus que tout autre notre héros, dont Mgr Baunard a si bien mis à profit la copieuse correspondance ! Peut-être réussirons-nous à connaître, avec le secours de ces écrivains, quelle fut la préparation de Frédéric Ozanam à l'enseignement des Lettres, quel idéal il en conçut, dans quelle mesure enfin il sut faire de cet idéal une vivante et bienfaisante réalité.

II

Notons bien l'origine lyonnaise de Frédéric Ozanam. Ce point de vue n'est plus négligeable, psychologiquement parlant, depuis que le philosophe Hippolyte Taine a accrédité parmi nous — et non pas peut-être sans une pointe d'exagération — la théorie de la race et du milieu. « Ne me demandez pas ce qu'est Lyon, écrit Edouard Aynard, vous me mettriez l'esprit à la torture. Rien n'est plus obscur, plus compliqué, plus contradictoire, plus attachant, plus déconcertant que l'esprit de la cité située au

confluent du Rhône et de la Saône ». Au fait, rien de plus divers que les jugements portés çà et là sur Lyon. Beaudelaire peste contre cet horizon brumeux, fuligineux, hérissé de « pointes », contre « cette ville de clochers et de fourneaux » : Michelet en parle avec une intelligence plus pénétrante et plus divinatoire, plus sympathique aussi ; il se plaît à y reconnaître avant tout « la montagne mystique et la montagne qui travaille, Fourvières et la Croix-Rousse ». « De là, reprend M. Aynard, cette ancienne âme lyonnaise, à la fois contemplative et avide d'agir, s'abîmant dans le rêve et se ressaisissant dans la réalité... » Et encore : « Le Lyonnais est actif et contemplatif ; c'est un mystère intermittent, secoué par le rude travail, de cœur chaud et d'aspect froid, aspirant très haut, osant parfois beaucoup et se résignant facilement à la médiocrité obscure ». Mais le Lyonnais Frédéric Ozanam se rattachait aussi à l'Italie par son berceau. C'est la remarque de Lacordaire, traduite en cette image gracieuse : « Ce n'est pas en vain que la ville de Saint-Ambroise et la ville de Saint-Irénée avaient uni, pour le baptiser, les grâces de leurs traditions. Il avait en lui l'influence de deux ciels et de deux sanctuaires ».

Dans le voisinage du premier, — c'est Notre-Dame de Fourvières que je veux dire — il trouva un éveilleur d'âmes, en la personne de l'abbé Noirot, professeur de philosophie au lycée de Lyon. L'on peut sans témérité ni présomption attribuer à cet excellent prêtre, d'ailleurs esprit subtil et d'une très forte culture, une influence décisive sur la vocation littéraire autant que sur la vie morale de son disci-

ple. C'est l'abbé Noirot qui introduisit Ozanam dans cette société de hautes intelligences, que l'on appela plus tard le groupe lyonnais. Là se rencontraient Camille Jordan, les Jussieu, Bergasse, Dugas-Montbel, Ballanche et, en relief puissant, André-Marie Ampère, tous unis dans une même foi, une même fraternité, une même ambition aussi, celle d'étudier scientifiquement les fondements de la religion chrétienne. Pour atteindre plus sûrement leur but, ils ne veulent rien ignorer : s'ils lisent les Pères et les théologiens, tels que saint Augustin et saint Jean Chrysostome, aucun contemporain de marque ne leur échappe, non pas même les romantiques allemands, Schiller ou Klopstock. « Ampère leur chef, observe M. Henri Cochin (1), sait autant de mathématiques et de géométrie que les livres et les professeurs peuvent en apprendre : mais il adore l'histoire. Des lettres, de la poésie, des arts, rien ne lui est indifférent, pas plus qu'à ses amis ». Tous ensemble, par cette touchante union dans un idéal commun d'élévation morale, de science et d'apostolat — car c'étaient des apôtres — ils arrachaient à Sainte-Beuve ce cri de ravissement : « Admirable jeunesse, âge audacieux, saison féconde ! »

Sur quel terrain va s'épancher cette fécondité ? Dans quel sens le jeune Ozanam va-t-il orienter sa vie ? Il est muni de fortes études classiques : docile à la volonté de son père, il s'était initié au droit : il a subi les premiers examens de doctorat, il s'est

---

(1) *Livre du Centenaire*, p. 270.

astreint aux fastidieuses besognes de la procédure dans une étude d'avoué : mais il sent en lui une vocation oratoire : la trouvera-t-il au barreau ? Mystère, indécision. Il écrit un jour, exactement 7 janvier 1834 : « J'éprouve en ce moment une des peines peut-être les plus grandes de ma vie. C'est l'incertitude de ma vocation... Aujourd'hui que j'approche du terme de mes études de droit, je sens qu'un choix s'impose... Il faudra mettre la main dans l'urne : en tirerai-je du blanc ou du noir ? » Certes il tenta quelques plaidoiries : elles n'ajouteront point à sa gloire. Que ne s'était-il souvenu à temps d'un aveu fait par lui-même à un ami : « La passion, que les Lettres ont allumée en moi, veut à elle toute ma vie comme elle prend toute mon âme ! » Et ailleurs : « Comment me résoudre à dire un éternel adieu aux Lettres, ces amies si sévères, qui me font payer si cher leur familiarité ? »

Comme pour fortifier sa vocation et stimuler ses goûts intellectuels, il avait sous les yeux l'exemple d'un grand savant et d'un chrétien pieux jusqu'à la sainteté, André-Marie Ampère, dont il était devenu l'hôte, par un concours de circonstances trop long à rappeler ici en détail. Il voyait à l'œuvre cet homme de génie, penché du matin au soir sur des tâches nobles mais ingrates, aboutissant parfois à des découvertes qui resteront l'éternel honneur de l'esprit humain, très particulièrement de la science française ; mais humble autant que savant, toujours prompt à reconnaître le doigt de Dieu dans les merveilles des lois naturelles, conducteur d'âmes aussi, par son influence comme

par son savoir et jouissant, à ce double titre, d'un prestige universel.

Il sauva Ozanam de la crise romantique, et voilà certes une thérapeutique excellente. pour un futur professeur de littérature, gardien-né des traditions classiques. celles de Racine et de Bossuet. Le jeune maître apprit donc à ne voir, dans la mélancolie mise à la mode par Chateaubriand. qu'une forme inédite de l'orgueil. « cet orgueil plus subtil. plus facile à se glisser inaperçu, plus raisonnable, qui se cache sous le déplaisir que l'on a de ses propres misères » ; mais ajoute-t-il. « nous ne nous déplaisons si fort que parce que nous nous aimons trop... l'égoïsme se cache sous cette trompeuse austérité de nos regrets... il est plus commode de rêver que d'agir : les larmes nous coûtent moins que la sueur et ce sont nos sueurs que la sagesse inexorable nous demande. C'est aussi pour les labeurs de l'esprit qu'au jour de la chute fut prononcée cette parole : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ! »

Peut-on plus énergiquement, plus chrétiennement reconnaître le prix du travail ? Peut-on mieux s'armer pour la lutte ? Celui qui, peu de temps après, devait jeter comme à pleines mains, dans la vieille Sorbonne. des semences de lumière et de vérité, s'imposait à lui-même une forte discipline. mesurait toute la difficulté de la conquête scientifique, avouait son insuffisance — non sans excès de modestie — quand il écrivait : « Nous sommes trop verts ! Nous ne sommes point encore assez nourris de la sève vivifiante de la science, pour pouvoir offrir des fruits mûrs à la Société...

Grandissons dans l'ombre et le silence ». Mais nous qui recueillons la moisson : nous qui avons connu les Léopold Delisle. les Gaston Paris. les Ferdinand Brunetière, oublierons-nous que Frédéric Ozanam fut l'initiateur de l'école philologique et critique ? Puisque nous avons la joie, le soir venu. d'entasser en gerbes les épis dorés, bénissons celui qui a semé. au prix de tant d'efforts. dans la fécondité et la fraîcheur des aurores.

A cette période de préparation correspond une étape nouvelle dans la vie littéraire d'Ozanam. En mai 1835, il s'avise de coordonner ses connaissances, de les synthétiser, d'en grouper, si j'ose ainsi dire, l'éparpillement, suivant une méthode rigoureuse et de les soumettre à la sanction d'un examen, devant la Faculté des Lettres de Paris. Il veut être licencié ès lettres : et le voilà. de son propre aveu, recommençant ou à peu près ses classes de grammaire et constatant — le croiriez-vous ? — qu'il n'avait jamais su un mot de grec : il y joint une revue à vol d'oiseau de l'histoire universelle. une lecture nécessairement rapide mais attentive des grands classiques et — vrai tour de force — au bout d'un mois emporte de haute lutte le diplôme convoité ». Il me servira de marchepied. dit-il, pour me faire recevoir docteur l'an prochain. Alors je serai, s'il plaît à Dieu, docteur en droit et docteur ès lettres ».

Audentes fortuna juvat !

O bienheureux temps, où le talent et l'éloquence allaient de pair, en Sorbonne. avec l'érudition !

Nous connûmes des jours moins heureux : nombre d'entre nous ont appris ce qu'il en coûte de veilles, de recherches, de tâtonnements, pour gravir les âpres sommets, que nos aînés atteignirent d'un coup d'aile.

Frédéric Ozanam eut l'envergure assez puissante pour ne pas s'arrêter dès son premier essor. Le voilà bientôt à l'œuvre, en vue de ses deux thèses de doctorat. La première, et voici qui trahit l'artiste, lui est suggérée par la contemplation d'un chef-d'œuvre. Il est à Rome, il visite, au Vatican, les Chambres de Raphaël. Laissons lui la parole :

« Le peintre a retracé, dans une série de fresques historiques et symboliques, les grandeurs et les bienfaits du catholicisme. Parmi ces fresques, il en est une où l'œil se suspend avec plus d'amour, soit à cause de la magnificence du sujet, soit à cause du bonheur de l'exécution. Le Saint-Sacrement y est représenté sur un autel élevé entre le ciel et la terre. Le Ciel qui s'ouvre laisse voir dans ses splendeurs la Trinité divine, les Anges et les Saints : tandis que la terre est couronnée d'une nombreuse assemblée de pontifes et de docteurs. Au milieu de l'un des groupes, on distingue une figure remarquable par l'originalité de son caractère, la tête ceinte, non d'une tiare ou d'une mitre, mais d'une guirlande de laurier. Et, si l'on recueille ses souvenirs, sous ces traits puissants et graves, on reconnaît Dante Alighieri.

« Alors on se demande de quel droit l'image du poète a été introduite parmi celles des vénérables témoins et défenseurs de ce divin mystère, peint

sous l'œil des papes et dans la citadelle même de l'orthodoxie ? »

Frédéric Ozanam chercha la réponse à cette question troublante dans la vie et l'œuvre du grand Florentin.

Concevez-vous l'attrait d'un pareil travail, surtout au temps où ces faits nous ramènent ? C'était plus et mieux qu'une nouveauté, c'était une découverte, un prodige d'intuition. Sainte-Beuve y a insisté avec complaisance, dans un de ses plus intéressants lundis. La France intellectuelle d'alors ignorait tout de l'Alighieri ; elle ne le connaissait que par les sarcasmes de Voltaire, les parodies et et le persiflage de ce talentueux polisson. S'inscrire en faux contre cet oracle de la libre pensée ; le convaincre d'ignorance et de manque de goût, quelle gageure, mais quelle entreprise digne d'un grand esprit !... Dante ! mais c'est tout le Moyen âge ; ce Moyen âge décrié par trois siècles d'injuste mépris, maintenant remis en honneur par l'école historique, c'est un ensemble merveilleux d'institutions, de mœurs, de doctrines, d'arts, que sais-je encore ? C'est, suivant l'expression d'Ozanam, « l'accès d'une île enchantée, où l'on cueille des fleurs, où l'on boit à des fleuves qui vous feraient oublier la patrie » : c'est, plus profondément, une philosophie, cette philsophie scolastique, dont les formules hérissées ont pu donner le change à des esprits superficiels, mais qui offre à des regards plus pénétrants, à des intelligences mieux averties, un ample système, tout en largeur et en hauteur, synthétisant la généralité des connaissances humai-

nes et leur assignant, dans la théologie, un splendide couronnement ; par elle la raison se rattache à la révélation, la nature à la grâce, la grâce à la gloire, le temps à l'éternité. Or, cette philosophie se revêt chez Dante de formes éclatantes jusqu'à l'éblouissement, de symboles ingénieux ou profonds, d'images tour à tour terrifiantes ou gracieuses ; le tout traduit en une langue de clarté et d'harmonie, vraie caresse pour l'oreille et dont aucune langue ne saurait surpasser ni même égaler l'enchantement.

Nous comprenons dès lors l'enthousiasme du jeune Maître, qu'une sorte d'affinité intellectuelle et morale prédisposait à l'étude du poète théologien. En même temps qu'il explorerait les arcanes de la *Divine Comédie*, à la lumière de la science et avec le secours de la foi, n'allait-il pas vibrer au contact d'une grande âme, se pencher avec elle au bord des abîmes de l'épouvante et de la douleur, plonger ensuite un regard attendri dans la cité dolente de l'expiation, entrevoir enfin, autant qu'il est permis à l'œil de l'homme les splendeurs de la sainte patrie ?... Plus humainement, n'allait-il pas suivre tout le long de son pèlerinage ici-bas, celui que la divine et radieuse Béatrix devait conduire, comme par la main, jusqu'aux portes du pardon, par la voie des larmes ?...

Ozanam entreprit allègrement ce vaste labeur, s'y consacra de toutes les puissances de son âme, le mena à bien, le reprit, au bout de quelques années, sous une autre forme et sous un autre titre. Epuisa-t-il la matière ? Dans quelle mesure parvint-il à satisfaire, je ne dis pas le grand public,

mais les critiques littéraires et les savants ? Je ne puis, sur ce point, que renvoyer le lecteur à la très belle et très substancielle étude de M. Edouard Jordan, sur Ozanam historien. L'éminent professeur y montre, avec une très grande force d'arguments, la solidité, la finesse d'aperçus, pour tout dire la valeur indiscutable et les acquisitions, à quelques réserves près, définitives, de la thèse qui valut à Ozanam le grade de docteur.

III

Cette thèse présentée par l'intermédiaire du professeur Lallier au terrible doyen Victor Leclerc, fut sujette à quelques remaniements : puis, escortée d'une thèse latine sur la fiction de la descente des héros aux enfers, d'après les poètes de l'antiquité, fut admise, le 7 janvier 1839, aux honneurs de la soutenance. Ce fut une séance mémorable : on y vit siéger neuf professeurs, MM. Leclerc, Saint-Marc, Girardin, Jouffroy, Damiron, Guignaut, Patin, Lacretelle et Fauriel, auxquels s'adjoignirent deux universitaires illustres, alors à la retraite, Cousin et Villemain.

On se représente sans difficulté l'émotion du candidat, devant un si imposant aréopage. Quelle épreuve pour un jeune homme timide jusqu'à la gaucherie et défiant de lui-même comme un enfant. A vrai dire, sûr de son opinion, il sentait s'éveiller en lui je ne sais quelles ardeurs combatives : il s'animait jusqu'à l'exaltation, il ouvrait sa voile au vent

du moment, il prenait son essor en des envolées superbes. C'était un orateur !

Lacretelle le jeune, ainsi dénommé en dépit de ses soixante-quatorze ans, posa au candidat une question assez surprenante, eu égard au sujet à débattre. Il l'interrogea sur les prosateurs du XVIe siècle : Ozanam attribua d'emblée le premier rang à saint François de Sales, justifia son opinion au prix d'une discussion très vive et fut amené de proche en proche sur son terrain familier, philologie, littérature, histoire, philosophie. Il y montra une telle supériorité qu'il réduisit son examinateur au silence.

Il parut plus brillant encore lorsque développant et motivant les conclusions de son étude sur Dante, il évoqua la figure hiératique et mystérieuse du grand poète, fit voir en lui non seulement l'auteur d'une épopée sublime, mais un théologien, un inspiré, un prophète. Sa parole alors devint ardente abonda en effusions lyriques et monta si haut, que Cousin émerveillé, interrompant tout à coup la discussion s'écria : « Ah ! M. Ozanam, on n'est pas plus éloquent que cela ». Jamais la Sorbonne n'avait été à pareille fête. « C'était plus qu'un succès, dit le Père Lacordaire, c'était une révélation ». Cette soutenance, unique dans les annales de l'Université, avait soulevé, à mainte reprise, des tonnerres d'applaudissements.

Frédéric Ozanam était armé pour la lutte. La carrière de l'enseignement s'ouvrait devant lui toute grande ; il y entrait de plain-pied, avec le dessein avoué d'y travailler à la gloire de Dieu.

Que pensez-vous que devint le jeune docteur, au lendemain de son triomphe ? Cousin lui ayant offert une chaire de philosophie au Lycée d'Orléans, il déclina cette proposition séduisante, et céda aux instances du Conseil municipal de Lyon qui le nommait professeur de droit commercial. Des raisons de famille avaient déterminé cette acceptation — et rien n'est plus respectable. Mais que devait donc faire un érudit, un orateur, un poète égaré dans les broussailles de la jurisprudence ou dans les subtilités du Code ? N'est-ce pas le cas de rappeler le mot cruel de Beaumarchais sur le danseur substitué au calculateur ? L'existence humaine a parfois de ces ironies ; il n'est pas rare de voir des vocations brisées ou tout au moins des déviations temporaires, des ruptures d'unité en des carrières d'ailleurs nettement tracées ?

En ce qui touche à Ozanam, ne pouvait-il, en marge d'une profession ingrate, donner libre cours à sa plume ? D'illustres amis l'y conviaient. Montalembert eût voulu l'attacher à la rédaction de l'*Univers religieux :* « Je vous en supplie, lui disait-il, donnez-nous du moins quelques fragments de vos travaux, quelques éclats du monument que vous sculptez. Je vous demande ce service comme à un ami et à un frère d'armes sur la sympathie duquel je compte, comme vous devez compter sur moi. Adieu. Je laisse cette pensée à votre conscience et à votre cœur ».

De son côté, Lacordaire lui faisait entendre un conseil analogue : « Ecrivons, non pour la gloire, lui disait-il, mais pour Jésus-Christ. Crucifions-nous à notre plume. Le conseil fut suivi. L'*Univers*

publia une belle étude sur le *Protestantisme dans ses rapports avec la liberté*. En même temps, Ozanam professait ; mais mal à l'aise dans les détails du droit commercial, il rêvait de sujets plus amples, esquissait une philosophie des sciences juridiques et songeait à en écrire un jour l'histoire. Par dessus tout, il restait orateur et, à propos de jurisprudence, mêlait à ses cours des digressions historiques, philosophiques ou autres, qui faisaient le bonheur de son auditoire. Nul ne pouvait contester d'ailleurs l'appropriation non plus que l'élévation de cet enseignement. Un témoin compétent et d'une autorité indiscutable, M. Théophile Polovet, conseiller à la Cour d'appel de Dijon, a caractérisé en termes excellents la méthode et l'idée inspiratrice des quarante-sept leçons dont il a plus tard publié le texte : « Frédéric Ozanam, dit-il, profondément pénétré de la vraie mission du professeur, ne se perdit point en d'intarissables discussions d'objets controversés. Il aima mieux enseigner des principes que des doutes, inculquer les règles du droit et en faire toucher du doigt la sagesse, que d'initier ses auditeurs au double scandale de l'obscurité des lois et de la contrariété des jugements. Quelle élévation et quelle étendue d'esprit dans ces notes ! On retrouve là tout Ozanam. Son érudition si sûre, son esprit si pénétrant, son cœur si droit, sa conscience si haute, et même quelques éclairs de son éloquence. Tout y est comme le fruit dans sa fleur » (1).

A ce sujet et en présence d'un enseignement que

---

(1) BAUNARD, *Frédéric Ozanam*, p. 242-43.

dominent de si hautes préoccupations morales, des esprits inquiets se demanderont peut-être si la foi du chrétien ne contrarie pas l'indépendance du savant ; si la science et la doctrine révélée ne sont point vouées à un antagonisme irréductible ; si donc il n'y a pas lieu de rester en garde contre l'historien, le philosophe ou le simple lettré, pour qui le dogme prime tout. La difficulté est spécieuse, elle s'est posée devant la claire intelligence de Frédéric Ozanam. Il n'a eu garde de la tourner sans la résoudre ; il l'a abordée de front : il y a répondu en des termes tout à l'honneur de sa sincérité autant que de sa pénétration intellectuelle : « On ne peut, dit-il, demander à l'écrivain que deux choses : premièrement que sa conviction soit libre et intelligente, et le christianisme n'en veut pas d'autre : secondement que le désir de justifier une croyance ne l'entraîne pas à dénaturer les faits pour en extorquer des preuves. Mais rien de pareil ne sollicite la plume des écrivains chrétiens. Rassurés sur ces questions suprêmes de Dieu, de l'âme, de l'éternité, qui troublent tant d'intelligences, ils doivent entrer dans la science avec liberté et avec respect. Ils savent qu'il n'est permis ni de dissimuler aucune vérité, si petite, si profane, si embarrassante même qu'elle paraisse. Ils se feront conscience de ne dissimuler aucune tache, pour avoir le droit de ne voiler aucune gloire. Si leurs recherches aboutissent à justifier un dogme révélé, ils le constatent et s'en réjouissent, par amour du vrai. Et s'il ne leur est pas donné de lever les obstacles et de conduire la science jusqu'au point où elle rencontrerait la foi, ils savent que d'autres la pousseront plus

loin. Et ils « prennent patience en pensant que la route est longue et que Dieu est au bout » (1). Je n'ai pas cru pouvoir omettre un seul mot de ce passage, si étendu soit-il, à cause de son importance et tant il est significatif d'un état d'âme et d'une conviction. Que reste-t-il après une déclaration si lumineuse, de la prétendue neutralité que l'on voudrait nous imposer aujourd'hui comme un dogme ? Neutralité dans le sens où l'on prétend l'entendre est synonyme d'indifférence de lâcheté, voire de turlutaine ou billevesée !

C'est dans des sentiments d'une conviction raisonnée et forte que Frédéric Ozanam devait entreprendre ses cours à la Faculté des Lettres de Paris. Il y professa, dès 1842, la littérature étrangère. Le premier samedi de cette même année, on vit prendre place dans la chaire laissée vacante par Fauriel, un tout jeune maître aux traits singulièrement pâles et dont l'émotion accrut encore la pâleur, quand il aperçut la foule qui avait envahi l'amphithéâtre. Il débuta par des paroles empreintes de la plus touchante modestie : « Au moment de paraître pour la première fois dans la chaire de l'antique Sorbonne, au milieu de tant de vieilles gloires rajeunies par de récentes illustrations... comment à ma reconnaissance, ne mèlerais-je pas beaucoup de timidité ? Mais au fond de toutes mes craintes je retrouve des espérances. J'en retrouve en moi-même jusque dans cet âge qui m'effraie, mais qui

(1) Baunard, *Ouv. cit.*, p. 289.

d'autre part me rapproche de la majorité de mon auditoire. Peut-être y a-t-il quelque jouissance à monter dans cette chaire accompagné des souvenirs et des amitiés que j'ai naguère recueillis sur ces bancs » (1). Malgré la finesse et le charme de cette entrée, la leçon ne se poursuivit pas sans quelque peine pour le débutant. N'importe, le public, était conquis et lui resta fidèle : l'Université, par l'organe de ses Maîtres les plus autorisés, Cousin, Mignet, Villemain, lui décerna mainte louange : la presse fut unanime en sa faveur et il n'est pas jusqu'à la *Gazette d'Augsbourg* qui n'ait vanté ses leçons sur la Germanie. Les amis d'Ozanam jubilaient. Lacordaire écrit, à ce propos, non peut-être sans un peu d'emphase : « Athènes l'écoute, comme elle eût écouté Grégoire ou Basile, si, au lieu de retourner dans les solitudes de leur patrie, ils eussent, au pied de l'Aréopage où avait prêché saint Paul, ouvert ce trésor de goût et de savoir qui devait illustrer leurs noms » (2).

Le nom d'Ozanam s'attache, douze années consécutives, à l'enseignement historique et littéraire le plus brillant. Cet enseignement, inauguré par une vue d'ensemble sur la littérature allemande, reprit le 27 janvier 1842 avec une étude sur les *Niebelungen*, l'Iliade des nations germaniques ; il devait être suivi de cours substantiels sur les prosateurs, chroniqueurs, romanciers et philosophes du même pays et de la même époque, avec des tendances et

---

(1) BAUNARD, *Ouv. cit.*, p. 278.

(2) BAUNARD, *Ouv. cit.*, p. 281.

dans un esprit de tous points opposé aux influences anti-chrétiennes d'un Goethe, d'un Hegel et d'un Strauss. De là devait sortir un livre, *Les Germains avant le Christianisme* et un peu plus tard *Le Christianisme chez les Francs.* Ozanam y trahit des préoccupations patriotiques en harmonie avec sa conscience d'historien : « Si, dit-il, c'est la thèse favorite de l'école teutonique de nier ce que l'Allemagne dut à la civilisation latine et d'abjurer l'honneur de cette éducation de nos pères, c'est à nous, Français, comme aux aînés de la famille, qu'il appartient d'en conserver les titres... » Il rêvait de revendiquer ces titres et de plaider la cause de l'Eglise dans une publication ultérieure sur le *Saint Empire romain* ; il n'eut, pour accomplir ce dessein, ni le temps, ni les forces nécessaires : mais il étudia tour à tour l'Italie aux temps barbares et la *Civilisation chrétienne au Ve siècle.* Est-il besoin de redire qu'il apportait à cet enseignement la plus scrupuleuse probité scientifique, en même temps que la conviction raisonnée d'un chrétien ? Ainsi glorifiait-il la pensée religieuse dans cette même Sorbonne, où les Michelet et les Quinet faisaient montre d'irréligion. Dieu l'en récompensait par des triomphes sans pareils, c'est à savoir la conquête des âmes, dont plus d'une dut sa conversion au jeune professeur. Quant aux succès de la parole, nul n'en connut de plus éclatants : « Ceux qui n'ont pas entendu professer Ozanam, écrit Ampère, ne savent pas ce qu'il y a de plus personnel dans son talent. Préparation laborieuse, recherches opiniâtres dans les textes, science accumulée avec de grands efforts : et puis improvisation brillante,

parole entraînante et colorée : tel était cet enseignement. Il préparait ses leçons comme un bénédictin et les prononçait comme un orateur : double travail dans lequel s'est usée une constitution ardente et qui a fini par le briser » (1).

Tel il était à la Sorbonne, tel aussi, je veux dire avec une égale conscience et un savoir tout aussi vaste, mais avec beaucoup moins de solennité, Frédéric Ozanam parut au Collège Stanislas, où il avait accepté un cours tri-hebdomadaire aux rhétoriciens. Il voulut être pour eux un ami, un frère aîné. Un de ses élèves les plus célèbres, M. Caro, devenu plus tard professeur de philosophie à la Sorbonne et membre de l'Académie Française, a noté ses impressions d'alors dans une page charmante : « Je me souviens, raconte-t-il, comme si c'était d'hier, du jour où nous le vîmes paraître dans sa chaire. La première impression fut toute à la curiosité et, je dois le dire, à une curiosité un peu moqueuse. Ozanam n'avait pour lui ni la beauté, ni l'élégance, ni la grâce. Sa taille était médiocre, son allure gauche et embarrassée. Une extrême faiblesse de vue, une chevelure broussailleuse lui composaient une physionomie plutôt étrange. La malignité sourit d'abord, la sympathie lui succéda bien vite. On ne pouvait rester longtemps insensible à cette expression de bonté, transmise du cœur à travers un masque un peu lourd, mais qui n'était pas sans distinction. Joignez à cela un sourire d'une très spirituelle finesse, et, à certains moments, un

(1) Baunard, *Ouv. cit.*, p. 292.

épanouissement d'intelligence sur cette physionomie transformée, comme si elle se fût ouverte pour laisser passer un rayon de l'âme. Volontiers se livrait-il à cette franche gaieté d'esprit qui délasse des études austères, avec un rire si franc et si naturel, une plaisanterie si agréable et si vivement tournée, que c'était un charme de le surprendre dans cet abandon joyeux... Candide et fin : c'était le contraste et le charme d'une nature qui avait gardé la simplicité du cœur, au sein de la culture la plus raffinée de l'esprit » (1).

Jamais, au dire du même témoin, professeur ne fut plus aimé de ses élèves. C'est l'aveu que j'ai recueilli jadis sur les lèvres du vénéré M. Heinrich, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon : même constatation de la part de M. Nourrisson, de l'Institut, voire de la part d'Ernest Renan : « Ozanam, dit-il, ah ! que nous l'aimons ! Quelle belle âme ! » Il n'est pas jusqu'au gros Sarcey qui n'ait subi l'ascendant et cédé au charme. C'est qu'il y avait une vertu, en l'incomparable professeur qu'était Frédéric Ozanam. La science égoïste et sèche n'était nullement son fait : de son cœur d'apôtre et d'ami, le dévouement et la bonté s'échappaient à larges ondes ; une tendresse intarissable en débordait. « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils possèderont la terre ! »

Une telle douceur de la part de quiconque y aspire implique un total oubli de soi, jusqu'à l'immolation, jusqu'au sacrifice. L'enseignement, plus

---

(1) Baunard, *Ouv. cit.*, p. 296-97.

peut-être qu'aucune autre carrière en impose l'obligation voire dans les plus infimes détails de la vie quotidienne. C'est le cas, pour un maître de la Sorbonne, astreint à la fastidieuse besogne de la correction des devoirs et des examens de licence ou de baccalauréat. « Me voyez-vous, écrit Frédéric Ozanam, assis à cette bienheureuse table verte, entre la question du grec et celle des mathématiques, entre les professeurs qui bâillent et les candidats qui se troublent, en attendant que vienne mon tour de questionner sur l'histoire, la littérature, la géographie ? » Et quelles réponses entend-il !... Quelle est l'assemblée qui précéda les Etats-Généraux en 1789 ? L'auditoire souffle : Les notables. — Le candidat : « Monsieur, c'est l'assemblée des notaires. » — Vous connaîtrez mieux l'histoire du siècle de Louis XIV. Comment se nommait le surintendant des finances célèbre par ses malheurs ? — On souffle : Fouquet. — Le candidat : « Monsieur, il s'appelait Fould. » — Qu'était-ce que Montesquieu ? — Monsieur, c'était un Evêque... Ozanam n'est plus, les programmes varient, les Facultés sont changeantes : seule demeure irréductible l'ingénuité des apprentis bacheliers.

Au milieu de ces occupations, inégales et diverses, Frédéric Ozanam accomplit sa tâche, avec un absolu don de soi-même, un labeur énorme et au prix d'un épuisement graduel de ses forces, dont certes il ne pouvait ne pas sentir le déclin. Il y usa sa vie. Il fit acte de professeur jusqu'à son dernier souffle, comme un héros, comme un martyr. Au printemps de 1852, ayant appris que son auditoire le réclamait, il se traîna péniblement à la Sorbonne.

« Lorsqu'il entra, dit Lacordaire, pâle, exténué, plutôt comme un mort que comme un vivant, le remords et l'admiration s'emparèrent de la foule, qui lui prodigua de frénétiques applaudissements. Ces transports se renouvelèrent à plusieurs reprises dans le cours de la leçon et, ranimant l'infortuné sous le coup mortel, l'élevèrent au-dessus de lui-même une dernière fois. On eût dit que les acclamations avaient le secret de Dieu, tant elles devinrent passionnées, quand le professeur termina ainsi : « Messieurs, on reproche à notre siècle d'être un siècle d'égoïsme et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale. Cependant, c'est ici que nous altérons nos santés, c'est ici que nous usons nos forces ; je ne m'en plains pas : notre vie vous appartient, nous vous la devons jusqu'au dernier souffle et vous l'aurez. Quant à moi, si je meurs, ce sera à votre service ! » Tels furent les adieux de l'illustre maître à un auditoire qui l'avait applaudi douze ans (1).

IV

De cet enseignement si solide, si éclatant, si glorieux, quelles étaient donc les qualités distinctives et le mérite propre ? D'où lui vinrent son influence et son retentissement ?

Avant tout, reconnaissons-y une œuvre d'apôtre.

---

(1) Lacordaire, *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 259-60.

Le fondateur des Conférences de saint Vincent de Paul, le doux ami des pauvres, s'était dit à lui-même que l'homme ne vit pas seulement de pain ; que l'intelligence humaine demande elle aussi sa nourriture ; que cette nourriture est la Vérité et que la Vérité c'est Jésus-Christ ; il voulait donc, à sa manière et par des moyens que seul peut-être il pouvait mettre en œuvre, révéler le Christ à ses contemporains. Et tandis qu'il y tâchait dans son enseignement, par une action parallèle, il devenait le protagoniste des Conférences de Notre-Dame. Mais une conviction égale, un égal amour des âmes animaient l'éloquence de Lacordaire et celle d'Ozanam.

Les leçons de celui-ci furent, par excellence une manifestation scientifique. Il les préparait avec une minutie d'investigation et une âpreté de labeur que lui eût enviées un bénédictin. Son ambition, à ce point de vue, paraît exorbitante : « Connaître une douzaine de langues pour consulter les documents, savoir assez passablement la géologie et l'astronomie pour pouvoir discuter les systèmes chronologiques et cosmogoniques des peuples et des savants, étudier enfin l'histoire universelle dans toute son étendue et l'histoire des croyances religieuses dans toute sa profondeur : voilà ce que j'ai à faire pour parvenir à l'expression de mon idée » (1).

Peut-on rien concevoir de plus vaste et quelle vie humaine suffirait à la réalisation d'un pareil programme ?

---

(1) OZANAM, *Lettres*, 15 janvier 1831.

Une telle ampleur d'idées trahit un esprit prompt aux généralisations et un tempérament oratoire. Frédéric Ozanam fut un prestigieux orateur et c'est de quoi, en tant que professeur, il semble aujourd'hui porter la peine. « Une autre tendance, observe M. René Doumic, a prévalu dans notre haut enseignement. L'érudition s'y est installée dans toute sa sécheresse et prétend s'y faire aimer pour elle-même. Mais ses grâces ne sont appréciées que des seuls spécialistes : elles rebutent les auditeurs qui ne sont que des hommes cultivés, désireux d'acquérir une plus large culture. Souhaitons que le souvenir d'Ozanam soit un argument et une aide pour ceux qui réclament le retour à la forme traditionnelle de l'enseignement français » (1).

Autant que l'éloquence, Frédéric Ozanam mêlait à ses cours la poésie ; je veux dire qu'il y répandait à profusion les trésors d'une imagination puissante et d'un cœur frémissant. N'est-elle pas de lui cette exquise comparaison : « Toutes les littératures sacrées et profanes, que sont-elles autre chose, se demande-t-il, que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le Ciel avec les étoiles ? » (2) C'est aussi d'un poète autant que d'un chrétien cet amour, d'ordre esthétique et religieux à la fois, qui lui dicta tant de belles pages sur le patriarche d'Assise et les poètes franciscains. Ah ! c'est bien

(1) *Livre du Centenaire*, Préface.
(2) *Ibid.*

lui qui aurait pu sans témérité s'appliquer ces vers d'un de nos lyriques les plus inspirés, un des nôtres :

> J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise
> Qui tenait aux oiseaux des discours ingénus.

Je m'arrêterais sur cette évocation d'un Ozanam poète, si je ne devais lui emprunter une autre image toute de grâce et de fraîcheur, recueillie dans une de ses dernières lettres. Malade, presque mourant, il répond à un ami qui lui annonçait les fiançailles de sa fille : « J'ai sur ma table d'admirables branches de myrte cueillies sur les buissons qui décorent ces bords heureux. Ces rameaux sont tout blancs d'une neige de fleurs : je ne me lasse pas d'en admirer la délicatesse et d'en respirer le parfum. Nous voudrions pouvoir envoyer une de ces branches à la jeune épousée » (1).

Ainsi parlait cet être de candeur et de flamme, tandis que s'effeuillaient ses derniers jours ; ainsi s'éteignait dans un sourire, puis bientôt dans un sublime élan d'amour divin, ce Maître des esprits, dont la mort reste pour nous tous une leçon suprême, et dont l'âme n'ayant cherché ici-bas que le royaume de Dieu et sa justice, s'était, par surcroît, épanouie en beauté.

---

(1) *Livre du Centenaire*, p. 338.

FRANÇOIS FABIÉ [1]

La faveur du public s'attache, depuis quelques années, aux poètes régionalistes, gens volontiers simples, familiers et précis. Est-ce réaction contre la grandiloquence du romantisme, l'art trop recherché du Parnasse, les obscurités du symbolisme poussées jusqu'à la mystification ? Est-ce besoin d'une poésie plus intime, plus proche de nous, mieux en harmonie avec notre vie de chaque jour ? Il est possible. C'est du moins une convenance manifeste avec nos traditions littéraires. L'influence du sol et du paysage, la saveur du terroir se retrouvent, en effet, chez nos écrivains les plus originaux : Villon, Rabelais, La Fontaine suscitent à nos yeux l'Ile-de-France, la Touraine, la Champagne ; il y a là une empreinte que rien ne saurait effacer. C'est l'opinion des esprits les plus affinés de ces derniers temps. Maurice Barrès : « Le souffle de toutes nos provinces, dit-il, passe dans l'âme française et la

(1) *La Poésie des Bêtes, Le Clocher, La Bonne Terre, Voix rustiques, Vers la Maison, Par les vieux Chemins, Ronces et Lierres* ; 4 vol., Lemerre.

fait vibrer harmonieusement. Nous avons vu le reflet des Ardennes sur Taine, le reflet de la Bretagne sur Chateaubriand, le reflet de la Provence sur Mistral. Voici la Lorraine et son ciel, le grand ciel tourmenté de novembre, la vaste plaine avec ses bosselures et cent villages pleins de méfiance. O mon pays, ils disent que tes formes sont mesquines ! Je te connais chargé de poésie ! »

Et voici un témoignage identique rendu à l'âpre et montueuse région du Rouergue, mais avec quelle abondance, quelle fécondité, quelle opulente floraison de strophes et de rimes, par un poète très personnel dont je voudrais étudier l'œuvre, François Fabié. Il est l'émule, moins encore que le prédécesseur — et peut-être l'inspirateur — des Léonce Dupont, des Louis Mercier, des Vermenouze, des Gabriel Vicaire. Mais autant qu'eux, il a ignoré l'art de la réclame, il a fui les salons, il n'a point hanté les Académies, il a craint les courbatures... Aussi la critique feignit-elle tout d'abord de l'ignorer. Il avait, pour le consoler de cet oubli, l'estime et l'amitié de François Coppée, de Sully Prudhomme, d'Heredia, d'Emile Faguet. De plus, l'apparition de son premier recueil fut saluée par une copieuse et substantielle étude due à la plume de M. Englert dans l'*Allgemneine Zeitung* de Munich. Ainsi l'Allemagne apprenait-elle que la littérature française s'enrichissait d'un volume de vers bien près d'être un chef-d'œuvre. C'est que l'âme allemande, mélancolique et rêveuse à ses heures, devait goûter ces pages pleines de rêve et de mélancolie.

A leur tour, *Le Temps*, *La Quinzaine*, *La Revue*

bleue. *L'Amitié de France* ont étudié, à de longs intervalles mais avec sympathie, le poète rouergat. Me permettra-t-on de rappeler, sans scrupule de fausse modestie, que j'eus l'honneur de publier, dans l'*Université catholique de Lyon* — en 1897 — une vingtaine de pages, où je motivai, à quelques réserves près, mon admiration pour l'auteur de *La Bonne Terre*? Ces Géorgiques familières révèlent, en effet, un sentiment de la nature dont rien, je crois, ne surpasse l'intensité : on y trouve, en outre, une peinture fidèle des animaux et de leurs mœurs, tout comme chez La Fontaine, avec la pitié en plus ; une description exacte et vivante d'une des régions les plus pittoresques de notre sol français ; l'expression originale d'idées et de sentiments qui font le prix de la vie humaine, tels, par exemple, l'amour de la famille, le patriotisme, le souci de l'au-delà : un lyrisme point nuageux, mais limpide et profond comme l'eau des sources ; un style conforme à la tradition française et pourtant bien personnel : pour tout dire, une âme — et ce mot, s'il résume notre critique, explique encore notre sympathie.

I

François Fabié est né le 3 novembre 1846, à Durenque, humble village de l'Aveyron, d'une famille de cultivateurs. Ses yeux et son cœur, de très bonne heure, se sont ouverts au spectacle, tour à tour imposant et gracieux, que la nature ménage à l'homme dans le rude pays du Rouergue.

« Il a germé, poussé, dans un petit moulin du Ségala, blotti sous les châtaigniers et les hêtres, au milieu d'un sol ferrugineux, bossué de rocs et tout hérissé de genêts et d'ajoncs » (1). Il y a passé sa première enfance, fréquentant peu l'école, plus amoureux de buissons verts que de livres, s'enivrant d'air pur, aspirant le parfum des lavandes ou des menthes sauvages, ouvrant l'oreille au chant des oiseaux, à la voix des torrents, à la musique du vent dans les bouleaux ou les chênes ; du reste, fils aimant et docile, attentif aux avis de sa mère qui, dès l'abord, sut lui inspirer l'amour de la nature et la crainte de Dieu. De là le meilleur de son talent, puisqu'enfin, selon l'ingénieuse remarque de M. Englert, les impressions que ces longs et intimes rapports avec la nature et le pays natal ont fait pénétrer dans le cœur ému du jeune pâtre, nous les retrouvons transformées et revêtues de formes brillantes dans les vers de l'homme fait. Je n'en veux d'autre témoignage que son propre aveu. C'est toi, dit-il à sa mère, dans les touchantes strophes consacrées à la mémoire de cette vénérable femme,

C'est toi qui m'appris de bonne heure
Le charme des monts et des bois,
Que toute chose chante ou pleure,
Que rien sur terre n'est sans voix (2).

A quelle influence, à quel stimulant dut-il, plus tard, de laisser là le fouet du berger ? Il n'importe,

---

(1) L. Cladel, Préface de la *Poésie des Bêtes*.
(2) *A la mémoire de ma mère.*

mais le goût de l'étude ne lui fit point oublier ses champs. Il traduisit plus tard la nostalgie d'un pauvre écolier bien connu de lui...

Mais il fallut quitter les genêts et les monts
S'en aller au collège étudier des livres
Et sentir, loin de l'air natal qui nous rend ivres
S'engourdir ses jarrets et siffler ses poumons ;

Passer de longs hivers dans des salles bien closes
A regarder la neige à travers les carreaux,
Eternuant dans des auteurs petits et gros
Et soupirant après les oiseaux et les roses ;

Et l'été, se haussant sur son banc d'écolier
Comme un forçat qui, tout en ramant, tend sa chaîne
Pour sentir si le vent de la lande prochaine
Ne vous apporte pas le parfum familier (1).

Bien lui a pris d'accepter un tel sort et de le subir en patience. Tour à tour, élève des Frères de la doctrine chrétienne à Rodez, admis à l'école normale d'instituteurs, dans cette même ville, il attire — au cours d'une visite officielle — l'attention du ministre Duruy, passe deux ans à l'école de Cluny et, à vingt-quatre ans, entre de plain-pied dans les cadres de l'enseignement secondaire. Il professe ensuite les lettres françaises au lycée Charlemagne, avec une ampleur de vues que tous apprécièrent lorsque, chargé de prendre la parole à la distribution des prix du Concours général, en 1891,

---

(1) *Les Genêts.*

il dit en beaux vers la place et l'influence de la poésie dans l'éducation. Malgré tout, il est resté terrien de cœur ; il revient chaque année reprendre, deux mois durant, ses songeries de poète,

> ...L'oiseau blessé jusqu'au vieux nid revole
> L'homme désabusé retourne à son vieux seuil (1).

Et cependant que s'écoule sa vie laborieuse et remplie, même à présent dans sa retraite de Provence, il prévoit le lendemain de toute vie humaine, le temps où il ira dormir à l'ombre de la forêt dont le bruissement berça ses premiers songes. Il veut, lui dit-il, en lui confiant son vœu suprême,

> Que ce soit dans ton bois que l'on taille sa bière
> Et sur son long sommeil ouïr tes rameaux verts (2).

Quand de telles idées nous sont familières, Paris peut-il être autre chose qu'un exil ? Fabié s'y est assez peu répandu. Il l'a quitté pour la Provence où, dans le voisinage d'une chère tombe, celle de sa fille frappée en pleine jeunesse (3), il vit l'âme voilée de deuil, attardé à de prenants souvenirs, heureux et consolé sans doute, quand le vol de sa pensée l'emporte vers cette terre du Rouergue, qu'il aime d'un si vibrant amour et qu'il a si harmonieusement célébrée.

---

(1) *Ce que m'a dit la cloche de mon village.*

(2) *La Forêt.*

(3) Cf. *Ronces et Lierres*, *Jamais Plus*, *Voix Eteinte.*

II

Car il aime, il chérit le sol, la glèbe maternelle et nourricière, l'*Alma tellus*, que ce soit la grande patrie française ou l'humble pays natal, Roupeyrac, Ségala, Durenque, montagnes toutes proches et souvent explorées, plaines sans bornes où se perd son œil rêveur, bois familiers, étang paternel. C'est à les chanter qu'il a consacré un de ses recueils les plus émouvants, *La Bonne Terre ;* il l'y montre sous ses aspects les plus divers ; il y développe en quelques morceaux très variés de titres et d'inspiration, des pensées jadis traduites en vers éloquents dans la première pièce du *Clocher :*

La glèbe, mot superbe et doux qui me rappelle
Des prés et des coteaux, des monts et des forêts...

Puis encore :

La glèbe, c'est l'histoire aux pages douloureuses,
C'est tout un long passé de larmes et de sang (1).

Parce qu'il y est attaché par les plus secrètes fibres, il se révolte contre le livre odieux où Zola — cet écrivain stercoraire — se plaît à représenter la terre et le paysan sous d'avilissants aspects ; il frémit et les vocables cinglants se pressent sous sa plume ; il s'indigne, mû par une de ces colères généreuses, qui arment sa main du fouet de Juvénal ;

---

(1) *La Glèbe.*

d'éloquentes invectives jaillissent de ses lèvres et lui, dont l'âme est pourtant si douce, a des traits de satire, dont on sent qu'il pourrait cribler « le brutal écrivain ».

Tel n'est pas cependant le ton ni l'ordre d'idées où il se complaît d'ordinaire. Il chante plus volontiers les splendeurs dont se revêt la terre, quand, sortant « du tombeau où l'hiver semblait l'avoir scellée » et se dégageant de son « suaire », elle renaît vers Pâques, pareil au Christ échappé aux étreintes de la mort :

Son manteau de frimas se déchire et se fond,
Voici qu'en lacs d'azur se rouvrent ses prunelles
Et qu'aux vents ses cheveux en forêts éternelles
Ondulent lentement au bord du ciel profond (1).

Plus vif encore est son enthousiasme quand il décrit la terre de France « aux mille aspects divers », partout bonne et belle, soit,

Au front des pics neigeux où l'aigle pend son aire

soit,

Au pays qu'en nos cœurs partout nous emportons ;

belle aussi cette terre qui

... de notre sang trempée
Verra se soulever les morts dans leurs tombeaux
Pour regarder venir au sommet des collines,
Nos drapeaux bien-aimés qui claqueront au vent...

---

(1) *Résurrection de la Terre.*

belle toujours cette terre

> ... d'où part vibrant le glorieux essaim,
> Que depuis trois mille ans Dieu mène par le monde
> A l'accomplissement de quelque grand dessein ! (1)

Il est poète autant que patriote, l'écrivain capable de tels accents. Il en trouvera de plus doux, de plus pénétrants encore pour célébrer le pays natal, le clocher de Rodez « qu'on voit de trente lieues », le « rude Ségala » avec ses genêts qui

> ... doucement balancés par la brise
> Sur les vastes plateaux font une houle d'or (2),

la cascade « dont la voix s'enfle et les flots bouillonnent » ; les bois qui font entendre « des chants en avril, des plaintes en automne » ; les saisons changeantes ; les premières feuilles dans les combes vertes ; le soleil de messidor ; octobre qui découvre

> ...:dans leurs baugues décloses
> Les châtaigniers vêtus de la pourpre des soirs (3) ;

l'hiver enfin, la neige bientôt salie, hélas ! et foulée aux pieds dans les villes, mais toujours étincelante, immaculée, là-haut sur les cimes virginales.

> Où l'homme ne met point ses empreintes banales,
> Où la neige qui tombe est blanche pour six mois (4).

---

(1) *Terre de France.*
(2) *Les Genêts.*
(3) *L'Automne.*
(4) *La Neige.*

Comme voilà bien la terre étudiée, non sous le compas d'un géomètre ni sous la loupe d'un savant, mais avec le coup d'œil d'un peintre à qui rien n'échappe, ni les grands ensembles, ni les menus détails : avec le talent d'un poète réaliste, mais dont le réalisme ne saurait exclure l'esprit de discernement et de choix : avec l'ardeur d'un terrien passionné, que soutient l'inspiration du plus pur lyrisme. Or ce lyrisme, prenez-y garde, n'offre rien de vague, de déclamatoire ni de creux ; l'objet en est précis, bien défini, très nettement indiqué ; de là, l'intensité, la sincérité de l'émotion que le poète éprouve et qu'il communique, par le fait même, au lecteur. Il nous saisit d'autant plus sûrement qu'il est le plus voisin de nous et qu'il ignore le vertige de ces contemplateurs d'infini en vogue au temps du romantisme. Il ne se perd point dans les nues ; il nous invite au contraire à nous attarder avec lui sur ce coin de terre du Rouergue ou du Ségala, qui raconte au poète sa propre histoire ; où les coteaux, les bois, les prés, sont sans mystère pour lui ; où les sources font

> … à ses regards passer au fond de l'ondè
> L'image des beaux jours à jamais envolés,
> Le fantôme adoré de sa jeunesse blonde
> Fille des landes et des blés (1).

Comme il demande aux sources les souvenirs de son adolescence enfuie, de même il cherchera

---

(1) *Nos Ruisseaux.*

dans les *Vieux Chemins*, un abri pour le prochain automne, et il y retrouvera le charme inoublié des choses d'antan :

> Vieux chemins, vieux chemins, comme le cœur me bat,
> Quand je reviens errer sous vos ogives vertes,
> Las des dégoûts subis et des douleurs souffertes
> Comme un oiseau blessé qui dans un bois s'abat (1).

Voilà, par excellence, je le veux bien, de la poésie personnelle ; mais outre l'émotion qu'elle traduit et l'accent de sincérité dont elle porte la marque, elle nous touche d'autant plus sûrement qu'elle éveille un écho plus profond dans notre âme et interprète des sentiments, auxquels bien peu de nous demeurent étrangers.

III

La part du lyrisme est encore considérable dans ce recueil de la *Poésie des bêtes*, le premier en date et non pas le moins original ; mais un autre genre d'intérêt s'y attache. Peut-être y avait-il quelque présomption à parler en vers des animaux, après La Fontaine, l'épopée du fabuliste paraissant condamner d'avance soit à une imitation banale, soit à des redites plus banales encore, quiconque s'aventure en un pareil sujet. Fabié n'a pas eu la préten-

---

(1) *Vieux Chemins.*

tion d'être un autre La Fontaine ; il a gardé son originalité. Il a vu le petit monde des animaux sous un angle un peu différent ; il a observé leurs mœurs et coutumes d'un œil très attentif et il en fait la représentation la plus fidèle qui se puisse imaginer ; même il s'est servi d'eux pour enseigner aux hommes non point cette sagesse épicurienne et utilitaire dont les fables sont remplies, mais l'élévation morale, le courage, le dévouement, la pitié.

Les voici tous représentés sous des couleurs vives et fidèles : Chanteclair, non point l'emphatique pseudo-gallinacé d'Edmond Rostand, mais

> ... le vrai cop gaulois
> A l'œil rouge, à la crête altière (1)

descendant direct de ce Chanteclair, jadis célébré dans le *Roman de Renart ;* il est bruyant, querelleur, il perd ergots et plumes à la bataille, mais il fait sonner sa voix « comme un clairon » ; serait-ce, pour nous français, le clairon des prochaines revanches ? C'est bien la pensée du poète, sauf erreur... Un peu plus loin, dans la forêt prochaine, les oiseaux « jasent au soleil » ; s'échauffent, crient : merle « tout habillé de noir avec lunettes d'or » ; rouges-gorges, mésanges, roitelets « tous les francs polissons » ; moineau bavard, médisant, racontant à qui veut l'entendre « mille faits scandaleux dont il sait le détail » ; canaris d'une aimable voisine, lesquels canaris chantent... comme François Coppée ; geais, « véritables manants enrichis » ; toutes gens, pour

---

(1) *Chanteclair.*

la plupart vrais bohêmes des bois, dont les ébats ou le sommeil pourraient bien être troublés quelque jour par la « Chatte noire », terreur des souris et des oisillons.

A la chatte noire, Fabié mis en verve consacre une de ses meilleures compositions. Il la représente tour à tour attirante ou redoutable :

Dans le moulin de Roupeyrac
Se tient assise sur son sac
Une chatte couleur d'ébène.
Il est bien certain qu'elle dort,
Ses yeux ne sont que deux fils d'or
Et ses griffes sont dans leur gaîne.

Elle est terrible pour les rats, hôtes indiscrets du moulin, pour les moineaux « pillards de chenevière » ; pour les goujons dorés, qui nagent trop près du bord,

Elle se risque quelquefois
A se mouiller un peu les doigts,
Comme le diable en l'eau bénite (1).

On ne peut, ce semble, imaginer de dessin plus exact, de coloris plus sobre, d'art plus exquis.

Ailleurs le ton s'élève : la *Mort du geai* inspire au poète de beaux vers patriotiques. Un peu plus loin, que de pitié pour les bœufs, ces humbles serviteurs de l'homme, qui creusent des sillons sans fin, changent de labeur en changeant de saison et,

---

(1) *La Chatte noire.*

vieillis sous le joug, meurent de mort sanglante !.. Ici, voilà Millord, beau chien d'arrêt, s'élançant en bonds désordonnés « parmi les chaumes d'or » où « la rosée en pleurs étincelle » ; mais chien bon enfant, honnête chien, doux, tendre, et qui peut donner aux hommes des leçons d'humanité. Tout de même ce renard, qu'un effort désespéré soustrait aux atteintes du chasseur. Sur quoi le poète, en un *Sursum corda* superbe, s'écrie :

L'épreuve tôt ou tard se dresse et nous attend,
Soyons contre elle au moins aussi durs que la bête ;
Marchons, les yeux fixés ardemment sur le faîte :
Triomphons ou mourons, mais toujours en montant(1)

Et voilà un vers à la Corneille, fière leçon que comprennent ceux-là surtout qui, plus près de la nature et en perpétuel contact avec elle, tendent l'oreille à sa voix et ouvrent les yeux à la magnificence des spectacles dont elle est prodigue. Ceux-là sont les fils de la terre, les paysans que Fabié connaît à merveille, — qu'il flatte peut-être un tant soit peu — mais qu'il représente vaillants, braves, durs au labeur, stoïques devant la mort. Tous, selon la diversité de leur condition, sont sympathiques : les beaux gars « joyeux et drus » comme le sol qui les a vu naître, conscrits

Qui pleurent quelquefois en quittant le sillon
Mais qui, six mois après, sont des soldats superbes (2).

---

(1) *A l'assaut.*
(2) *Amende honorable à la terre.*

les jeunes filles, franches et rieuses mais chastes, vierges au front pur, au regard limpide,

> Que l'air rude des champs fait hautes en couleur (1) ;

maître d'école, un de ceux qui se consacrent à la tâche,

> Pour éveiller au jour les esprits paresseux (2),

humble institutrice, maternelle « couveuse » d'âmes, dont la tendresse, d'ordinaire mal récompensée, ne reçoit en retour qu'ingratitudes et déboires ; médecin de campagne, qui s'en va « au trot de sa bonne jument », brusque mais cordial, sorte de bourru bienfaisant, qui maugrée parfois, marche tout de même et va droit où il doit rencontrer quelque douleur ou quelque infortune, qu'il guérit, console ou endort ; bûcheron, cruel pour la forêt ombreuse : braconnier massacreur de lièvres : vieux paysans blottis tout l'hiver près de l'âtre, « plongés dans leurs rêves » trop prompts cependant à céder aux premiers sourires du soleil d'avril, *aprici senes*, comme disait le poète romain Perse...

Voici à son tour le Curé, le bon Curé de village qui voit grandir trois ou quatre générations, est pour tous comme un père, pleure avec les affligés pour mieux ouvrir leur cœur à l'espérance, n'éprouve que compassion pour l'humaine misère, meurt enfin en plein labeur, — lui qu'on apercevait autrefois

---

(1) *Amende honorable à la terre.*

(2) *Mort dans la neige.*

Debout bien avant l'Angélus,
Veillant quand rien ne bougeait plus,
Dans les champs ni dans la bourgade,
Courant, confessant ou priant,
Exténué, mais souriant
Et gai, même au lit du malade ;
Puis, de retour, las d'être à tous,
Sur les pavés nus, à genoux
Sous la lampe du sanctuaire
Versant son cœur, de parfums plein
Comme un beau calice, au déclin
D'un jour d'amour et de lumière (1).

Une esquisse à ce point sympathique et délicate nous dédommage des grotesques, des intrigants, des fats ou des imbéciles, qui encombrent les romans — aujourd'hui oubliés à bon droit — d'un Ferdinand Fabre, et encore des fantoches odieux ou ridicules, que met trop complaisamment en scène l'auteur de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*. Ces peintures outrées, ces ébauches satiriques eussent répugné, n'en doutons pas, à un talent fait de suavité et de mansuétude et qui demande au cœur ses plus hautes inspirations.

IV

Le cœur, voilà bien la source où Fabié puise sans jamais se lasser et — marque évidente de la qualité de son œuvre, — sans fatiguer le lecteur. Non

---

(1) *La Mort du Pasteur*.

qu'il se pique de nouveauté dans l'ordre des idées comme dans l'ordre des sentiments : il s'attache au contraire aux idées les plus générales, celles dont s'alimente l'esprit humain depuis qu'il y a des hommes sur la terre : il traduit des sentiments qui tiennent aux plus intimes profondeurs de notre nature et dont l'expression a défrayé la littérature de tous les temps.

Telle par exemple et avec une singulière vivacité d'émotion, la piété filiale, qui a dicté à Fabié un de ses morceaux les plus graves et les plus touchants, la dédicace à son père. De celui-ci il raconte l'enfance rude et laborieuse, occupée tout entière à la garde d'un troupeau : la jeunesse et l'âge mur du garçon de ferme devenu Maître à son tour et qui « rebâtit à neuf une antique scierie » : mais depuis lors, ô père !

...Depuis ces beaux jours hélas ! que de jours sombres,
Que de chagrins cuisants, que de labeurs romains !
Que de manches de hache usés entre tes mains,
Que de soupirs éteints par le bois dans ses ombres ! (1)

La vieillesse est venue, douce et sereine, consolée par les sourires et l'amour d'un fils qui sut déposer aux pieds de son père une gerbe embaumée de « rimes et de fleurs »... Et cette histoire simple, mais idéalisée d'une vie de paysan offre je ne sais quoi de vrai, de noble, de grand ; elle se déroule en strophes d'une harmonie parfois étrange et sonnant dru comme le fer ; on croit entendre un

---

(1) *Dédicace.*

hymne à la louange du travail ou, mieux encore, l'épopée d'un héros de la glèbe. Elle nous laisse une impression forte et saine, où se mêle un irrésistible attendrissement. Lisez plutôt la fin du morceau et goûtez-en le charme. Le poète viendra un soir à la veillée, dit-il, lire à son vieux père ce livre où revit leur commun passé ; puis il conclut :

Et si je vois alors cette larme captive
Que jamais la douleur n'a pu faire couler,
Au bord de tes cils gris apparaître, trembler,
Glisser entre tes doigts et se perdre furtive,

Je dirai que mes vers sont clairs, simples et francs,
Que ma muse, au besoin sait être familière,
Puisque, pareil à la servante de Molière,
Toi qui n'étudias jamais, tu me comprends.

Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche
De chanter la forêt qui nous a tous nourris,
Et de me souvenir, chaque fois que j'écris,
Que ma plume rustique est fille de ta hache (1).

L'amour filial s'épanche à nouveau, et cette fois comme voilé de mélancolie, soit dans les vers que Fabié a dédiés à la mémoire de sa mère, soit dans les pages où il raconte sa mort. Il n'était pas là au moment suprême ; mais son imagination et son cœur suppléant à l'absence, il reconstitue la scène de douleur ; il en note les moindres circonstances :

Oh ! je vois tout d'ici, frère, à travers ta lettre,

---

(1) *Dédicace.*

Le moulin muet, l'étang glacé, les bois blancs de givre,

> Et vous tous entourant le lit où sans effort,
> Calme et les bras croisés sur sa poitrine frêle,
> D'où l'âme va s'enfuir et déjà bat de l'aile,
> Notre mère se meurt de l'air dont on s'endort (1).

Je voudrais pouvoir citer la pièce tout entière, tableau d'ensemble où n'entre d'ailleurs aucun détail qui n'ait son prix ; peinture d'un effet saisissant, où il semble que l'on aperçoive, en un groupement spontané, les êtres aimés de la mourante, bêtes et gens et jusqu'à la maison, qu'elle animait de sa présence, mornes maintenant et désormais inconsolés ; tableau de couleur sombre, mais où descend — telle une échappée de lumière sous un ciel d'orage — le rayon de l'espoir chrétien :

> L'église, où soixante ans s'épancha sa belle âme,
> Lui rouvre son portail pour la dernière fois
> Et le grand Christ jauni qui saigne sur sa croix
> Semble d'un doux sourire accueillir l'humble femme (2).

Puis c'est le cortège qui s'ébranle et s'en va vers le cimetière ; la terre béante ; « le cercueil qui descend dans la fosse glacée » ; le dernier adieu d'une famille en larmes ; la neige qui « met sur ce tertre noir sa robe immaculée », enfin, planant sur le tout, la majesté muette et sublime de la mort... Est-ce là un spectacle si rare dans la vie humaine ?

---

(1) *La Mort de la Fermière.*

(2) *Ibid.*

Non certes, mais je me demande qui l'a mieux vu, qui en a mieux éprouvé l'impression directe et personnelle, qui nous en a fait sentir par des moyens plus sûrs et avec une telle vivacité d'images, la tristesse poignante et la morne beauté. Ces pages ont remué bien des cœurs et fait couler bien des larmes, genre de succès que peu de morceaux ont obtenu. Pour ne parler ici que des plus célèbres, ni *La Mort de Marie*, de Brizeux, ni peut-être *Le Crucifix*, de Lamartine, ne nous émeuvent à ce point ; le travail de l'artiste est trop visible dans ces dernières pièces ; la douleur seule s'exhale et se répand dans les vers de Fabié.

Depuis ces tristes jours, dont il nous a conté l'histoire, l'œuvre entière du poète s'est teintée de sombreur, avec je ne sais quoi de moins poignant, de moins âcre, de plus résigné — exception faite pour le dernier recueil, *Ronces et Lierres*, écrit sous le coup d'une douleur récente. Ces dernières années, Fabié se plaisait à revivre tout son passé, écoutant « ce que dit la cloche du village », suscitant le souvenir de ses chers disparus qu'il revoit comme en un songe, graves ou souriants, tandis qu'il croit ouïr le murmure et l'accent des voix éteintes. Ces voix, il les entend dans le silence de la maison paternelle, d'où l'essaim familial s'est maintenant envolé :

Pauvre vieille maison, comme te voilà faite !

Que sont-ils devenus les hôtes qui jadis la faisaient retentir de leurs gais propos et de leurs chansons ? Oncle, aïeule, frère, sœurs, servante, valet, tous unis

Dans la fraternité touchante des vieux âges,

où sont-ils ?

Morts, disparus, vieillis, fronts glacés, voix éteintes ?

Eteintes ? Non pas pour l'âme aimante de celui qui en cherche encore les vibrations et l'accent, en dépit des ans écoulés et qui les croit entendre comme un susurrement plaintif :

Et devant mes yeux charmés
D'autres fantômes aimés
Passent lentement, sans trêve :
Parents proches ou lointains,
Fronts pâlis, regards éteints,
Gestes vagues, voix de rêve.

Auprès d'eux, le poète s'attarde, avec une complaisance non dissimulée. S'il est, en effet, une pensée qui lui soit familière et à laquelle il revient avec une insistance presque fatigante et rare chez la plupart de nos écrivains d'aujourd'hui, c'est la pensée de la mort. Elle le poursuit, le hante, l'obsède ; elle assombrit ses plus fraîches idylles, telles que dans *Les Bruyères* ou *Les Genêts*, par exemple, où il a prêté un langage si charmant et si chaste à l'amour ingénu ; même observation pour *Fleur de Neige*, où un sentiment identique est traduit en vers gracieux, avec une touche plus immatérielle encore et plus délicate.

Plus noble toutefois et plus touchant est l'amour paternel. Ecoutez comme il s'épanche en sanglots sur la terre où repose une chère dépouille :

Dors-tu ma douce enfant d'un sommeil sans nul songe,
Dont même notre appel ne peut rompre le cours
Et qui ne finira qu'avec la fin des jours ?
Dors-tu paisiblement, loin de l'humain mensonge
Qui fait si bref le rêve et les réveils si lourds ? (1).

Ici, posons une question troublante : quelle est la pensée de notre poète sur l'Au-delà ? Aucun doute : il croit la voix de sa fille morte,

... entrée au vaste et sublime concert
Où pour l'éternité Dieu fait ses symphonies
Avec toutes nos voix dans son amour unies (2).

Ou bien, variante de la même affirmation, écoutez ces quelques vers empruntés à la *Chanson du Vent :*

Ma fille, quand Dieu manque d'anges
Et qu'il en reprend à nos fanges,
Ce n'est pas pour les oublier
Dans la terre du cimetière :
Il les asseoit dans sa lumière
Et les réchauffe à son foyer (3).

Je l'entends encore à la mort de sa mère

Celle que nous aimons ailleurs reprendra vie (4).

Relevons enfin, dans l'élégie du *Petit Soldat* sous une image de tous points gracieuse, les vers que voici :

---

(1) *Plus Jamais.*
(2) *Sa Voix.*
(3) *Chanson du Vent.*
(4) *Mort de la Fermière.*

Le coq que le clocher érige en sentinelle,
Voyant à l'horizon poindre un nouveau soleil
Dont l'ardente clarté sera l'aube éternelle,
Ouvrira tout à coup son gosier et son aile,
Et des morts qu'il gardait sonnera le réveil (1).

Ce sont là des perspectives consolantes et qui sans doute satisfont, — comme elles nous sourient à nous-mêmes — les aspirations mystiques et les convictions chrétiennes de Fabié.

Les unes et les autres se sont affermies avec les années, peut-être même sont-elles devenues plus solides et plus profondes à la grande école de la douleur. Contre la tristesse de plus en plus amère et envahissante, le poète cherche un refuge à l'ombre de la Croix. La préoccupation de « bien finir », comme il dit, est chez lui manifeste.

Fais quelque bien autour de toi sans qu'on le sache,
Ne te lamente point quand la douleur viendra
T'avertir que bientôt ton heure sonnera,
Accueille-la comme un chrétien, non comme un lâche,
Elle purifie et détache ! (2).

Ce lyrisme se transforme en satire, dans telle ou telle page du dernier recueil, *Ronces et Lierres*. Le poète compare nos monastères aujourd'hui déserts ou livrés aux profanations et dépradations de spoliateurs sans scrupules, aux ruches d'où les abeilles se sont enfuies :

---

(1) *Petit Soldat.*

(2) *Pour bien finir.*

Et tristement je songe à cet exode ailé,
Quand des ruchers humains peuplant nos solitudes
S'envolent chaque jour sous notre ciel troublé
Tant de vaillants essaims de prière et d'études.

Quand par milliers s'en vont, tourbillon blanc ou bleu,
Devant l'assaut brutal du frelon imbécile,
Par delà monts et mers les abeilles de Dieu
Avec la Liberté qui, comme elles, s'exile.

V

Aspirations, idées, impressions durables ou fugitives, peintures poétiques, récits, contes, tout ne vit que par le style. Or, j'ai lu ou entendu, maint critique exigeant ou grincheux reprocher au style de Fabié une certaine dureté, l'absence d'harmonie, l'inélégance de la phrase, quelques fautes de goût, l'emploi trop fréquent de provincialismes inutiles, quelques épithètes poncives, çà et là plus d'une faiblesse d'expression. Je ne saurais souscrire à de pareils jugements, et, si j'accorde qu'une œuvre étendue comme celle de Fabié offre des inégalités flagrantes et n'a rien de ce que l'on est convenu d'appeler l'écriture artiste — dans le sens où les symbolistes l'entendent aujourd'hui — j'espère vous prouver, par de beaux et bons exemples, que nous sommes en présence d'un style « clair, simple et franc », imagé d'ailleurs et harmonieux, quoi qu'on en dise. Il reste dans la pure tradition française, étant d'une propriété et d'une exactitude absolues, net en son contour, sans prétention, sans recherche et d'une merveilleuse fluidité. Nous

savons gré à un écrivain, dont le vocabulaire est d'ailleurs très riche, d'éviter les néologismes retentissants et creux, les vocables apocalytiques aujourd'hui en honneur parmi nos décadents. L'originalité de Fabié lui vient d'une autre source ; il n'a cure de nous mystifier par l'étrangeté de sa phrase, non plus que par les bizarreries de sa syntaxe. *Proprie communia dicere*, traduire avec originalité des idées générales pourrait être sa devise ; tout de même semble-t-il mettre en pratique le procédé conseillé par Horace pour le rajeunissement d'une langue, je veux dire une heureuse alliance de mots et d'ingénieux rapprochements.

... Notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum...

Où il excelle, c'est dans l'imprévu et la justesse des comparaisons, la grâce et quelquefois l'éclat des images. Il faudrait lire en entier cette belle prosopopée de *La Souche*, nous dirions, nous, la bûche de Noël, qui raconte en flambant l'histoire des aïeux ; *La Souche* d'où s'élèvent comme les accords d'une symphonie lointaine, la voix des siècles écoulés :

Et la souche gronde en parlant
Et de son brasier rutilant
Toujours des essaims d'étincelles
Dans la fumée ouvrent leurs ailes
Et crépitent en s'envolant (1).

---

(1) *La Souche.*

La poésie étant une peinture et une création, tout se revêt de couleur, tout s'anime et tout vit sous le pinceau du poète. Ainsi la forêt au printemps :

> Tandis que la forêt qu'un souffle rajeunit
> Ragraffe lentement son manteau sur l'épaule (1).

Tel encore le vent de mars qui promène

> Les nuages pleins de rafales,
> Sanglots du Ciel sur un Dieu mort (2).

Ici

> Les froments alourdis penchent des fronts moroses (3).

Là c'est

> La fleur des bleuets sur qui le blé s'incline
> Comme sur des yeux bleus tombent des cheveux blonds (4).

Ailleurs, c'est la bise

> Qui vient sur sa cavale grise
> Aux crins de givre étincelants (5).

La mer est « un immense champ qui gronde et qui remue » ; les flocons de neige sont « des papillons glacés » ; l'étang gelé dort rigide

> Comme un œil qu'emplirait le sommeil éternel (6).

---

(1) *Semaine Sainte.*
(2) *Ibid.*
(3) *Messidor.*
(4) *Les Genêts.*
(5) *Chanson du Vent.*
(6) *L'Etang.*

Les genêts sont :

> Cette fleur toute d'or, de lumière et de soie
> En papillon posée au bout des brins menus (1).

Et les lierres ? Comment les définir ? Suivez dans les vers que voici la transformation de l'image en sentiment, contre-coup de l'imagination sur le cœur :

> Plantes du souvenir, robe des choses mortes,
> Suprême floraison de ce qui va finir,
> Fidélités un peu moroses mais si fortes,
> Etreintes que l'oubli ne saurait désunir.
>
> Je veux que désormais vous deveniez l'emblême
> De mes vers au passé tout entiers consacrés ;
> Comme vous je le pare et comme vous je l'aime,
> Et mon cœur vit avec les morts que vous couvrez ! (2).

Cette poésie étincelante et miroitante se répand en vers ailés, d'un rythme varié à l'infini, dont la rapidité, la souplesse ou la majesté tranquille nous ménagent, suivant la nature des sujets, une heureuse diversité d'impressions. A ce point de vue, il est juste de noter que, dans l'intervalle qui sépare les premiers recueils des derniers, la versification et le style de Fabié ont pris un caractère plus ferme, plus sûr, plus large, plus aisé. Rien de timide, de heurté, ni de grêle ; mais un souffle très soutenu, comme par exemple dans la *Chanson du Vent*, une éloquence chaleureuse comme dans l'*Amende honorable à la Terre*, où les alexandrins

---

(1) *Les Genêts.*
(2) *Ronces et Lierres.*

sonores et pleins retentissent ainsi qu'un appel de fanfare ; un lyrisme puissant, tel celui qui anime la *Résurrection de la Terre ;* puis, dans la manière de conter, une aisance, une liberté d'allure, une rapidité qui rappellent La Fontaine. Convenons-en, dans le siècle où nous sommes, il est peu d'exemples d'un art pareil.

On lui a reproché cependant je ne sais quel manque de philosophie et, ce qui est plus grave en poétique, une certaine rudesse de forme atteignant parfois l'âpreté. De plus, le souci d'être ou de paraître simple n'a-t-il pas abouti à des négligences verbales trop voisines de la banalité ? Il se peut ; mais, outre que de pareils fléchissements sont rares dans son œuvre, Fabié ne se pique pas de recherche musicale. Ses vers, comme les cimes de son Rouergue, sont parfois rocailleux. Des fleurs cependant poussent entre les rocailles, en tiges drues que surmontent de fraîches corolles ; elles dégagent une senteur souvent amère ; en est-elle moins saine et devons-nous renoncer à en aspirer le parfum ?

C'est pourquoi les amateurs de poésie intime ; ceux dont l'âme cède à l'attrait inépuisé des grands bois, des champs, des sources claires, du pays natal, du foyer, ceux-là iront à Fabié comme à un interprète unique de leurs propres aspirations et de leurs plus chères sympathies. S'ils ne trouvent pas chez lui la psychologie fine, douloureuse et profonde d'un Sully Prudhomme, ni l'art savant et compliqué d'un Hérédia, il s'en consoleront bien vite à la lecture de ces pages où l'on sent si bien,

nous l'avons dit, vibrer un cœur et frémir une âme. Et peut-être séduits par la simple et rustique beauté de ces poèmes, par la fraîcheur et la pureté de l'inspiration qui les anime, par le naturel et la limpidité d'un style si français, feront-ils de ces livres les compagnons de leurs promenades solitaires à travers landes et prés ; leurs livres familiers, livres de chevet et, comme les ruisseaux du Ségala, « berceurs de songes ». Nul confident ne leur parlera plus discrètement, avec un plus pénétrant langage, de leur passé, de leurs peines secrètes, de leurs chagrins, de leurs joies, de leurs espérances. Alors un apaisement se fera dans leur âme doucement émue ; ils sentiront passer sur leur front comme un souffle imprégné de senteurs agrestes, une brise pareille à celle qui glisse et s'envole au flanc des coteaux par une matinée de septembre, emportant les parfums des genêts et de la bruyère en fleur.

LOUIS LE CARDONNEL[1]

LA CARRIÈRE POÉTIQUE

Ceux d'entre les Valentinois qui avaient seize ans en 1875 se rappellent un tout jeune élève du Petit-Séminaire, dont la gravité précoce contrastrait singulièrement avec l'étourderie coutumière aux écoliers. Sous ses traits d'un ovale assez allongé et très pur de lignes, dans ses yeux bleu clair au regard limpide et profond, dans la délicatesse de cette physionomie rêveuse, des maîtres, observateurs et psychologues à la fois, devinaient une âme déjà inquiète, aux ardeurs contenues. Ils étaient frappés d'un sens littéraire éveillé à l'âge où d'autres ânonnent tant bien que mal la syntaxe de Lhomond ; bien plus, cet élève de cinquième eût abordé sans sourciller maint problème philosophique. Je me souviens qu'un jour, au sortir d'une classe où nous avions écouté les doctes leçons de l'abbé Manuel, Louis Le Cardonnel prit à partie ceux que l'on appelait glorieusement les philosophes et disserta tout à

(1) Le Cardonnel. — *Poèmes, Carmina Sacra,* 2 vol. — *Mercure de France.*

coup sur Platon, avec une abondance d'idées et de paroles qui nous parut déconcertante. A treize ans il avait lié connaissance avec Aristote et volontiers vous eût dit son sentiment sur Héraclite ou Philon le Juif. Nous admirâmes un esprit si subtil et si étonnamment précoce. De simples nigauds haussèrent les épaules et prédirent les petites-maisons à l'écolier prodigieux. Les mêmes, sans doute, accueillirent plus tard le volume des *Poèmes* avec une égale clairvoyance... et daubèrent à plaisir nos admirations ; peu de temps après, ils en rabattirent et nous accusèrent de tiédeur dans l'éloge ; ils avaient emboîté le pas et suivi docilement la Critique officielle, dont les jugements sont, pour eux, autant d'oracles. J'ai quelques raisons de penser qu'ils ne sont pas devenus plus compréhensifs...

Louis Le Cardonnel acheva ses études au Collège de sa ville natale et, lorsqu'il eut vingt ans, se rendit à Paris. A quel concours de circonstances, au hasard de quelles rencontres dut-il un premier contact avec le groupe symboliste de 1883, c'est ce que je ne saurais préciser. Toujours est-il qu'une affinité secrète devait le rapprocher de ces jeunes et généreux écrivains à qui le naturalisme et le réalisme étaient en horreur. Leurs manifestations n'allèrent pas sans quelque bruit ; peu s'en fallut que la pléiade n'allât coucher au poste... Les critiques en faveur traitaient les nouveau-venus « d'énergumènes » — c'est le mot de Henri Fouquier. Le gros Sarcey considérait Jean Moréas et Maurice Barrès comme de « dangereux fumistes ». Le reste à l'avenant, exception faite pour Jules Lemaître et Ferdinand Brunetière qui, en dépit de leur défiance à

l'endroit des novateurs, marquaient d'un trait exact la partie durable du symbolisme. Je crois bien que Jules Lemaître prenait un plaisir extrême aux soirées du *Chat Noir* — où Le Cardonnel commençait à paraître. Il feignit d'y découvrir de graves préoccupations morales et, là-dessus exaltait narquoisement le Chat de Montmartre, en passe, disait-il, « de faire la pige au regretté Aigle de Meaux ».

La lutte cependant se poursuivait sans merci. Louis Le Cardonnel, en 1886, figurait avec honneur parmi les tenants du Symbolisme. Il avait lié partie avec Charles Morice, Viellé-Griffin, Henri de Régnier, Charles Maurras. J'en passe, et des meilleurs. Laissons-les aux ardeurs de la lutte, mèlée confuse, manifestes littéraires bruyants et retentissants, échange d'horions, discussions qui ne convertissent personne, où trop souvent les adversaires n'oublient qu'un point, qui est de définir leur sujet où, comme dit l'autre, d'allumer leur lanterne.

Mêlé à cette agitation, que faisait Louis Le Cardonnel ? Un pareil tumulte heurtait sa timidité native. Ce milieu de vie bruyante et parfois désordonnée ne pouvait qu'effaroucher une nature délicate à l'excès. Nous saurons plus tard quelles furent les angoisses du pauvre poète, quels furent ses dégoûts, combien profonde sa nostalgie de l'idéal...

Il entendra longtemps ses grands rêves pleurer,
Ses rêves glorieux traînés dans cette boue,
Et les philtres impurs, que l'âme désavoue
Affoleront sa chair sans la désaltérer (1).

(1) *Epithalame.*

Dieu veillait sur son élu. Une protection invisible mais sûre, mystérieuse en sa cause mais évidente en ses effets, préservait jalousement l'âme prédestinée aux sublimités du sacerdoce. Une amitié très pure servit les desseins providentiels, celle de Stéphane Mallarmé. Louis Le Cardonnel paraît y avoir été fort sensible : du moins en a-t-il gardé un durable souvenir. Il a dédié plus tard à cette mémoire restée chère un de ses plus beaux sonnets.

Brusquement, en 1888, il quitte le monde et rentre au Séminaire d'Issy, dirigé par les Sulpiciens. Six mois après, il se présentait à Solesmes, puis revenait à Valence, passait à Sorrèze, redevenait nôtre enfin. Deux ans de recueillement et de quasi-solitude ; retour à Paris, en 1890. Pourquoi ce revirement ? Mystère. Ses amis y applaudirent. Anatole France nous le montre « avec son geste hiératique et sa lèvre toujours ornée de strophes en fleurs ». C'était le temps où le *Mercure de France*, la *Plume*, l'*Ermitage*, l'*Ecole romane*, recueils pour la plupart éphémères, publiaient les œuvres et les théories de nos *Symbolistes et Décadents*. Nous retrouvons Louis Le Cardonnel dans l'*Ecole des Poètes Français* créée par Charles Morice. Cette école vécut l'espace d'un matin. Notre poète, en ce temps, errait d'un groupe à l'autre, telle une épave, et peu à peu se sentait comme envahi par une vague de dégoût et de découragement :

Je cherche vos desseins, ô maître, avec angoisse,
Me demandant toujours où vous me conduisez,
Pareil à ce feuillage errant que le vent froisse.

Purifié par l'épreuve, grandi par la douleur, il composait à loisir ces admirables poèmes, qui ont pour titre *Chant des Chevaliers qui ne sont pas morts à Jérusalem*, ou, encore la *Louange d'Alfred Tennyson*. Insensiblement, il s'acheminait vers le sacerdoce. Au moment de s'y engager, il eut à lutter contre les efforts d'amis prompts à le retenir. Sa décision fut irrévocable. Après un long séjour en Gascogne, à Paraïs, chez M. et Mme Delzant, où il reçut l'hospitalité la plus délicatement cordiale, il s'en fut à Rome, acheva ses études théologiques au Séminaire français et fut ordonné prêtre le 11 décembre 1896. Nommé vicaire à Saint-Donat, puis à Pierrelatte de 1898 à juillet 1899, il passa deux ans à Ligugé où il retrouva Huysmans et Paul Morisse. Des raisons de santé l'obligèrent à quitter la vie bénédictine ; ils revint à Valence en 1901, fut nommé une seconde fois, le 6 mars 1903, vicaire à Pierrelatte et, peu de temps après, gagna Assise, puis Fribourg, puis Rome. En mars 1904, paraissait le volume des *Poèmes* (1).

On se rappelle quel étonnement accueillit dès l'abord ce livre d'une si neuve et si haute inspiration. Cette poésie avait un accent étrange ; c'était de l'inouï, de l'imprévu et, pour plusieurs, du déconcertant. Nous prononçâmes ici le mot de chef-d'œuvre ; notre admiration parut excessive à plus d'un. Peu de temps après, le *Mercure de France*, par l'organe de M. Pierre Quillard, louait en termes

---

(1) Détails empruntés à la brochure de M. Abel de Bersaucourt, in-16, Paris, Falque.

chaleureux, l'auteur des *Poèmes* et motivait ses éloges comme le peut faire une critique profonde et sûre. Très enthousiaste aussi l'hommage de notre jeune et talentueux ami Jean-Marc Bernard (1). Après lui Gaston Deschamps dans *Le Temps ;* Pierre Ferrez dans l'*Université Catholique de Lyon ;* Edouard Schuré dans la *Revue bleue*, Léon Guilhot dans l'*Amitié de France*. Abel de Bersaucourt dans une Conférence prononcée à l'Institut Catholique de Paris, célébrèrent à l'envi les mérites poétiques de Louis Le Cardonnel. De ces études d'inégale valeur sans doute, mais d'une bienveillance indiscutable, on trouvera la liste — singulièrement accrue — en un article de bibliographie publié par M. Jean-Marc Bernard dans le *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme*, tome XLIVe (2). Pour tout surplus de documentation, adressez-vous au chercheur infatigable et d'une si ardente curiosité, au bibliophile éminent et au charmant homme, délégué par décret nominatif de la Providence pour le salut des amateurs de littérature ou d'histoire, le Valentinois Victor Colomb. Il a pris à cœur la renommée littéraire de Louis Le Cardonnel. Je souhaiterais d'y contribuer au cours de cette étude.

LES THÈMES LYRIQUES

Le poète digne de ce nom est, avant tout, un être de sensibilité aiguë et frémissante, une harpe

(1) Ce jeune poète, d'un talent si plein de promesses, est tombé au Champ d'honneur, pendant la grande guerre.

(2) P. 417.

vibrant à tous les souffles de la terre et du ciel, serait-ce au prix d'une intime souffrance, puisque, aussi bien la douleur paraît être ici-bas la rançon de toute œuvre glorieuse ou féconde. Le Cardonnel en fit l'expérience. Je n'en veux d'autre preuve que le livre des *Poèmes* où, malgré l'apparente diversité des sujets, se révèle à un œil exercé l'unité de l'inspiration. C'est un appel à toutes les réalités de l'espace et du temps, réalités auxquelles le poète prête une âme agitée et douloureuse : la mer, « l'antique mer bretonne », dont la houle monte, pareille à un sanglot ; les saisons, le printemps et ses jeunes murmures, les lourdes nuits d'été ; l'automne surtout, l'automne dolent et grave, l'automne aux aubes attardées en de mélancoliques frissons ; l'hiver appesanti sur des champs glacés ou des villes mortes ; paysages irréels, objets aux formes indécises, bois sacrés à la Puvis de Chavannes ; chevauchées fantastiques des preux quittant à regret Jérusalem et navrés de n'y avoir pas trouvé la mort ; puis soudain, loin des régions du mystère et de l'ombre, un élan vigoureux vers la lumière et la vie, un *Epithalame* enchanteur comme un sourire, harmonieux comme un murmure de source, rêve, caressé pour un ami, de quelque bonheur idéal. Un peu plus loin, c'est l'*Attente mystique* du Dieu consolateur, la *Plainte antique*, invocation éperdue à l'amour céleste, enfin l'*Epilogue*, sorte d'auto-biographie, que traverse d'un bout à l'autre le souffle d'un lyrisme de haute et puissante envolée.

Lyrique, Louis Le Cardonnel l'est éminemment; son âme vibre et frémit tout entière à travers les pages de son livre, âme anxieuse à qui la joie

est parcimonieusement mesurée ; âme de mélancolie et de rêve, volontiers attardée à des évocations de forêts virgiliennes ou dantesques et pour qui le monde d'ici-bas, n'est que vallée de misère et de pleurs. Ecoutez-le :

Dans l'air privé de brise, on sent qu'il vous arrive
Un souffle lent de l'au-delà,
Un sourd ennui vous prend d'être encor de la terre (1).

Peut-être, en écrivant ces beaux vers, se rappelait-il le temps où, jeté dans un milieu dont souffrait sa nature affinée, il semblait errer dans l'ombre et, d'instinct, aspirait à l'affranchissement de l'intelligence et du cœur dans la lumière et dans l'amour divin. Déjà il était de ceux que poussait un effort de réaction contre les turpitudes du réalisme et contre la raideur du Parnasse. Il rêvait, pour la poésie, des destinées différentes et bien autrement glorieuses ; il concevait la mission du poète comme un sacerdoce ; il voulait, un peu comme Alfred de Vigny, lire dans les étoiles la route de l'humanité ; il espérait

Etre de ceux qu'un jour la foule en pleurant nomme,
La foule au cœur profond, quand, réveillée enfin,
Elle acclame les voix qui font vibrer en l'homme
Ce qui demeure en lui d'auguste et de divin.

Voilà le but de sa vie, se vouer à la poésie et, par elle, célébrer la Beauté, chanter ses louanges en strophes eurythmiques.

---

(1) *Mélancolie d'été.*

Mais, prenez-y garde, pour lui Beauté esthétique et Beauté morale c'est tout un : il les considère comme inséparables, comme confondues. Dès lors, toute émotion qui agite son âme se transforme en poésie et, par une sorte de réflexe psychologique, la poésie, à son tour, s'empare de l'âme du poète et la transporte d'un coup d'aile vers des régions de lumière et de splendeur. Du même coup, il nous entraîne avec lui, car enfin son œuvre poétique n'est pas un vain étalage du moi, le nôtre se peut reconnaître dans le sien, en tant, du moins, si vous me permettez cette expression, que nous communions avec lui, dans le culte de la Beauté immortelle... Ah ! qu'il y a loin de Le Cardonnel aux simples virtuoses, aux assembleurs de mots, voire aux ciseleurs de sonnets !... Nous sentons en lui un cœur qui palpite et qui saigne...

Tourments de l'esprit tout d'abord. Il en connaît l'angoisse. On a pu résumer sa vie morale d'un mot magnifique et précis : « Une désolation qui s'achève dans la prière » (1). On sait qu'il n'a trouvé enfin le repos de l'intelligence qu'en franchissant le seuil du sanctuaire. Le calme n'est descendu dans cet esprit tourmenté en ses intimes profondeurs, qu'à mesure que la foi chrétienne se levait, comme un soleil sur un horizon de brume. Mais la nuit fut longue, lent et tardif le crépuscule, rude l'attente. . Nous en trouvons l'aveu dans une pièce d'une âpre éloquence, telle la plainte d'un

(1) Léon Guilhot, dans l'*Amitié de France*, 5e année, n° 1, p. 14.

Lucrèce, ou, mieux encore, la prière angoissée d'un Pascal :

O mon Dieu, je reviens d'un long voyage amer
Où j'ai lassé mon cœur et d'où je ne rapporte
Que stériles regrets d'avoir tenté la mer.

Mon ivresse est tombée et ma superbe est morte;
L'universel ennui creuse son vide en moi;
L'espoir sans s'arrêter passe devant ma porte.

Le jour, quand il renaît, m'inspire de l'effroi;
La nuit roule sur moi, pleine d'horreur glacée,
Je marche comme en rêve et sans savoir pourquoi.

Ah ! qui l'emportera dans le Ciel, ma pensée ?
Qui fera s'égayer au doux soleil mon front ?
Qui la délivrera ma poitrine oppressée ?

Enguirlandés de fleurs les printemps passeront ;
Puis les étés ardents, puis les automnes graves ;
Mais sans charmer mon âme ils se succéderont.

Abandonné, lié de toutes parts d'entraves,
Sur le rivage mort où je suis exilé,
Je n'apercevrai plus partout que mes épaves.

Mon Dieu ! Venez remplir ce néant désolé ! (1).

Les Cieux ont répondu à cet appel ardent ; mais que de routes obscures a suivies le poète avant d'atteindre à la clarté ! que de dégoûts subis, quel abreuvement d'amertumes, quel long tourment de l'inconnaissable et que pourtant l'on doit connaître.

---

(1) *L'Attente mystique.*

sous peine d'ignorer à tout jamais le sens de la vie et de la consumer ici-bas en efforts ou en regrets stériles ! En vain le positivisme prétend-il résoudre l'énigme. Le Cardonnel repousse cette doctrine étroite et déprimante. Le matérialisme ne le satisfait pas davantage, de plus il le révolte :

Qu'est-ce que cette mer d'humaines faces clame ?
Que veulent ces passants pleins de vide et de bruit ?
Voici qu'ils vont la profaner, la nuit,
Ces passants oublieux de l'Enigme et de l'âme (1).

Lui du moins demeurait attentif et le regard fixé sur le mystère. Pour le récompenser de son attente patiente et de son âpre poursuite, Dieu lui devait faire entendre un jour cette réponse intérieure, qui retentit, il y a bientôt trois siècles, dans l'âme anxieuse de Pascal : « Console-toi ! Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé ». Une aube de joie va poindre enfin sur ce cœur meurtri, mais au prix de quel flot de larmes ! et quelles secousses ont précédé le définitif apaisement ! Luttes, détresse amère, bonheurs entrevus à peine et soudain évanouis, déceptions et mécomptes, victoire enfin et repos devant la radieuse figure du Christ, voilà toute la vie de Louis Le Cardonnel et voilà tout son livre. N'en sentez-vous pas l'unité ? Ne saisissez-vous pas la logique secrète de cette évolution morale ? Aspirations confuses, frémissant désir du bonheur en dépit d'un fond de tristesse innée ; christianisme dès l'abord latent, inconscient sans

(1) *Dans le bruit.*

doute, bientôt développé, grandissant, maître enfin de cette nature de poète et la dominant pour jamais : c'est le terme d'une ascension lente et graduée vers une poésie hiératique et sacerdotale. La mélancolie est devenue mysticisme.

Un esprit de cette trempe est forcément idéaliste ; le réalisme lui répugne, le symbole au contraire l'attire, en tant du moins que le symbole signifie réintégration de l'idée dans la poésie ; idée métaphysique, élément intellectuel, dis-je, par opposition à la sensation pure et simple, au seul chatoiement du coloris et de l'image, dont se contentaient trop volontiers romantiques ou parnassiens. A quelques morceaux près, tout le recueil de Louis Le Cardonnel témoigne de cette tendance.

Elle se manifeste dans la qualité même des sentiments qui se partagent son âme, « âme délicate et tendre, accessible à l'amour, à l'amitié, à l'admiration de la nature, à tous les enthousiasmes qui embellissent une existence humaine. Mais toutes ces émotions, toutes ces affections, après s'y être abandonné, il les dégage de la contingence pour les élever sur le plan de l'Infini » (1).

Rien donc, ici, de charnel ni de grossier. Pur idéalisme. L'amour n'est que l'union de deux âmes et, comme le disait Jules Lemaître, cette union « ne différait guère d'une prise de voile à deux ». Tout est chaste, éthéré, mystique, bien plus encore que pour Faustus et Stella, dans le poème de Sully Prudhomme. Ecoutez plutôt en quels termes le

(1) Léon Guilhot, *Ouv. cit.*, p. 36.

poète exprime sa tendresse contenue et comme voilée de pudique réserve :

Il n'est point de si cher objet qui ne révèle
Même aux regards épris quelque secret défaut.
Toute humaine douceur porte un poison en elle,
O Sœur, cherchons plus haut.

Restons dans cet exil des cœurs enthousiastes
A qui l'isolement ne cause point d'effroi ;
Sois la Vestale intacte et que les Sœurs très chastes
Gardent leur Prêtre en moi (1).

Même note dans les vers consacrés à l'amitié. Elle est sincère, fraternelle, cordiale ; elle n'est pas limitée à la courte durée d'une vie humaine ; le poète en prévoit le prolongement dans un monde meilleur que le nôtre ; il se refuse à croire que ses amis soient perdus pour l'éternité. Cette appréhension l'effraie. Où sont-ils les compagnons d'hier sur qui s'est abattue la main brutale de la mort ?

Le poète se le demande et traduit son anxiété en deux strophes d'une étonnante splendeur.

Vers le foyer vivant, vers la clarté profonde,
Où s'allume l'éclat de tous les Orients,
Suivent-ils, dans la paix de l'invisible monde,
La gravitation des Anges souriants ?

Ou précipités loin des grands Ethers suaves
Qu'emplit un chant joyeux, candide et solennel,
Doivent-ils tournoyer et sangloter, épaves,
Dans l'horreur sans limite ou le pleur éternel ?

---

(1) *Stances.*

Non, il ne peut se résoudre à cette hypothèse de désolation, il repousse cette vision d'épouvante.

Non, ô mes disparus, mes grands morts, j'en atteste
Ces éclairs d'infini que j'ai vus dans vos yeux
Et vos accents d'extase et ce reflet céleste
Qui descendait parfois sur vos fronts radieux,

Vous qui marchiez, épris des altitudes claires,
Vous ne vous mêlez pas, hurlants et déchirés
Par l'ongle jamais las des divines colères
Au tourbillon confus des morts déshonorés ! (1).

Une âme capable de pareilles ardeurs ne devait pas rester étrangère au sentiment de la nature. Mais, essentiellement chrétienne, elle s'élevait toujours de la nature à Dieu, dont la beauté du monde visible n'est qu'un reflet. Il y cherche, pour le surplus, un écho de ses impressions intimes et encore une excitation à penser et à sentir ; il se complaît à la description des paysages d'automne, qu'une sorte d'harmonie préétablie lui rend particulièrement chers.

L'admirable suite des *Invocations d'automne* en fait foi. Ecoutez :

Mélancolique automne avec qui l'on voyage
En des mondes de songe et de sérénité,
Bel automne pour qui, sous le dernier feuillage,
Un oiseau, mais tout bas, poursuit son chant d'été,

Toujours tu m'exaltas, saison harmonieuse ;
Ta flamme brûle encore dans nos hymnes anciens,
Tu m'as tout pénétré d'une ardeur sérieuse...
Dis que tu le savais et que tu t'en souviens !

---

(1) *Pro amicis.*

Et un peu plus loin, admirez comment la grave beauté de la saison « d'eurythmie et de calme lumière », devient, pour Louis Le Cardonnel, évocatrice de souvenirs :

Et quand le jour sera comme las de sa gloire,
Fais, avec des appels par mon âme entendus,
Monter du passé mort et de la tombe noire,
Les visages charmants de mes amis perdus (1).

Voyez enfin, par quelle sorte de prosopopée d'une poétique audace, notre grand lyrique anime et rend vivante cette vision de l'automne, qui reste, chez tant d'autres, simple thème ou froide abstraction :

Ah ! de suprêmes fleurs la tête couronnée
Arrête un peu ta marche, Automne qui descends,
Pour préparer bientôt le déclin de l'année,
Un calme chemin d'or sous les bois jaunissants.

Voilà bien, sauf erreur, une pure divination, une vertu créatrice suscitant à nos yeux en traits pittoresques et précis, l'âme éparse et mystérieuse des choses. N'est-ce pas l'essence même de la Poésie ?

Nous reconnaîtrons la même puissance d'évocation dans les poèmes sacrés de Louis Le Cardonnel. C'est ici son domaine propre ; il y est sans rivaux ; c'est la plus haute et la plus resplendissante partie de son œuvre ; c'est par où l'on a pu le rapprocher de deux artistes, de deux maîtres, glorieux entre

---

(1) *Invocations d'automne.*

tous, dans l'histoire de la peinture et dans l'histoire de la musique. Fra Angelico de Fiesole et César Franck.

Ce n'était point une entreprise médiocre que de toucher, en vers, au dogme catholique et à ses augustes mystères. Plus d'un versificateur y avait échoué, expiant sa témérité par d'affreuses platitudes ou d'innomables fadeurs. Il faut ici une foi profonde et un art consommé ; il faut de plus une lente et sûre initiation à la poésie des Ecritures, moyennant un commerce intime et journalier. De ce commerce, de cette initiation, nous n'avions jusqu'à présent que deux ou trois exemples littéraires, quelques stances de Corneille, les *Cantiques spirituels* et la géniale *Athalie* de Racine, mieux encore les *Elévations sur les Mystères* et les *Sermons* de Bossuet. Cherchez bien là, et vous l'y trouverez, tout le lyrisme du XVII[e] siècle. Que si vous poussez, à ce même point de vue, vos investigations dans le domaine de la poésie pure, à l'exception de quelques pages de Lamartine, non, décidément, vous ne rencontrerez aucune œuvre digne de votre admiration.

Le Cardonnel a dans une certaine mesure comblé cette lacune. Avec quel amour n'a-t-il pas étudié la Bible ! Une pièce de date récente en fait foi ; elle a trouvé sa place dans le recueil des *Carmina Sacra ;* elle a pour titre *Nuit sur les Ecritures*. Un professeur de l'Université, juge sévère et sûr des choses de l'esprit, nature élevée et de tous points exquise, me disait un jour son enthousiasme pour cette œuvre littéralement effarante. En voici le thème :

Louis Le Cardonnel ouvre, un soir, la Bible, et, soudain, se sent envahi par l'Esprit, qui transporta jadis les prophètes d'Israël :

La colline a sombré dans l'horreur solitaire
Et la nature a pris une noire beauté,
La lune à l'éclatant et terrible mystère
Ne montre pas ce soir sa face d'Astarté.

Mais comme des regards jetés par d'autres mondes
Vers ce vieux monde où l'homme a son précaire abri,
Des scintillations vivantes et profondes
Fourmillent dans la paix de l'éther assombri.

Je suis seul et ma lampe a ses deux flammes droites ;
Quelque chose est dans l'air dont je sens la frayeur :
De mon humanité les limites étroites
S'effacent : je verrai de ta gloire, ô Seigneur !

Et à mesure que sous les doigts de l'inspiré tournent les feuillets des Saints Livres, il voit passer devant lui dans une apothéose de gloire et de clarté

Les éblouissements des nuits de Salomon,

les visions gigantesques d'Ezéchiel, la succession des siècles évoquée par Isaïe, la fulguration du Sinaï où, tremblant, Moïse entend la voix de l'Eternel, dans le fracas du tonnerre :

M'auréolant d'éclairs que je me mêle aux trombes
Du Sinaï terrible annonçant le Thabor,
Extase de mon Dieu, que devant moi tu tombes,
Sur David, au milieu des candélabres d'or,

Et dites-moi surtout ce que l'Ecclésiaste
Le Prince de la Paix, Seigneur, a fait tenir
D'oracles fulgurants dans ce cantique chaste
Où ses yeux de colombe annonçaient l'avenir.

De quelle acuité de regard est donc doué celui qui peut contempler sans défaillir ces réalités surnaturelles ? Quelle foi, solide comme le bronze, soutient cette âme, l'inspire, et lui dicte des pages pareilles, d'où certes toute fantaisie est absente et qui, à un point de vue strictement théologique, nous apparaissent marquées de la plus rigoureuse orthodoxie ?

De là, pour le penseur qu'est notre poète, une joie intellectuelle qui n'a pas d'équivalent dans l'ordre des impressions purement humaines ; de là aussi un sentiment de grandeur pour l'âme qui s'abandonne, — si l'expression n'est pas trop forte, — à l'emprise de l'Infini :

Tel je rêve, égaré dans vos sacrés abîmes
Et, me sentant grandir parfois immensément,
Je reconquiers, guerrier aux dépouilles opimes,
Les mystères cachés dès le commencement.

Et plein du grand passé, plein des choses futures
Entre ma calme lampe et tout le ciel qui luit,
Sans pouvoir détacher mes yeux des Ecritures,
Je laisse avec lenteur se consumer la nuit (1).

L'étude de la Bible devait mettre Louis Le Cardonnel face à face avec la sublime figure qui la

(1) *Carmina Sacra, Nuit sur les Ecritures.*

domine, Jésus-Christ Rédempteur. Il la contemple avec amour, il la chante en strophes inspirées, il l'aperçoit dans l'irradiation des célestes gloires,

... Pour demeurer le soleil des parvis
Où l'ardent Séraphin se voile de son aile
Il est vrai, mon Sauveur, que vous êtes assis
Dans la Sion sempiternelle.

... Les élus ressuscités un jour
Vers le trône pressant leurs foules adorantes
Y verront luire dans une extase d'amour
Vos cinq blessures fulgurantes ! (1)

La Vierge Marie à son tour passe comme un sourire du Ciel dans l'œuvre du prêtre. Elle est

La Sagesse créée en qui l'autre se mire (2),

la Médiatrice, l'Immaculée,

Vierge toujours clémente et féconde en prodiges (3).

Aussi sera-t-elle saluée par son enfant, dans un hymne de reconnaissance et de louange.

Nous te dirons merci, grande Vierge, qui passes
En beauté la blancheur des sommets et des lys,
Tandis que s'épandra, dans les profondes espaces,
L'éclatante lumière, image de ton fils (4).

Voici venir maintenant la théorie sans fin des Vierges, des anachorètes, des religieux fondateurs

---

(1) *Carmina Sacra, Ascension.*
(2) *Ibid., Virgini Matri.*
(3) *Prière du Soir d'Eté.*
(4) *Ibid.*

d'ordre. C'est, — avec un rare bonheur d'expressions et une note de tendresse — l'ascétique amant de la pauvreté :

> J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise
> Qui tenait aux oiseaux des discours ingénus (1).

C'est encore la génération de toute une phalange de moines austères et savants, saint Benoît :

> Père majestueux, pacifique et prudent,
> Patriarche qui vis jaillir de tes entrailles
> Le fleuve large où s'est abreuvé l'Occident.
>
> . . . .
>
> Rends-nous, ô Fondateur, les figures pensives,
> Les beaux fronts sillonnés de ces laborieux
> Plongés dans la poussière et la paix des archives.
>
> Qu'ils se dressent encor les grands religieux :
> Mets des lueurs du Ciel sur leur face ridée,
> Fais-les, comme autrefois, sévères et joyeux ! (2)

Voyez encore la *Prose en l'honneur de quelques Vierges* intentionnellement scandée sur le rythme lourd des vieilles proses latines, et vous reconnaîtrez à quel point la liturgie, aussi bien que le dogme et la mystique, a pris place dans l'œuvre de Louis Le Cardonnel.

Ai-je épuisé les sujets familiers à l'auteur des *Poèmes ?* Peut-être devons nous insister sur les pièces d'ordre purement personnel dont la plus

---

(1) *Carmina Sacra, Printemps franciscain.*

(2) *Poèmes, à S. Benoît.*

éclatante, l'*Epilogue*, résume toute une vie et rend si harmonieusement le son d'une âme.

Et, s'il est vrai que, dans la plupart de nos créations, nous ne mettons, après tout, que nous-mêmes, je ne sais rien de plus émouvant que cette simple histoire d'une vie racontée en vers tour à tour exquis, sonores et resplendissants. Suivons, guidés par lui-même,

... L'enfant grave aux pensives prunelles.
Au bord de ses destins, l'âme encore inéclose,
Tandis que s'amassaient en lui de sourds torrents,
Il regardait l'abeille aller de rose en rose
Et ses rêves étaient, comme l'abeille, errants.

Vient la jeunesse, naïve ou imprudente qui, dit-il,

S'enorgueillit de voir tous ses chevaux cabrés.

Mais — et veuillez souligner ici l'ampleur et l'imprévu de l'image,

Mais les naseaux tendus au vent des Atlantides,
Par delà les appels du monde et de la chair,
La crinière embrasée, ailés d'ailes splendides,
Les siens ne hennissaient que dans l'Infini clair !

Maintenant voici la réalisation d'un rêve longtemps caressé :

Sous le souffle divin, il la fera renaître,
Fils des premiers voyants, fils des chanteurs sacrés,
Cette antique union du Poète et du Prêtre,
Tous deux consolateurs et tous deux inspirés.

. . . .

Son front se pacifie à la clarté des cierges.
Plus haut que la tempête il a mis son trésor,
Il consacre le vin qui fait germer les Vierges,
Il prend le Pain vivant sur la patène d'or (1).

Après de telles beautés. tout commentaire n'est-il pas superflu ?

Il y aurait lieu de lire aussi la *Plainte antique*, chant platonicien vivifié par l'idée chrétienne, une des plus admirables compositions du recueil, une de ces pages qui sacrent un poète. Mais j'ai hâte d'étudier. dans l'œuvre de Louis Le Cardonnel, l'art et l'expression.

L'ART ET L'EXPRESSION

La poésie rivalise avec la peinture et la musique, en suscitant, au regard intérieur de l'âme humaine, des images pures de lignes et riches de couleurs, en enchantant l'oreille par de subtiles ou d'éclatantes harmonies. Peintre et musicien, Louis Le Cardonnel l'est à un degré très rare.

Ce peintre, au premier abord, paraît avoir une préférence marquée pour l'estompe, la grisaille, le paysage hyperboréen, la description de je ne sais quelle antique et brumeuse Thulé, là-bas, bien loin, au pays des songes. Il revendique une origine bretonne, se réclame d'aïeux celtes et se dit volontiers compatriote du Roi d'Ys :

---

(1) *Epilogue.*

Je suis le barde roux qui tresse des guirlandes
De gloire et devant qui le palais du Roi d'Ys
Ouvrit, je m'en souviens, ses portes toutes grandes ;
Et mes chansons calmaient comme un *De Profundis*
Les pauvres morts qui vont en peine par les landes.

Autant de mots, autant d'évocations, et de quelle intensité, de quelle puissance ! Même accent dans tous les poèmes, ou à peu près, qui se rattachent à sa première manière, je veux dire de 1883 à 1900 environ. En quelques-uns, ne pourrait-on pas souligner l'outrance du procédé, par exemple l'accumulation des images bizarres, l'obsession des formes irréelles, parfois truculentes, comme celle de l'idiot dans *Ville Morte* ? Pour aggraver cette impression, le poète multiplie les rimes féminines, sans alternance avec les rimes masculines, recourt à des vocables d'un réalisme voulu, appuie le trait, renforce la teinte. Il y a là, convenons-en, je ne sais quoi de maladif et qui nous inquiète :

Tout à coup plus de clocher, plus de vieille,
Plus de pauvre idiot vaguement singe,
Et l'on dirait que la ville sommeille...
Plus d'idiot, de clocher ni de vieille...
Seul maintenant, le blanc glacé du linge (1).

Bientôt un art plus subtil guidera Louis Le Cardonnel dans le choix de ses images et des couleurs dont il lui plaira de les embellir. Il excellera dans la peinture des paysages élyséens, il idéalisera la

---

(1) *Ville Morte*.

nature, il nous la montrera baignée dans une lumière limpide et transparente et rivalisera de ténuité et de délicatesse avec le peintre du *Bois sacré*. Suivez donc avec lui les amants d'outre-tombe dans la *Vallée de Mystère*, où répand sa douceur un crépuscule sans fin :

Tendresses dont l'ardeur s'enveloppe de songe,
Cheveux qui vous mêlez, vous étiez leur espoir.
Et Dieu leur a donné l'éternité du soir
Dans cette région solennellement douce ;
Regardez : c'est toujours la sommeillante mousse,
Toujours la chute d'ombre et ses enchantements,
Et ce lever brûlant d'étoiles... (1).

Pouvez-vous rien imaginer de plus splendidement suggestif? C'est ici la fresque la plus magnifique, au double point de vue de la ligne et du coloris et, malgré moi, je rêve d'un Léonard de Vinci ou d'un Puvis de Chavannes.

Voulez-vous du Fra Angelico? Voyez dans le *Printemps franciscain* l'évocation du paysage d'Assise. Je dis évocation et non pas description, puisqu'enfin le pinceau de Le Cardonnel très rarement appuie, presque toujours effleure et laisse au spectateur le soin de parfaire l'intime vision que le poète lui a suggérée :

Près du cloître où la vigne est blonde de lumière,
Oublieux du cruel passé qui fut le mien,
J'abandonne, en priant, mon âme tout entière
Aux attraits de ce beau printemps italien (2).

---

(1) *Vallis Amantium.*
(2) *Printemps franciscain.*

Vous plaît-il maintenant de contempler une image aux traits nettement accusés et rayonnante de toute la splendeur d'un coloris intense, à la Rubens? Regardez saint Benoît :

Patriarche voilé, dont l'image domine
Les cloîtres embaumés d'extase et de savoir,
O notre solennelle et puissante origine,

Toi, qui dans le vitrail embrasé par le soir,
Nous apparais avec ton visage en prière,
Sur un fond d'or, drapé rigidement de noir

Et le doigt sur la bouche, ô grand Silentiaire ! (1).

On peut douter qu'il se rencontre dans toute la poésie française des strophes plus triomphalement picturales que celle-là.

Tout le long du recueil des *Poèmes*, l'harmonie rivalise avec la couleur, et c'est en quoi Louis Le Cardonnel est excellement de notre temps. Vous avez remarqué, en effet, — et Brunetière y a insisté naguère — que la poésie, architecturale ou peu s'en faut, au XVII[e] siècle, pittoresque au XVIII[e], accuse au XIX[e] la prédominance de l'élément musical. Eh ! mon Dieu ! je crois bien que le bon Boileau avait pressenti ce caractère, quand il disait, avec une naïveté au moins apparente :

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Or, Le Cardonnel, tout en demeurant à peu près étranger à l'art complexe des J.-S. Bach et des

---

(1) *A saint Benoît.*

Mozart, excelle dans le choix des tonalités appropriées à chacun de ses poèmes. Il a dit :

J'unirai tous les tons dans mes jeux mélodiques,

et il a tenu parole. Décrira-t-il le *Campo-Santo* d'Assise ou de Gênes, voici des syllabes dures et heurtées :

Marqués du Saint Triangle au front,
Sur une terre sans verdure
Des Anges ceints de pourpre dure
Entre des cyprès raides, vont (1).

Ailleurs, en deux strophes d'un heureux contraste, il opposera la stridence des sonorités cuivrées, si j'ose ainsi dire, à la caresse d'un arpège de harpe ou aux soupirs d'une flûte aérienne :

Toi qui fus autrefois cette Hécate sauvage
Pour qui s'échevelaient par les minuits sanglants
Les sorcières de Thrace avec des cris de rage.

Voilà qui est aigu et métallique ; écoutez maintenant :

Et toi qui, sur les monts, où glissaient tes pieds blancs
Faisais, au temps païen frémir, virgilienne,
Des accords ingénus sur tes pipeaux tremblants (2).

Avez-vous jamais ouï de modulation plus caressante ?

---

(1) *Campo-Santo.*
(2) *Hymne lunaire.*

Encore n'est-ce là qu'un détail, pris au hasard de la lecture. Mais une étude d'ensemble nous amène à de toutes pareilles constatations. Lisez les grandes pièces, elles sont orchestrées : au fur et à mesure des développements, les thèmes se juxtaposent, s'agencent et se fondent : les harmonies se compliquent, s'enflent, s'élèvent en un crescendo superbe et le tout s'achève en un finale ample et majestueux. Je vous renvoie, pour preuve, à la *Plainte antique*, à l'*Hymne lunaire*, à l'*Epilogue*. C'est par là, ce semble, je veux dire par l'inspiration chrétienne de ces poèmes, comme aussi bien par la richesse prestigieuse de l'invention, la pureté de la langue, l'opulence et l'imprévu des modulations que l'on a pu comparer Louis Le Cardonnel à César Franck, celui-ci musicien-poète, comme notre ami poète-musicien ; l'un et l'autre exaltent l'idée religieuse dans leurs œuvres, également maîtres de leur technique respective, incomparables artistes par l'ampleur et la beauté du développement poétique ou musical. Tous les deux vivent aussi par l'excellence de leur style.

Le style de Louis Le Cardonnel, vous l'avez constaté en maint exemple, est harmonieux et dense, imagé et précis ; l'effort vers la précision est manifeste autant que méritoire. Vrai lakiste, vrai celte, notre poète était porté, de par ses origines ou par influence atavique, vers les brumes de la pensée, attiré par le charme des sentiments vagues, des impressions flottantes et indécises ; mais la culture latine l'a poussé en sens contraire vers le réel, le défini, l'exact. Au prix d'une lutte ininterrompue, le dernier mot est resté chez lui à l'art d'écrire, art

sévère et exigeant pour tout homme qui tient une plume, mais dont les sévérités et les exigences contribuent à la valeur de toute création littéraire. Respect de la langue — à quelques néologismes près, — rigueur de la syntaxe, régularité sans contrainte de la prosodie, autant de lois dont les symbolistes font trop aisément litière, mais auxquelles Louis Le Cardonnel s'assujettit, au grand avantage de ses compositions. Il en résulte une plénitude que bien peu de poètes ont su atteindre ; le vers sonne dru et ferme, d'une sonorité de pur argent ; pas d'inutilité, pas de remplissage, c'est un jaillissement sans fin de strophes cadencées où la netteté de l'expression le dispute à la richesse de la rime et à l'éclat rayonnant de l'image. Çà et là des trouvailles de mots, d'ingénieux rapprochements, et l'on a des strophes telles que celle-ci, d'une grâce idéale :

L'air est tout frémissant de fraîcheurs ingénues,
Une douceur se mêle au matin enchanté
Et, dans le calme azur plein de jeunes clartés
Ondule une douceur de virginales nues (1).

Ou bien encore ces vers d'une harmonie virgilienne :

...Sous l'horreur éparse des rameaux,
A ton flot de splendeur silencieuse et blanche
S'offre le courant sombre et murmurant des eaux (2).

---

(1) *Epithalame.*
(2) *Hymne lunaire.*

Un peu plus loin dans le même *Hymne lunaire* :

Tu nourris chastement d'un lait mystérieux
Tout le troupeau craintif et blessé de nos rêves.

Ecoutez ênfin les derniers vers de cette pièce, la plus parfaite peut-être de tout le Recueil :

Et, pour des chants pieux, sois-nous inspiratrice,
Toi qui recourbes l'arc de ton croissant doré
Sous les sandales d'or de la Médiatrice.

Alors nous redirons, dans un hymne éthéré,
Ta beauté, tour à tour suave et solennelle,
Visage de la nuit, lune au disque sacré,
Toi que Dante a nommée une perle éternelle (1).

Telle est cette œuvre poétique d'une très haute et noble inspiration, débordant d'un lyrisme qui glorifie le dogme chrétien, en alliant la sublimité des conceptions théologiques à la magie du verbe évocateur. C'était l'ambition de notre poète, discuté naguère, aujourd'hui acclamé par le public qui lit et qui pense. J'ignore la place que lui peut assigner la critique, parmi les écrivains en vers qui ont défrayé nos cénacles ou nos revues depuis vingt ans. On le rattachera sans doute, au groupe des Henri de Régnier, des Albert Samain, des Jean Moréas, des jeunes symbolistes. Remarquons, en passant, que Louis Le Cardonnel n'a rien emprunté aux uns ni aux autres ; simultanéité de production, parenté de génie, affinité d'impressions,

---

(1) *Hymne lunaire.*

je le veux bien ; influence, peu ou point. Qui sait même si les théories ou les exemples de Louis Le Cardonnel n'ont pas stimulé l'activité ou déterminé l'effort de ses rivaux ? Quoi qu'il en soit, — par le rayonnement de l'idée, la pureté du sentiment, la qualité du style, l'habileté de la facture, le prestige de l'invention verbale, la fusion de l'élément moderne et de l'élément traditionnel, le charme enfin qui se dégage de ses admirables Poèmes, il se pourrait bien que, parmi les lyriques de ces derniers temps, Louis Le Cardonnel fut décidément le premier.

JULES LEMAITRE

On pourrait dire de lui ce que le duc de Saint-Simon disait de Fénelon : « Une physionomie telle que je n'en ai pas vu qui y ressemblât et qui ne se pouvait oublier, quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité, du sérieux et de la gaieté... Ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces... Il fallait faire effort pour cesser de le regarder ». Tel fut M. de Cambrai, tel fut aussi Jules Lemaître.

I

« Je suis du peuple », disait-il. Il était né en 1853 à Vennecy, petit village du Loiret. Son père était instituteur, homme droit et sensé, au demeurant fort bon chrétien, très attaché à la terre natale. C'est par où commence le sentiment patriotique. Notre écrivain le sait, il y insiste avec amour. Il chérit sa petite patrie, « condition et fondement de la grande »; il y retourne chaque année, pour

y trouver repos, réconfort et comme une purification de l'âme, tout ensemble un apaisement : « Le peu que j'ai de sagesse, de douceur et de modération, dit-il, je le dois à ceci qu'avant d'être un homme de Lettres (hélas !) qui exerce son métier à Paris, je suis un paysan qui a son clocher, sa maison, sa prairie ». Il célèbre le tout en vers et en prose :

La campagne de chez nous
A le charme intime ;
Point de paysages fous
Point d'horreur sublime :
Mais des prés moëlleux aux pieds ;
Petits bois, petits sentiers
Et des rangs de peupliers
Dont tremble la cime.

Eh ! Eh ! voilà un tableautin dont la grâce ferait envie à Ronsard et à Du Bellay.

Dans ce paysage de grâce et de fraîcheur s'écoula l'enfance de Jules Lemaître. Il en a conté maint épisode en divers endroits de ses œuvres, avec force détails pittoresques, agrémentés de cette pointe de malice familière au subtil écrivain. N'a-t-il pas rappelé comment, tout petit enfant, il assistait aux processions de la Fête-Dieu conduisant au bout d'une laisse enrubannée un joli petit agneau frisé ? « J'étais, dit-il, frisé comme le mouton ». Ailleurs il nous fait la confidence de ses impressions à une représentation de Jeanne d'Arc, figurée sous les espèces d'une écuyère de cirque. Ce spectacle l'émut jusqu'aux larmes et hanta jusque dans l'enchantement du rêve son imagination d'enfant.

Une nature à ce point douée, sous le double aspect de la sensibilité et de l'intelligence, semblait s'offrir d'elle-même aux soins d'une éducation où l'esprit et le cœur trouveraient leur aliment. Ce devait être l'œuvre de parents attentifs, disposés aux plus généreux sacrifices en vue d'assurer l'avenir de leur fils et, tout en orientant son développement intellectuel et moral dans le sens de la plus haute culture, préoccupés de sauvegarder en sa jeune âme le trésor de la foi ancestrale et des fortes convictions. De cette première formation, l'empreinte une fois marquée devait demeurer ineffaçable.

Jules Lemaître en dut le bienfait aux pieux ecclésiastiques à qui M[gr] Dupanloup avait confié le Petit-Séminaire d'Orléans. Il y passa quelques années et vint achever ses études au Petit-Séminaire de Notre-Dame-des-Champs, à Paris.

Première éducation religieuse qui résistera aux influences adverses et se révélera vers le soir d'une vie trop agitée ; pure flamme, que le souffle glacé du scepticisme fera vaciller, sans jamais l'éteindre. « Dans le fond de votre cœur, disait Gréard à Lemaître, en le recevant à l'Académie française, aujourd'hui encore, il subsiste une Cité de Dieu, où vous ne souffrez pas qu'on pénètre le sourire aux lèvres » Il dut, en effet, la préserver de plus d'une atteinte à l'Ecole Normale, tout le long de sa vie universitaire, dans toutes les aventures d'une existence que l'ont eût souhaitée plus calme, finalement à l'heure décisive où tout homme venu en ce monde s'apprête à franchir les limites du temps.

Cette religion foncière et trop inavouée, allait de

pair avec le sentiment patriotique, point sur lequel Jules Lemaître n'a jamais varié. La cause ? Outre l'influence des traditions familiales, ne pourrait-on pas noter la forte impression que lui laissa la sinistre vision du désastre de 1870 ? Nous en trouverons l'aveu dans un passage où il caractérise sa propre génération :

« Ces jeunes gens sont venus à un mauvais moment. Alors qu'ils sortaient de l'enfance et qu'ils entraient dans la vie, ils ont assisté à une épouvantable aventure. Les uns ont eu le cauchemar du siège de Paris et de la Commune : les autres, en province, ont vu passer la déroute sur les grands chemins, ont étouffé pendant des mois sous l'occupation allemande, ont remué la pourriture et l'horreur des ambulances. Tous ont éprouvé la désillusion la plus cruelle et l'humiliation la plus atroce. Chez beaucoup, l'impression a été si forte qu'elle leur a laissé au cœur une amertume foncière et les a pour longtemps rendus incapables des gaietés abondantes, régulières et saines de leurs aînés ».

La gaieté ! Mais Lemaître semble y avoir renoncé le jour où il crut voir la France rouler sur les pentes d'une abominable décadence. On s'aperçut alors du fond insoupçonné d'énergie morale et d'aptitude à la lutte de celui que l'on avait considéré jusqu'alors comme un simple boulevardier, un dilettante, un sceptique. « J'ai des amis, disait-il, que mon zèle patriotique fait sourire et étonne. C'est qu'ils s'étaient trompés sur moi : c'est que je n'ai jamais été qu'un sceptique de province... c'est le

devoir présent que j'embrasse. Ou plutôt, désenchanté des jeux de la littérature, je m'abandonne avec foi à un instinct que je sens sacré et bienfaisant et je n'ai pas honte de l'ingénuité de mes chagrins ».

On le vit bien dans plus d'un réquisitoire contre ce que l'on a nommé le régime abject, lequel a fait banqueroute aux principes de justice et de liberté qu'il affichait pour mieux duper l'opinion ; régime, « où la proportion des hommes médiocres, intéressés, faibles ou violents », fut vraiment trop forte dans nos assemblées ; régime rancunier, haineux, oppresseur des minorités — de la majorité même du pays qui, avec cette machine trompeuse du suffrage universel, n'est pas toujours représenté !

Quelques années plus tard, l'homme qui tenait ce langage était devenu le président de la Ligue de la Patrie française !

Alors, sous le titre d'*Opinions à répandre*, il aborda une foule de questions que l'on aurait cru en d'autres temps, étrangères à sa compétence ou du moins peu compatibles avec sa tournure d'esprit : questions économiques et sociales, protection ou libre échange, droits de vote, rapports de la nation et de l'armée. Entre temps il se révélait comme un vigoureux orateur et entreprenait, non pas sans danger, une campagne de conférences dans nos plus grandes villes, Orléans, Grenoble, Lyon, Lille, Bordeaux. Il y fit preuve d'éloquence assurément, et d'éloquence tour à tour incisive et vibrante, mais aussi de crânerie. Tenir tête aux apaches n'est point une œuvre de dilettantisme, surtout quand on a devant soi des apaches de gouvernement... Quel-

ques-uns de ces gentilshommes faillirent, en mainte rencontre, lui faire un mauvais parti... il s'en vengea en flagellant le régime dont les faveurs étaient acquises à tous ces chevaliers du surin. Avec quelle âpreté ne met-il pas à nu les hontes, les injustices, les passe-droits, les iniquités qu'il relève à la charge du pouvoir !

« La curée des faveurs, écrit-il en 1898, doit être plus ardente quand le souverain a six cents têtes et par conséquent six cents bouches, généralement bien endentées et plusieurs même faméliques ; quand chacune de ces six cents bouches a sa clientèle de gueules ; quand la plupart de ces six cents souverains sont les esclaves d'un Comité qui les fait élire pour qu'ils lui rapportent, divisés d'ailleurs en partis qui se disputent beaucoup moins le pouvoir que les bénéfices du pouvoir... »

Dans ces paroles on sent gronder une colère mal contenue contre la tourbe des politiciens, qui ont si malheureusement abaissé le sens moral dans notre pays. Un peu plus tard, Lemaître ne dissimulait pas son pessimisme politique ; finalement, il aboutit, comme chacun sait, à la foi royaliste. De cette transformation, je ne veux retenir qu'un point : l'évolution politique de Jules Lemaître est due tout entière à l'ardeur de son patriotisme. Il a été patriote jusqu'à l'exaltation, jusqu'à la souffrance, jusqu'à l'ébranlement des fibres palpitantes et saignantes de son cœur. Quand il sentit la France en danger, lui, le critique au persiflage élégant, le publiciste aux gentillesses désinvoltes,

secoua son scepticisme de façade et se révéla comme orateur véhément, capable des vibrations les plus puissantes.

Cet orateur était toute logique et toute flamme ; servi par un organe au timbre mâle et métallique, aux intonations variées jusqu'à parcourir la gamme entière des émotions, il soulignait d'un geste sobre ses arguments, ses objurgations et jusqu'aux plus larges envolées de son âme ardente. Que si sa dialectique paraissait moins forte, moins hérissée que celle de Brunetière, peut-être était-elle plus subtile, plus impitoyable dans l'effort sagace de son analyse, en fin de compte irrésistible comme celle de son glorieux frère d'armes.

Il est mort à l'heure où le clairon sonnait l'appel, en attendant qu'il sonnât la charge. Il put voir au début de leur œuvre les ouvriers de notre beau rêve de gloire, ce rêve qu'exaltèrent, en prose ou en vers, Déroulède, Barrès, Vandal, Brunetière, Coppée ; rêve passé maintenant des horizons immatériels de l'espoir ou du songe, au premier plan de l'Histoire, cette histoire que notre armée vient d'écrire ces cinq dernières années en lettres de gloire et de sang. N'oublions pas les protagonistes, les hérauts de l'œuvre sainte. Jules Lemaître compte parmi les plus courageux et les plus sincères ; ce lui fut une première récompense que d'entendre la lointaine rumeur du canon grondant sur la frontière ; à l'heure de la grande chute d'ombre, tandis que la foi retrouvée de sa mère et de sa première communion consolait son âme en détresse, son œil mourant voyait passer nos soldats.

II

Il laissait, en quittant ce monde, une œuvre littéraire de tout premier ordre, très considérable en étendue et en valeur, fourmillant d'aperçus ingénieux et de vues profondes, variée à l'infini, riche de toutes les ressources d'un esprit dont l'acuité, la subtilité, la souplesse, la pénétration tenaient du prodige. Pour se rendre un compte exact des trente ou quarante volumes où Jules Lemaître a livré le meilleur de sa pensée et quelquefois de son cœur, il faudrait une longue étude. Inutile de l'entreprendre, après le beau travail de M. Victor Giraud ; contentons-nous d'une vue d'ensemble.

« Diversité c'est ma devise », disait La Fontaine. Cette devise, je crois bien que Jules Lemaître aurait pu se l'approprier. Critique, auteur dramatique, conteur, conférencier, il s'est essayé à tous ces genres, avec un bonheur et un succès toujours grandissants. Rien d'humain ne lui est étranger, nul genre littéraire ne le prend au dépourvu, aucune idée ne le laisse indifférent, pas une forme de littérature ou d'art qui n'éveille en lui le sens critique ou ne le trouve prédisposé à la plus large, à la plus compréhensive sympathie. Parcourez plutôt la collection de ses études sur les *Contemporains :* portraits, esquisses, coups de crayon ou coups de burin, silhouettes prestement enlevées, aquarelles ou pastels, c'est toute la gamme des tons, des lignes et des couleurs. La légèreté de la touche le dispute ici à la vérité du trait ou à la justesse de la vision, la subtilité de l'analyse à la précision de la criti-

que, avec un je ne sais quoi cependant qui est comme l'ondulation fuyante de la pensée, l'éblouissement d'un rayon, le miroitement, l'attrait furtif du rêve. Comment nous reconnaître sous le charme de cette impression, comment nous ressaisir et retrouver notre lucidité critique, comment surtout définir cet ensemble d'éléments complexes, parfois opposés ou d'apparence contradictoire ?... C'est proprement l'insaisissable ; c'est l'agrément d'un style où tout est pureté de lignes, délicatesse de coloris, mais aussi fluidité, harmonie, grâce souriante ou vivacité aiguë, bref l'écho d'une sensibilité jaillissant des plus intimes profondeurs d'une âme très riche et très ardente.

« Nul n'écrit mieux que lui, disait Brunetière, d'un style plus vif, plus souple, plus inattendu : il joue avec les mots, il en fait ce qu'il veut, il en jongle ». — Certes, et personne ne s'y méprend. Le public — celui qui sait lire — dès l'abord empaumé, subjugué et conquis, admire cette manière incisive, spirituelle, cette ironie qui a l'air de se dérober sous les voiles du respect, façon de jeune chat qui égratigne en ronronnant. Exemples ; sur Musset : « Il fut le plus fringant des fantaisistes, le plus élégant des blasphémateurs, le plus ardent des poètes et le plus faible des hommes : quelque chose comme Byron, avec les nerfs et la sensibilité d'une femme ». Sur Victor de Laprade : « *Excelsior* est un cri honorable ; répété durant dix mille vers, il devient un peu fatigant ». Sur l'auteur du *Maître de Forges :* « J'ai l'habitude de n'entretenir mes lecteurs que de sujets littéraires ; j'ai donc à leur

demander pardon, si je leur parle aujourd'hui de M. Georges Ohnet ». Pour le même : « On écrit comme cela en seconde, quand on est très fort sans être très intelligent et l'on enlève le prix de narration française ». Voulez-vous un portrait, pastel ou crayon, je ne sais, mais avec des teintes estompées et très douces ? Voici Sully Prudhomme : « Une tête extraordinairement pensive, des yeux voilés, presque des yeux de femme, dont le regard est comme tourné vers le dedans et semble, quand il vous arrive, sortir du songe obscur des livres ou des limbes de la méditation. On devine un homme qu'un continuel repliement sur soi, l'habitude envahissante et incurable de la recherche et de l'analyse à outrance... a fait singulièrement doux, indulgent et résigné, mais triste à jamais, impropre à l'action extérieure par l'excès du travail cérébral, inhabile au repos par le développement douloureux de la sensibilité, défiant de la vie pour l'avoir trop méditée... »

Un contraste, le portrait de Francisque Sarcey, si pétillant de malice et de verve :

« Un homme gros, gris, rond, bon, toujours allègre et de bonne humeur, tel on se représente M. Francisque Sarcey et tel il est en effet... Il n'est pas un article de Sarcey, où Sarcey ne soit reconnaissable à l'accent, je dirai presque au geste, et qui ne sente un peu son Sarcey... On le voit, on l'entend, il se conjouit dans sa barbe, il vous appelle « mon ami », il va vous taper sur le ventre... M. Sarcey sera, si vous le voulez, quelque

chose comme un neveu sanguin du maigre et nerveux Voltaire, neveu très posthume et né en pleine Beauce... Enfin Francisque vint ! Il vint du fond de sa province, attiré par About comme un Caliban de collège par un Prospero de boulevard... Il vint armé de bons sens, de patience, de franchise et d'humeur ». Bien vu et bien frappé !

Mais quoi ! ce railleur, cet ironiste, ce déconcertant Lemaître sait, quand il le veut, s'élever au ton de la plus haute éloquence. Ainsi quand il nous montre Lamartine faisant face à l'émeute sur le balcon de l'Hôtel de Ville. Admirez ici l'ampleur de la période oratoire :

« Le jour où acculé contre une petite porte de l'Hôtel de Ville, monté sur une chaise de paille, visé par des canons de fusil, la pointe des sabres lui piquant les mains et le forçant à relever un peu le menton, gesticulant d'un bras, tandis que de l'autre il enserrait sur sa poitrine un homme du peuple, un loqueteux qui fondait en larmes ; — le jour où, tenant seul tête à la populace aveugle et irrésistible comme un élément, il l'arrêta — avec des mots — et fit tomber le drapeau rouge des mains de l'émeute, — la fable d'Orphée devint une réalité, et Lamartine fût aussi grand qu'il ait jamais été donné à un homme de l'être en ses jours périssables ».

Que s'il vous agréait maintenant de voir à l'œuvre un écrivain qui fût en même temps un paysagiste, que diriez-vous de cette description de Port-Royal des Champs :

« Le plus doux paysage français, fleurs, ombrages, eaux légères, courbes du sol et ondulations caressantes, ciel tendre et souvent mélancolique, enveloppe ces souvenirs de religion et d'art qui sont entre les plus grands de notre tradition nationale. Ces feuillages sont bien nés. Ces arbres sont les petits-fils de ceux qui ont ombragé les deux têtes merveilleuses et chères où sont écloses les *Pensées* de Pascal et les *Tragédies* de Racine. Et nous songeons que, lorsque le génie de France aura accompli son œuvre — dans longtemps, bien longtemps — d'autres feuillages descendant de ces arbres-ci, s'inclineront sur les fronts d'une humanité dont nous ne prévoyons pas les conditions d'existence, mais qui, si elle n'est retournée à la barbarie primitive, continuera d'être inquiète dans son esprit comme Pascal et troublée dans son cœur comme Racine. Et tout cela, religion, art, nature, s'accorde pour former en nous un mélange d'impressions si fortes que nous plions sous elles et que nous ne saurions les définir ».

Cette page ne révélerait-elle pas d'aventure un Lemaître un peu différent de celui que nous étions accoutumés de rencontrer ? En d'autres termes, ce critique aux doctes espiègleries, aux traits si prestement décochés, à l'ironie égratignante, ne serait-il pas aussi un sentimental ? Mais oui ! De son œuvre, — de toute son œuvre — se dégage un accent d'humanité, qui nous émeut parfois jusque dans les plus obscures profondeurs de notre nature morale. Telle ou telle page de ses *Contes* en prose trahit une sensibilité prompte à frémir et révèle

un être de sympathie et de pitié, un de ceux, qui selon le mot des anciens, « ont sucé le lait de la tendresse humaine ». Une préoccupation morale se mêle à sa critique la plus libre et la plus amusée ; je dirai même qu'un christianisme latent anime ses opinions pour les vivifier et les élever tout ensemble. Si rudes que soient les leçons de l'expérience et de la vie, il y mèle une secrète douceur qui les tempère d'espérance ; inversement il ne conçoit aucun bonheur égoïste et toujours il incline à aspirer cette senteur amère qui, selon le mot du poète Lucrèce, monte du calice même des fleurs comme une angoisse qui nous étreint et glace le sourire sur nos lèvres...

Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat !

En témoignage, écoutez le langage qu'il prête à l'héroïne d'un de ses récits les plus captivants :

« Dans l'enchantement de la nuit bleue, la plaine, les rochers, les arbres et jusqu'aux brins d'herbe semblaient immobiles de bonheur. On eût dit que tout sur la terre reposait délicieusement. Mais la vieille Séphora n'oubliait pas que, à cette heure même, la nature injuste continuait à faire des choses à défier toute réparation future ; elle n'oubliait pas que, à cette heure même, par le vaste monde, des malades qui n'étaient pas des méchants suaient d'angoisse dans leurs lits brûlants, des voyageurs étaient égorgés sur les routes, des hommes étaient torturés par d'autres hommes, des mères pleuraient sur leurs petits enfants morts —

et des bêtes souffraient inexprimablement sans savoir pourquoi... »

Quel remède à ces misères ? Lemaître connaît sans doute le dilemme de Pascal sur le stoïcisme et la doctrine d'Epicure, aboutissant l'une à la volupté, l'autre au désespoir ; il ne fera pas sien non plus l'orgueil d'Alfred de Vigny,

> Qui ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la divinité.

Mais alors quoi ? Tout simplement la réponse chrétienne, celle d'une religion qui pour adoucir les tristesses de l'humaine condition s'efforce d'y introduire un peu de justice et beaucoup d'amour : Soyons humbles, doux, charitables, patients... Quelque effort que Jules Lemaître ait l'air de tenter pour imposer l'exercice de ces vertus au nom d'une philosophie pure et simple, il accuse, malgré tout, dans son âme la survivance, j'allais dire la flamme toujours vive de l'idéal chrétien.

Je vous le montrerais, si j'en avais le temps, plus manifeste encore, dans la belle étude de notre critique sur Louis Veuillot. Ah! comme il aime ce grand catholique et ce savoureux écrivain ! Comme il l'admire, le loue, le vante, tout en se défendant de partager ses croyances... Et pourtant ? n'est-ce pas un commencement de foi religieuse que cet aveu emprunté à l'étude dont nous parlons : « L'apparente justice géométrique des lois n'est rien, si le désir de la justice et de la charité ne sont point en nous ! »

Pour exposer ou défendre ses idées ou ses opinions ; pour disserter, conter, correspondre, animer un personnage sur la scène et faire de toute sa littérature une image saisissante de la vie, — Jules Lemaître a mis en œuvre un instrument merveilleux de délicatesse, de nuance et de précision, son style. Celui-ci, comme lui-même l'a dit du style de Racine, « rase la prose, mais avec des ailes ». Tout y est admirable de propriété, de sobre élégance, de pureté, de distinction. D'aucuns lui préfèrent Anatole France : chez celui-ci, quelque parfaite que paraisse sa manière d'écrire, nous pourrions marquer plus d'un procédé, je ne sais quoi d'artificiel et ce que Brunetière qualifiait de « grâces laborieusement apprises » — abstraction faite de vocables réalistes et souvent saugrenus. Rien de pareil chez Jules Lemaître. C'est un pur classique, mais un classique d'aujourd'hui, avec un parler translucide, avec une fluidité qui tient du miracle, un naturel charmant aux grâces subtiles et attirantes, unique en son genre, décidément hors de pair. Est-il rien de plus magnifiquement français ?

Aussi son œuvre est-elle au plus haut point représentative des qualités de notre race. Tout ce que le génie français comporte de finesse, d'esprit, de grâce attendrie, d'ironie tempérée et légère, s'y reflète comme naturellement. Je devrais ajouter que la force et la clarté complètent cet ensemble, si voisin de la perfection. Par là Lemaître se rattache aux grands écrivains, ses maîtres préférés, Montaigne, Pascal, La Fontaine et surtout Racine, puis encore Sainte-Beuve et Renan, le Renan de la prière sur l'Acropole et de la *Réforme intellec-*

tuelle et morale. J'ai à peine besoin de dire que nous eussions souhaité à Lemaître une réaction plus énergique contre l'influence du trop célèbre et désolant professeur d'anarchie.

Tel quel et toutes réserves faites sur quelques idées ou opinions, parfois bien décevantes, nous aimons à le relire dans ses plus belles pages, où tout est charme et harmonie. C'est un repos durant les heures sombres. C'est à tout le moins une diversion agréable à nos soucis, à nos sollicitudes, à nos angoisses. S'il nous plaît même de chercher, parmi les maîtres de la littérature contemporaine, l'écho de nos préoccupations, ne vous semble-t-il pas qu'elles ont trouvé un interprète fidèle dans ce défenseur vibrant et parfois génial d'une des plus saintes causes qui soient au monde — la cause de la Patrie ?

HENRI CHANTAVOINE

Les lecteurs des *Débats* trouvaient naguère chaque lundi, dans ce journal d'une si impeccable tenue littéraire, deux ou trois colonnes, où la rubrique *Au jour le jour* leur réservait chaque fois la plus aimable surprise, celle de rencontrer un homme au lieu et place d'un auteur. Un pseudonyme, sans mystère, trahissait la plume d'un des plus distingués professeurs de l'Université, Henri Chantavoine, titulaire de la chaire de rhétorique supérieure, — on disait ainsi autrefois — au lycée Henri IV. Rien n'égale la diversité des sujets qu'il traitait là comme en se jouant, si ce n'est la fermeté de son bon sens, l'originalité de ses idées, la souplesse et l'élégance de son style. Naturellement, sans effort, il exposait et, au besoin défendait la cause de l'esprit français, du patriotisme, de la raison ; il poursuivait de son ironie et criblait de ses traits les politiciens sectaires, dont il mettait à nu, du même coup, la malfaisance et la sottise. Qui ne connaît ses deux fantoches, Latruelle et Croulebarde, rivaux de l'immortel Homais, imbéciles solennels dont les traits épars se retrouveraient peut être sans trop de difficulté

dans notre voisinage ? C'est ici de bonne satire, mais sans persiflage ni méchanceté ; à peine de légères égratignures. L'écrivain a trop de bonté d'âme pour contrister qui que ce soit ; l'auteur des *Poèmes sincères* et de recueils plus récents n'a rien d'un Juvénal ; ce prosateur d'un si parfait atticisme est poète par surcroît : c'est un lyrique.

Un lyrique sans ambition démesurée, sans prétention au pindarisme, mais à la manière d'Horace et de La Fontaine, excellant à dégager la poésie inhérente au milieu où s'écoule notre vie de tous les jours. Les champs, le village, les mois, les saisons, la proche rivière, tout lui est prétexte à rimer ; pour mieux dire, il n'est rien qui ne tente sa palette ou son pinceau. De là maint tableau où, comme chez le fabuliste, défilent bêtes et gens, le garde, le braconnier, le bûcheron, la fourmi, le renard, les oies et vingt autres personnages. Ce sont Géorgiques sans prétention, traversées çà et là du souffle de Virgile et de Théocrite, mais très modernes de sentiment et d'inspiration. A pénétrer dans le détail, il faudrait tout un volume. Glanons quelques épis de cette poétique moisson.

L'amour de la terre natale est cher au délicieux écrivain. A d'autres l'ambition des cimes alpestres ou des traversées transatlantiques, le fracas des locomotives hurlantes ou des autos dévoreuses d'espace ; à lui la demeure héritée de ses parents et perdue en quelque hameau :

Quand ma chère maison n'est plus devant mes yeux,
Mon cœur dépaysé souffre d'être loin d'elle ;
Ce n'est qu'à son abri que je me sens joyeux,
Le bon Dieu m'a donné l'âme de l'hirondelle !

Le voilà bien placé, pour observer la vie des champs. Debout dès la première pointe d'aube, il sait voir que

La rosée au matin est la grâce des bois ;

il goûte le charme du matin

Au prélude léger de l'Andante des brises.

Les midis éclatants, les crépuscules aux teintes adoucies le captivent et bientôt il salue l'étoile du soir,

... le beau Vesper, charme des Cieux,
Paisible introducteur de la nuit et du rêve.

Dans l'intervalle, que de spectacles familiers, barque amarrée « endormie au bord de la rivière », « saules pensifs qui regardent dans l'eau ». nuages recélant « l'adieu du soleil dans la plainte du soir », lune dont « le sourire ami caresse la vallée » ! Voici maintenant le défilé des mois et des saisons, et celui des bêtes des champs, des bœufs jusqu'aux grillons... Mais où donc est la place de l'homme ? La voici dans la *Vie paisible*, la *Solitude*, la *Méditation*, mots austères, douces réalités pour qui sait observer, se taire, songer et se souvenir. Des voix graves, de grandes leçons montent de la terre. des champs, des vallées. Peut-être est-ce un reproche ?...

Le vent de la matière a soufflé sur le monde,
Et le séjour de l'homme est comme un mauvais lieu
Où nous passons, courbés par un esprit immonde,
Sans regarder le Ciel et sans songer à Dieu.

Or, voici venir l'Espérance chrétienne qui réconforte les découragés :

Entendez-la ; sa voix est fraîche et consolante,
Elle nous dit : Croyez en moi, vous qui souffrez,
Je ressusciterai votre âme somnolente
Et je rendrai courage aux plus désespérés.

Tel est l'ensemble de ce volume de vers. Je craindrais toutefois de n'en suggérer au lecteur qu'une idée incomplète, si je n'insistais un instant sur les mérites d'une forme littéraire exquise. L'auteur en a le souci, en bon Parnassien pour qui la précision de la pensée, la netteté de l'idée, la grâce ou l'ampleur de l'image, l'harmonie de la strophe sont qualités indispensables. La technique du vers n'a pas de secrets pour lui ; c'est en virtuose qu'il manie le sonnet à peu près tout le long de son recueil. S'il s'interdit par là même les vastes proportions de l'épopée ou de l'ode, c'est une conformité de plus avec un sujet intentionnellement modeste. Ces petits tableaux à la Teniers n'en sont-ils pas plus achevés, plus purs de lignes, plus sobres de coloris ?... Sachons gré également à ce classique d'avoir évité la grandiloquence trop commune à nos symbolistes et à nos décadents. Le style apocalyptique familier à ces messieurs peut bien, par moments, nous surprendre ou nous effarer : il nous étourdit, nous mystifie peut-être, mais il nous laisse l'âme vide.

De grâce, poètes mes amis, si vous pindarisez, que ce soit du moins pour nous dire quelque chose ! Français de race, avides de clarté, nés pour comprendre et sentir, épris d'harmonie, nous

n'avons que faire des assembleurs de nuages et nous savons gré à quiconque nous parle franc — fut-ce des oies ou des dindons. Voyez plutôt le trait de crayon dont les marque notre poète :

Et l'alouette a beau chanter au-dessus d'eux,
Ils ne soupçonnent pas, lourdauds silencieux,
Le vol, cette aventure, et le chant, ce mystère.

Très joli ; mais pourquoi, empennés ou non, voulez-vous que les dindons comprennent quelque chose ? Je les crois plutôt nés pour la broche, ou pour le salut des Capitoles municipaux...

Vous voilà loin des symbolistes. Revenons à eux pour leur dire : poètes préférés du public, écrivez — si vous le pouvez, comme Racine, Lamartine, Musset et mieux encore : faites jaillir des vers tels que ceux-ci, tirés du recueil que nous feuilletons ensemble :

La brise printanière a chanté dans les bois,
Les arpèges d'avril sautent de branche en branche.

Pour souligner ce distique, serait-ce trop que de la musique de Mozart ?

Et encore :

La bergère pensive aux yeux pâles, l'Automne,
Chemine sur la lande en son manteau d'ennui.

J'ai entendu reprocher à Henri Chantavoine l'extrême fluidité de son vers : des grincheux l'ont trouvé trop facile. Je ne sais, mais cette facilité même, qui est le moindre défaut des poètes nouveau venus, manifeste, à mon sens, la perfection

d'un talent maître de ses moyens. Il abonde, nous l'avons vu, en images neuves, imprévues, pittoresques ; la langue de notre écrivain est d'une absolue pureté, elle exclut le néologisme fastueux et le « pompeux barbarisme » ; l'auteur ne prétend rivaliser avec Victor Hugo non plus qu'avec Alfred de Vigny, non pas même avec Sully Prudhomme. Son originalité lui suffit, nous sommes de ceux qu'elle enchante.

Son livre, qui nous invite si doucement à la réflexion ou à la rêverie, sera donc un de nos meilleurs compagnons de vacances, dans nos promenades à travers champs, parmi les vieux chemins, le long des haies ombreuses. Nous le retrouverons volontiers le soir, à l'heure crépusculaire où s'allume la lampe de famille, pour les premières veillées en ces jours finissants d'octobre où notre œil ravi s'est attardé à suivre, au bord du ciel occidental, l'ardente coulée d'or du couchant, la dégradation des teintes pourpre et améthyste colorant de lointains glaciers et qui bientôt s'effondrent ou s'évanouissent pour le céder à la blancheur froide et mate des neiges de là-haut.

Dans le simple et douloureux poème, qu'il a intitulé *La Vie*, l'auteur semble changer de ton. Est-ce un roman ? On pourrait le penser au premier abord mais l'absence d'intrigue, l'écart voulu de toute complication, la suite prévue des faits et du récit révèlent bien plutôt l'histoire, vraie et tout ensemble idéalisée, d'une existence humaine.

Pierre, l'humble héros du livre, modeste professeur de l'Université, travaille, aime, fonde un foyer. Jeanne, l'exquise compagne de sa vie, la traverse

comme un sourire et un rayon, mais, bientôt épuisée, meurt en pleine jeunesse et, dans le cœur de son compagnon désolé, ouvre, en partant, la source des larmes Quoi d'extraordinaire en tout ceci ? Les romans et nouvelles en faveur dans le temps où nous sommes, sont loin d'une pareille simplicité ; les événements s'y entrecroisent de déconcertante façon ; le conflit des intérêts, le choc des caractères, la lutte tumultueuse des passions y suscitent d'innombrables enchevêtrements où s'amuse la curiosité du public... Sachons gré au poète d'avoir évité cet écueil, remercions-le plutôt de nous offrir le spectacle d'une beauté morale tout intérieure.

Non pas que ses personnages ne se meuvent dans un cadre nettement défini. C'est un coin de campagne, dans l'Ile-de-France ou la Bourgogne, je ne sais trop et il n'importe ; mais la nature est décrite par un observateur qui en sent vivement le charme, par un peintre à qui rien n'échappe de ses nuances infinies :

On est dans la saison de magie où l'automne
Nuance à l'infini le bois moins monotone :
La pourpre des buissons, rouge comme le sang,
Tranche sur l'or pâli de l'arbre jaunissant (1).

Quelque temps, Pierre et Jeanne habitent Nantes ; le poète en prend occasion pour tracer d'une main sûre un croquis très vif et prestement enlevé de la ville bretonne, où jusque sur le marché, ailleurs

---

(1) P. 28.

tout bruissant et retentissant de clameurs populaires, les yeux

> Ont la triste douceur des âmes résignées (1).

Bientôt le jeune couple reprendra la route de Paris. Chantavoine ne recommencera pas, après tant d'autres, la description de la capitale : il se contente d'en noter d'un trait « la silhouette immense et vague » aperçue, je crois, des terrasses de Saint-Germain, et, dans le recueillement et la paix, ouvrira vers le rêve et l'idéal ses ailes toutes grandes.

Là vont s'élaborer, mûrir, éclore les idées morales que Pierre consignera plus tard dans son livre intime et qui résumeront sa philosophie. Vous en devinez les thèmes principaux, Humanité, Justice, Science, Progrès... Ils trahissent un cerveau puissant, muni d'une forte culture littéraire, altéré de vérité et de savoir, mais peut-être grisé par l'utopie humanitaire ou l'illusion scientifique : on y sent, au besoin on y pourrait suivre, le déclin, puis l'évanouissement d'une pure lumière, celle de la Foi. Quel dommage, dans une nature si généreuse ! Il y a pour elle, cependant, bien des chances de salut ; le cœur de Pierre vaut mieux que son esprit.

C'est bien ce cœur qui parle avec un autre cœur, tous deux à l'unisson, dans le livre intime de Jeanne. Il y est question surtout de charité, d'une bonté compatissante et douce dont la meilleure ambition

---

(1) P. 39.

est de soulager l'humaine misère et de sécher des larmes :

Je voudrais consoler ces pauvres créatures,
Adoucir si je puis leurs maux et leurs tortures,
Laver, comme autrefois le bon Samaritain,
Les lèvres de leur plaie avec l'huile et le vin (1).

Mais pourquoi, dans ces deux âmes, pourtant saturées d'Evangile, ne sentons-nous pas vibrer la note juste de l'esprit chrétien ? Pourquoi ont-elles « rejeté la foi de leur enfance ? » (2). Mystère et contradiction. Laissez venir deux sombres visiteuses, la Douleur et la Mort : n'apporteront-elles pas, avec leurs austères leçons, un enseignement de résignation et d'espérance ?

J'incline à le penser et je constate qu'elles ont inspiré à Henri Chantavoine les plus belles pages de son poème. Elles rayonnent, comme eût dit un autre poète, Sully Prudhomme, de

...la sainte beauté de la douleur humaine.

Jeanne est morte. Pierre, dans une morne stupeur, contemple une dernière fois le cher visage,

Le cher visage fin et sa grâce jolie...
La pâleur de la mort et sa sérénité
Donnent au front limpide une telle beauté,
Qu'il semble auréolé d'un cercle de lumière (3).

---

(1) P. 81.
(2) P. 117.
(3) P. 134.

Mais cette vision une fois évanouie, quel vide ! L'impression en est plus aiguë et plus amère, quand, au retour du champ funèbre où l'on a laissé la dépouille des morts, on se retrouve à la maison, que les disparus animaient hier encore de leur présence... Le poète a traduit ce sentiment en vers d'une beauté à la fois touchante et grandiose. Il s'est surpassé dans l'expression de la « Plainte », sorte de thrène, jailli des profondeurs d'une âme abîmée dans la souffrance, mais transfigurée par l'espoir... Il faut lire en entier le groupe de sonnets où s'exhale la douleur du poète et dont je veux mettre le premier sous les yeux du lecteur :

Lorsque nous les avons pieusement fermés
Ces yeux mourants, éteints par la lente agonie,
Ils s'ouvrent de nouveau, mais dans une autre vie,
Pour regarder encor ceux qui les ont aimés.

Nous les voyons aussi, rigides et pâmés,
Quand la mort avait clos leur prunelle ternie,
Ils disent maintenant la douceur infinie
Du réveil bienheureux qui les a rallumés.

Ils n'ont pas seulement retrouvé la lumière :
Calmes comme la foi, doux comme la prière,
Ils reflètent l'extase ardente des Elus ;

Et le rayon de feu de la grâce éternelle,
En touchant leur paupière a fait passer en elle
La pureté du jour qui ne s'éteindra plus (1).

---

(1) P. 143.

Tout entier à ces grandes pensées, fidèle à un cher souvenir, Pierre achèvera sa course ici-bas, dans l'austérité du devoir quotidien, n'attendant rien de notre pauvre monde, l'œil fixé sur l'attirant au-delà, vers la patrie des âmes où revivent nos bien-aimés enfuis...

Ce poème est l'œuvre d'un sage à qui rien n'échappe des multiples aspects de la Vie ; et parce que, dans cette vie précaire et limitée, la somme des épreuves l'emporte sur celle des joies, l'impression finale est une impression de mélancolie. Même des pages les plus souriantes, il s'exhale une amère senteur.

Ainsi parlerait Lucrèce :

> Pauvre avorton, jeté faible et nu dans le monde,
> Devant le noir mystère et l'énigme profonde,
> Il vagit tristement avant d'avoir souri ?... (1).

Mais notre poète laisse au vieil épicurien sa désespérance navrée ; « son âme de douleur monte vers l'Infini » (2). C'est la conclusion morale de tout l'ouvrage.

La conclusion littéraire peut-elle être autre chose qu'un hommage rendu à l'excellence des idées, à la noblesse et à la profondeur du sentiment, à la sincérité de l'inspiration — car on sent ici une sensibilité frémissante — enfin à la distinction de la forme ? Henri Chantavoine manie l'alexandrin avec une souplesse toute classique, toute latine

---

(1) P. 179.

(2) P. 180.

oserais-je dire, puisque aussi bien l'influence virgilienne est manifeste chez lui. De plus, il a du Parnassien les adresses de facture, les opulences de rime et non pas certes la froide impassibilité. Tel de ses sonnets est un bel effort de ciselure, où la plasticité du vers s'allie magnifiquement à l'harmonie et au nombre poétique. L'art est d'autant plus subtil qu'il se dissimule et se dérobe. Qu'importe, au surplus, pour l'écrivain qui nous a livré, une si large part de son esprit et de son cœur ?

Ils pourraient en témoigner, ceux-là surtout qui furent ses élèves. J'en ai entendu plus d'un parler avec affection et respect du Maître, auquel ils devaient le meilleur de leur éducation littéraire et morale. Ils louaient à l'envi le vaste savoir, mais aussi la compréhension, la puissance intellectuelle, le libéralisme, la touchante bonté du professeur, qui fut pour eux un guide et un ami. C'est un charme et un profit, pour nous ses lecteurs, que de nous mettre — bien souvent — à son école.

Désormais c'est dans ses livres seuls que nous chercherons sa pensée. Sa voix s'est tue maintenant pour l'éternel silence.

SUR BERLIOZ

Il est bien nôtre, français de France, dauphinois qui plus est, souvent inspiré par le voisinage des sommets alpestres, ému de leur grandeur âpre et romantique, la reflétant dans son œuvre si puissante et si variée. Non d'ailleurs qu'il se fût confiné dans nos parages, nul n'ayant paru plus sensible que lui à la diversité des aspects que nous offre l'univers ; la grâce d'un paysage ombrien ou toscan le ravit, un simple coin de prairie l'enchante, un murmure d'eau claire courant à travers bois lui verse dans l'âme une joie douce, un matin de printemps le transporte : « Je viens de courir, écrivait-il un jour, à Albano, Frascati, Castel Gandolpho ; des lacs, des plaines, des montagnes, de vieux tombeaux, des chapelles, des couvents, de riants villages, des grappes de maisons pendues aux rochers, la mer à l'horizon, le silence, le soleil, c'est un rêve, une féerie ». Ne sentez-vous pas la vivacité de l'impression ?

Vous la retrouverez traduite en accords dans l'œuvre de Berlioz, tour à tour calme et reposante, comme dans l'*Enfance du Christ,* d'une sérénité

antique et virgilienne, comme dans les *Troyens*, troublante et angoissée dans cette *Invocation*, tenue à bon droit pour une des inspirations les plus émouvantes de toute musique. Peut-être n'y insisterons-nous pas sans utilité.

Faust, en proie à la morne désespérance et au désenchantement, rançon amère des plaisirs dont il a vidé la coupe, cherche le repos loin de la foule, dans le grand silence des montagnes, où son âme avide vient demander la paix :

Nature immense, impénétrable et fière,
Toi seule donnes trêve à mon ennui sans fin,
Sur ton sein tout-puissant, je sens moins ma misère,
Je retrouve ma force et je crois vivre enfin.

Oui, soufflez ouragans, criez forêts profondes,
Croulez rochers, torrents précipitez vos ondes,
A vos bruits souverains ma voix aime à s'unir.

Forêts, rochers, torrents, je vous adore ! Mondes,
Qui scintillez, vers vous, s'élance le désir
D'un cœur trop vaste et d'une âme altérée
D'un bonheur qui la fuit...

Je ne vous donne pas ces vers pour l'œuvre d'un poète de race ni d'un ciseleur de rimes ; tels quels et tant bien que mal, il suffisent à l'expression d'un état d'âme essentiellement romantique, en proie au vertige des sommets. Or, la musique les transforme, supplée à leur insuffisance verbale et les fait resplendir. Dans la mélodie qui les revêt de sa forme somptueuse, le génie de Berlioz éclate et se répand ; mieux encore, une âme se révèle, éprise de la souveraine beauté du monde, mais une âme

agitée, inquiète, altérée d'infini. Or, par quels moyens le musicien exprime-t-il ici son tourment ? Par le développement imprévu et l'ampleur toute puissante du rythme ; par la variété déconcertante des modulations — modulations en des tons éloignés, perpétuelle surprise pour l'oreille et qui symbolisent à merveille la douloureuse impuissance du cœur de l'homme à jamais trouver le repos. Entendez les voix qui jaillissent des profondeurs de l'orchestre ; écoutez ces gammes ascendantes et descendantes des violoncelles et des contre-basses, pareilles au grondement des orages ; c'est toute la colère déchaînée des tempêtes, le rugissement des vagues en furie, le fracas des torrents... C'est mieux, beaucoup mieux que le procédé un peu puéril de l'harmonie imitative : c'est l'ébranlement de l'âme humaine, face à face avec les formidables puissances de la nature. La pensée de Faust les domine ; ici c'est la pensée de Faust qui, plus que tout le reste, nous intéresse et nous émeut. Rappelez-vous Pascal et le roseau pensant... Allons plus loin : ce qui nous touche, en cette inquiétante *Invocation*, c'est la voix du Maître génial, dont le cœur saigne d'une blessure sans espoir ; c'est l'accent d'une souffrance qui jette aux quatre vents du Ciel sa plainte inconsolée.

Qui donc, devant une œuvre d'une poésie si humaine, et d'une si intense émotion, oserait chercher à Berlioz une querelle de grammairien ou d'harmoniste ? Le génie se soucie peu des règles de l'école ; il s'y conforme dans la mesure où elles favorisent les créations d'art. Voyez, à ce sujet, le vieil Horace, personne n'ayant traité la question

avec plus de justesse ni plus de sens... Nous aurions mauvaise grâce, comme disait l'autre, « à éplucher la crinière des lions pour y chercher des puces » ; or, pour cela, ajoute Brunetière, il ne nous manque ordinairement que les lions. Cette fois, nous en avons rencontré un et de quelle force ! Il est hors ligne, voire hors cadre. Depuis la mort de Hector Berlioz, quel musicien lui peut-il être comparé ? Wagner est autre, mais non pas plus grand. César Franck ! Voilà certes un nom devant lequel on s'incline, un maître d'une science profonde et sûre, un héritier direct de Beethoven et de J.-S. Bach. Est-il égal à Berlioz en fougue, en primesaut, en puissance créatrice ? Qui oserait en juger ? Accordons, si l'on y tient, que l'œuvre du musicien dauphinois étale çà et là quelques lambeaux de pourpre romantique et souffre de plus d'une exagération. Le mérite de l'ensemble n'est point entamé pour si peu. La gloire de Berlioz n'est pas de celles qui peuvent craindre le recul du temps ni les caprices de la mode. Alors que s'écroulent tant de bruyantes renommées, pour qui l'oubli succède à l'engouement, Berlioz demeure, en dehors et au-dessus des Aristarques et de leurs critiques, un des dominateurs du monde musical.

CHARLES-MARIE WIDOR

Il compte parmi les compositeurs les plus en vue de l'Ecole française contemporaine. Organiste, professeur, auteur d'œuvres symphoniques ou lyriques d'une très haute inspiration et d'une facture puissante, il a reçu tour à tour les marques de distinction les plus enviées et les plus rares. Elles lui sont venues de divers points de l'Europe, Moscou, Saint-Pétersbourg, Rome et autres capitales. Plus récemment, l'Académie des Beaux-Arts, dont il faisait partie depuis 1910, l'a élu secrétaire perpétuel en remplacement de Henry Roujon.

Il est né à Lyon, en 1845. Sa famille est originaire de Hongrie ; un de ses ancêtres, luthier, si je ne me trompe, était établi à Bâle, au XVIIIe siècle. L'aïeul de Charles-Marie transporta son industrie en Alsace et fit de son fils un organiste, qui vint exercer son art à Lyon.

Le jeune Charles-Marie fit ses études au lycée de cette ville ; il s'y montra élève très brillant, mena de pair l'étude des lettres classiques et celle de la musique où son père l'avait initié de très

bonne heure. Ses prédispositions à l'harmonie ne nuisirent en rien à sa culture intellectuelle. Il enleva de haute lutte plus d'un prix et conquit d'emblée le baccalauréat. Bientôt, cédant à une vocation impérieuse, il s'en fut à Bruxelles étudier l'harmonie et le contre-point avec Gevaert et Fétis, l'orgue avec Lemmens, c'est-à-dire avec de très grands maîtres, surpassant et de beaucoup, ceux que comptait alors notre Conservatoire national.

En 1870, sur une présentation de Cavaillé-Coll, il fut nommé organiste du grand orgue de Saint-Sulpice : il succédait à Lefèbure-Vély : en 1890, il prit, au Conservatoire, la classe d'orgue laissée vacante par la mort de César Franck, en 1895 la classe de composition abandonnée par Th. Dubois et dont Ch.-M. Widor reste titulaire, ajoutant à cette fonction celle de Membre du Conseil Supérieur de l'enseignement musical.

Son œuvre dramatique comprend *La Korrigane* (1880), *Maître Ambros* (1886), *Conte d'Avril* (1895), *Les Pêcheurs de Saint-Jean* (1905).

Il a écrit, en outre, une fantaisie pour piano et orchestre, au répertoire de la Société des Concerts du Conservatoire ; plusieurs concertos et sonates, suites d'orchestre pour piano et autres instruments ; plusieurs recueils de mélodies, où l'on reconnaît un des maîtres du Lied moderne. Nous parlerons plus loin de ses Symphonies d'orgue, œuvre la plus considérable, en l'espèce, qui ait paru depuis J.-S. Bach.

Son enseignement est des plus brillants, témoins les succès de ses élèves, prix de Rome, tels que MM. Gabriel Dupont, Leboucher, Delvincourt, Ber-

thelin, Mmes Fleury-Roi et Nadia Boulanger. N'oublions pas M. Marcel Dupré (1).

La plupart des organistes des grandes églises parisiennes ont été ses élèves, Louis Vierne (Notre-Dame), Tournemire (Saint-Eustache), Libert (Saint-Denis).

Ecrivain ou théoricien, Ch.-M. Widor a publié *La Technique de l'Orchestre moderne*, suite au Traité d'instrumentation de Berlioz : il a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes* et au *Correspondant*, par une série d'articles où la solidité du fond le dispute à la distinction et à l'élégance de la forme. Il préside à la grande édition de Bach, en collaboration avec Albert Schweitzer, chez Schimer (New-York).

Il est Chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre de Léopold de Belgique, Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, du Christ de Portugal, de l'Ordre Impérial de Saint-Stanislas de Russie, Grand'Croix d'Alphonse XII. Très modeste, il ne porte aucune de ces décorations.

Très modeste, disons-nous, et d'une simplicité charmante, comme le sont les hommes d'une très grande valeur et d'une ample culture intellectuelle. Celle-ci déborde — et de combien ! — en Ch.-M. Widor, les limites de son art. Littérature, esthétique, philosophie, il n'est rien à quoi il ne prenne intérêt, ou dont il ne puisse discuter avec une compétence avertie et une information sûre.

---

(1) Celui-ci ne serait-il pas l'enfant chéri du Maître ? Mainte analogie d'inspiration et de tendances nous permettent de le penser.

L'histoire et l'archéologie l'attirent plus que tout le reste. Par exemple, l'avez-vous jamais suivi de l'orgue de Saint-Sulpice à la Chapelle de Notre-Dame des Etudiants, qui abrite l'orgue de Marie-Antoinette? Widor se plaît à vous en faire les honneurs ; à ce propos, il vous conte cent anecdotes, insiste sur les détails les plus piquants et laisse deviner chez lui, comme en se jouant, l'érudition la plus vaste.

Au service de cette érudition, ou de la critique musicale, il met une plume alerte, une prose incisive, parfois à arêtes saillantes, dont la nervosité et la carrure font songer à certaines pages de Berlioz. Dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, le *Correspondant* et maint autre périodique, il a traité d'importants sujets de critique ou de technique musicale, apprécié avec une indiscutable justesse de vues plus d'un compositeur de nos jours, Gounod, Massenet, Saint-Saëns. Il les juge avec l'indépendance et la sérénité que nous n'apportons d'ordinaire qu'à l'étude des anciens. S'il se défend de tout engouement, il ne dénigre jamais de parti pris ; au besoin il ira à l'encontre d'une opinion courante, non peut-être pour y contredire de tous points, mais pour en modérer les excès. Ainsi dit-il son mot, en 1904, sur la Réforme du plain-chant : il redressa plus d'une opinion outrancière, mit toutes choses au point avec une érudition très exacte et protesta, non sans véhémence, contre le galvaudage et la mutilation que de maladroits éditeurs faisaient subir à des chefs-d'œuvre consacrés par les siècles, par exemple le *Te Deum*.

En revanche, il estime, comme autrefois Horace,

que, pour être antique, une création d'art n'est pas forcément parfaite. Il ne consent pas à admirer de confiance une antienne ou un graduel dont le seul titre est de remonter à six ou sept cents ans. Après tout, ne sommes-nous pas les gens d'aujourd'hui ? Qui pourrait nous contraindre à parler la langue des Fabliaux, voire la langue de Montaigne ? Pourquoi l'harmonie moderne, avec toutes ses complexités et ses richesses, se verrait-elle barrer l'accès du sanctuaire ? Nous interdira-t-on de chanter l'*Ave Verum* de Mozart, le *Panis Angelicus* de César Franck, ou l'*Agnus Dei* de Widor ?

L'organiste de Saint-Sulpice ne se résignerait point à cet ostracisme, lui qui naguère paraphrasait le *Te Deum* sous les espèces d'une symphonie pour orgue, chœurs et orchestre ?... Aussi bien est-ce dans la symphonie, mieux qu'au théâtre, qu'il donne toute la mesure de sa puissance créatrice et de son prodigieux talent.

Comme compositeur dramatique, il a été souvent discuté. Est-ce prévention ou jalousie d'école ? Peut-être. Tel musicographe a poussé contre lui la malveillance jusqu'à la férocité. Widor a partagé, dans le domaine musical, les antipathies que son ami Brunetière voyait se déchaîner contre lui en littérature. L'un et l'autre était certes en bonne compagnie... De part et d'autre, même conscience professionnelle, même horreur de la platitude ou de la vulgarité, même indépendance de caractère, même souci du vrai. Ajouterai-je : même note austère, non parfois sans quelque âpreté ? Il est possible. Nous nous en rendrons compte dans l'étude de son œuvre d'orgue et de quelques-unes de ses mélodies.

I

C'est dans la composition de ses symphonies d'orgue que s'est pour la première fois affirmé le talent de M. Widor. Mais comment concevons-nous la symphonie ? Ce mot semble évoquer l'idée d'une masse sonore où se donnent rendez-vous les instruments les plus variés, où s'harmonisent tous les timbres, où concourent et s'assemblent toutes les ressources de l'art musical, les cordes frémissant sous la caresse des archets, le soupir des flûtes, l'éclat des cuivres, le cliquetis des cymbales. Mais, à cette conception toute matérielle, il faut en substituer une autre et considérer surtout, dans la symphonie, la forme la plus noble de l'art musical. Celui-ci n'avait-il pas été subordonné, dès l'origine, aux exigences d'un texte ? La note n'était-elle pas considérée comme un simple commentaire du vers ? Au théâtre, par exemple, le chant et l'orchestration ne le cédaient-ils pas en importance au développement de l'action dramatique, voire à l'intérêt du spectacle ? Et savait-on alors, savons-nous bien aujourd'hui même, nous spectateurs des *Huguenots*, du *Prophète*, voire des *Maîtres Chanteurs*, quelle y peut être au juste la nature de notre plaisir et, si entrant à l'Opéra, dans le seul dessein d'y entendre de belle musique, nous ne nous laissons prendre à la piperie des mots ou à l'attrait de la mise en scène ? C'est une question ; mais ce que l'on ne saurait contester c'est, au point de vue strictement musical, la supériorité de la symphonie sur le drame. Là du

moins plus de liens, plus d'entraves, la liberté ; la musique devient maîtresse d'elle-même, elle n'emprunte aucun élément étranger, elle se plie sans peine à toutes les ondulations de la pensée, aux nuances les plus fugitives du sentiment. L'inspiration ouvre ses ailes toutes grandes ; à elle donc l'espace et l'immensité des horizons : dégagée de toute entrave, elle s'envole en plein ciel, en plein azur, en pleine lumière, vers les hauteurs sereines où règne l'immortelle beauté.

De ces conquêtes de l'harmonie, nous avons d'illustres exemples. Dès le XVII[e] siècle, un maître tout à fait hors de pair, J.-S. Bach, en donnant à la sonate une forme à peu près définitive, bientôt complétée par son fils Emmanuel Bach (1), ouvrit la voie à la symphonie pour orchestre, en fixa le plan, que réalisèrent, dans ses grandes lignes et à quelques modifications près, Haydn et Mozart. On sait à quel degré de perfection l'éleva le grand Beethoven ; dans son œuvre, nous ne savons qu'admirer le plus, l'audace de la pensée ou la puissance de l'expression : l'intensité du sentiment ou la grâce souriante : la fougue du rythme ou sa majestueuse ampleur : l'art de l'instrumentation, la science des développements ou la coordination rigoureuse des parties ; par dessus tout, la belle

(1) J.-S. Bach avait fixé le type de la sonate, qu'il répartissait en quatre morceaux : Introduction ou prélude, fugue, adagio et final. Emmanuel Bach réduisit encore ces proportions et divisa la sonate en allegro, morceau lent et final. Haydn écrivit ses symphonies pour orchestre sur un plan analogue, mais il fit suivre l'adagio d'un menuet, que Beethoven remplaça par un scherzo.

ordonnance de l'ensemble, atteignant à cet idéal que réclame impérieusement notre sens esthétique, l'unité dans la variété. Puis quelle poésie, quels accents pour traduire la douleur humaine, le heurt de la fatalité à notre porte, l'orage du malheur qui s'abat sur notre pauvre vie et çà et là des éclaircies, des lambeaux d'azur dans notre ciel, des rayons et des sourires, mais des sourires mouillés de larmes...

Que de pareils chefs-d'œuvre soient restés longtemps inconnus, en France, c'est ce que notre génération n'admet pas sans surprise, habitués que nous sommes à l'audition de ces maîtresses pages, grâce à l'initiative déjà ancienne de Pasdeloup, bientôt suivi et surpassé par Lamoureux et Colonne. Ces puissants vulgarisateurs ont incliné le goût du public vers la musique classique ; on s'est enfin avisé qu'il existe un art musical en dehors de *La Juive* ou de *La Traviata ;* tout de même est-ce en remontant aux sources pures de la tradition, en se mettant à l'école des maîtres, Haendel, Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, qu'une pléiade de savants musiciens a enrichi le répertoire français d'œuvres grandioses et de tout premier intérêt. Dans l'estime de nos compositeurs d'aujourd'hui, la symphonie reste le genre par excellence, celui dont le cadre, le plus vaste de tous, se prête le mieux au développement de la pensée, mais d'une pensée haute, profonde et si j'ose le dire, philosophique et religieuse.

Dès lors, ne peut-on concevoir entre le genre symphonique et l'orgue, une sorte d'harmonie préétablie et comme une réciprocité de convenan-

ces ? L'orgue, en effet, représente à lui seul tout un orchestre ; il parcourt toute l'échelle des sons, depuis les basses les plus profondes jusqu'aux notes les plus aiguës ; il possède une extraordinaire variété de timbres ; il met en branle toute une artillerie de bourdons, de flûtes de seize pieds, de bombardes, de cornets, de trompettes, de hautbois dont la puissance et tour à tour la suavité ou le moelleux tiennent du prodige. Déjà l'orgue ancien, celui de Haëndel et de J.-S. Bach, étonnait les contemporains par la multiplicité de ses ressources ; que penserons-nous alors du royal instrument, tel que l'a reconstitué Cavaillé-Coll ? Ce constructeur génial « sous la seule impulsion d'un merveilleux sens inventif a tout transformé, modifiant, remplaçant, cherchant, trouvant, formulant certaines lois de physique à peine soupçonnées jusqu'alors, telles que le rapport entre le diamètre et la longueur d'un tuyau, mettant en pratique la théorie des sons harmoniques, le système des pressions différentes et de la cloison étanche » (1) ; adaptant enfin à l'orgue la boîte d'expression qui permet à l'exécutant de graduer la masse sonore.

Un instrument ainsi construit, surtout quand cet instrument est le grand orgue de Saint-Sulpice, avec ses cinq claviers et son pédalier, son formidable appareil de cent jeux, représentés par plus de six mille cinq cents tuyaux, un instrument ainsi construit, dis-je, n'ouvre-t-il pas un champ immense

---

(1) De Bricqueville, *Notes sur l'Orgue*. Préface par Ch. Widor, p. 7.

à l'imagination créatrice d'un artiste? Ne met-il pas à la disposition du musicien un véritable orchestre, d'innombrables richesses, une prodigieuse diversité d'effets? La rencontre d'un pareil monument ne peut être que suggestive pour un compositeur qui est déjà un maître ; que sera-ce quand ce maître s'appelle Ch.-M. Widor?

A vingt-quatre ans, imbu des principes classiques, initié à l'harmonie et au contrepoint par Fétis, à la pratique de l'instrument par Lemmens, il est titulaire du grand orgue de Saint-Sulpice. Il ne prétend à rien moins qu'à renouer la chaîne longtemps interrompue des saines traditions ; il veut remettre en honneur le génie et l'œuvre de J.-S. Bach, entreprise méritoire, puisqu'il fallait rompre en visière avec le goût perverti du public et la routine d'un trop grand nombre d'organistes, adonnés à un genre indigne de nos cérémonies sacrées. Rappelons-nous, en effet, de quelle façon on comprenait la musique d'orgue, il y a quelque soixante ans. On continuait, en France surtout, les errements du commencement de ce siècle, errements que je laisse à M. Widor le soin de nous exposer :

« Voici le petit programme placé en tête d'une composition, que Paul-Egide Martini (Schwartzendorf, de son vrai nom, maître de chapelle de Louis XVI, puis de Napoléon) donne comme un modèle de style d'orgue : « Pièce pittoresque sur la Résurrection de Notre-Seigneur. Le morne silence du Sépulcre *(la mineur* à trois temps). La disparition des vapeurs du matin (*trémolo* du grave à l'aigu). Le tremblement de terre (on trépigne sur

la pédale). La descente du ciel d'un chérubin qui ôte la pierre du tombeau (gamme chromatique *prestissimo* du *fa* de la petite flûte et l'*ut* grave de la contrebasse). La sortie de Notre-Seigneur du tombeau *(allegro giocoso ma risoluto)*. La terreur et la fuite des soldats romains (petite fugue en tons bémols). Le chant triomphal des anges (trompette et timbales, fifres et clarinettes). »

Depuis Martini, grâces à Dieu, le chemin parcouru est considérable. Sous l'impulsion de Lemmens, nous avons vu remis en honneur les vrais principes d'exécution et la saine doctrine : les organistes se sont pris à étudier avec soin, je dirai plus, avec une admiration intelligente et enthousiaste l'œuvre de J.-S. Bach, dont Lemmens, jeune encore, avait demandé la tradition à Hesse de Breslau : « A vous de la défendre, disait-il à ses élèves, lors de son dernier passage à Paris. »

Elle a été défendue, en effet, par des hommes dont le nom est déjà glorieux dans l'histoire de la musique contemporaine : César Franck, Saint-Saëns, Guilmant, Widor. Du premier, je citerai, en passant, l'admirable *Fantaisie* pour orgue, dont la première audition excita jadis tant de surprise, la *Prière en ut dièze mineur*, le *Finale* en *si bémol*, les trois *Chorals*, toutes œuvres où la sublimité de l'inspiration, le disputent à la profondeur et à la sûreté de la science. De Saint-Saëns, nous connaissons la *Bénédiction nuptiale*, la *Rhapsodie sur des cantiques bretons*, des préludes, fugues, fantaisies où se dépense une technique prodigieuse. De Guilmant, nous avons entendu de suaves cantilè-

nes, des sonates d'un style achevé. De Ch.-M. Widor, enfin, nous possédons un recueil de douze symphonies, travail de longue haleine, édifice aux vastes proportions, dont il convient d'étudier l'architecture prise dans son ensemble, sans préjudice du détail toujours remarquable par sa propre délicatesse et par le fini de l'exécution (1).

En 1889, une revue musicale de Weimar, complétant un premier article paru l'année précédente, recommandait aux organistes d'Allemagne les symphonies d'orgue de M. Widor. Ces lignes ont à peine franchi le Rhin ; nous ne songerions pas à nous en plaindre, si quelque revue française avait d'ailleurs satisfait notre curiosité ; mais, est-ce indifférence, est-ce oubli, nous ne paraissons pas épris, au même degré que nos voisins, de musique religieuse, ou, si nous daignons y prêter quelque attention, nous nous gardons bien d'en entretenir les journaux ; d'où il suit que les pages les plus estimées de nos grands organistes n'ont eu jusqu'à présent que de muets admirateurs. Au surplus, la renommée ne sourit que bien tard chez nous aux compositeurs dédaigneux du théâtre, témoin ce génial César Franck, si méconnu de son vivant, si prétentieusement raillé, mais si confiant dans l'avenir de son œuvre ; témoin Ch.-M. Widor lui-même, presque inconnu du public avant l'apparition de la *Korrigane*, mais aujourd'hui, par un juste retour, tenu pour un maître, un maître qui fait école et dont

---

(1) Il y faut comprendre la *Symphonie Gothique* et la *Symphonie Romane*, sur des thèmes liturgiques.

le talent s'impose à la critique, comme sa bonne grâce désarme l'envie.

Soucieux de pénétrer au cœur même de l'œuvre qui se dresse à nos yeux et de l'étudier en toute conscience, demandons-nous quelles sont ici les tendences du compositeur, quelles sont ses opinions sur la musique religieuse, dans quelle mesure enfin il a réalisé ses aspirations.

La question de tendance est facile à résoudre, M. Widor s'étant chargé lui-même de ce soin, dans la préface de son recueil. En deux pages pleines de clarté et de précision, il résume sa théorie et indique le dessein qu'il se propose. La facture moderne de l'orgue ayant résolu un problème que les anciens avaient à peine imaginé, c'est-à-dire la graduation de la masse sonore, « l'association des timbres et le moyen de les renforcer ou de les tempérer... à l'instrument nouveau, il faut une langue nouvelle, un autre idéal que celui de la polyphonie scolastique ». L'œuvre de Bach, si grande, si inspirée, si magistrale qu'elle nous paraisse, ne représente pas le dernier effort de l'art ; nul doute que le maître par excellence n'eût écrit en un style différent, s'il avait eu sous la main l'instrument créé par Cavaillé-Coll. Et puisque les trouvailles de génie de ce constructeur émérite ont communiqué à l'orgue une puissance d'expression qui en fait le rival de l'orchestre, les modernes compositeurs verront s'élargir devant eux le champ de l'inspiration et tomber les barrières étroites du prélude et de la fugue scolastiques. Où s'arrêtera-t-on, maintenant que les timbres les plus variés se prêtent à des combinaisons infinies ? Et quels effets à produire au moyen de ces

accouplements de claviers, de ces jeux de flûtes, de hautbois, de gambes, de voix célestes, de voix humaines dont la pédale expressive permet à l'exécutant de renforcer ou d'adoucir à son gré la sonorité ? Ce sont au surplus richesses, dont le goût le plus scrupuleux, le plus pur, le plus sévère doit déterminer l'emploi ; l'abus serait si facile ! et, à vouloir imiter de trop près les procédés de l'orchestre, l'organiste passerait vite du sentiment religieux à l'affectation et à la mièvrerie. M. Widor prétend ne pas excéder une juste mesure et il nous en avertit : « L'orgue, dit-il, par opposition aux instruments de l'orchestre, peut déployer infiniment le même volume de son... Il en parle en philosophe et éveille le sentiment de l'infini. » Quel que soit donc le souci qu'apporte l'organiste, dans le choix des combinaisons et des timbres, quelques variées que soient les ressources de son instrument, il n'en méconnaîtra point le caractère original et, si je puis dire, tout personnel ; il n'en abaissera pas la dignité, en le condamnant à des imitations serviles ; il n'en fera point le porte-voix de fades romances, ni des profanes mélodies du théâtre ou du salon.

Voilà l'idéal que s'est proposé M. Widor et qu'il a tenté de réaliser en publiant le recueil de ses symphonies d'orgue, œuvre lentement élaborée, édifice dont nous avons admiré, il y a bientôt quarante ans, les premières assises, et dont le couronnement encore plus magnifique a dépassé toutes nos prévisions. « Il faudrait un volume entier, avoue le directeur de l'*Urania*, pour apprécier convenablement les symphonies de M. Widor ; nous devons convenir que cette création marque une limite dans

l'histoire de l'orgue, mérite tout respect, s'impose à l'attention et à l'étude de tous les musiciens sérieux. Nous félicitons l'auteur de ces compositions magistrales, et nous ne faisons aucune difficulté d'en reconnaître et d'en affirmer le caractère génial. »

Que nous adhérions de tous points à une appréciation si honorable et pour l'auteur des symphonies et pour l'Ecole française, nous pouvons le dire tout d'abord ; mais quelques explications sont ici nécessaires, et s'il nous arrive d'émettre un doute ou une réserve en passant, l'éminent organiste de Saint-Sulpice ne nous reprochera pas notre sincérité.

Le volume des symphonies d'orgue est des plus compacts, et chaque symphonie forme un tout, une réunion de morceaux d'allure et de caractères très variés. Préludes, andantes, scherzos, finales, c'est une distribution analogue — mais non pas absolument semblable — à celle de la symphonie d'orchestre, telle que l'ont écrite Beethoven et Mendelssohn. Cette analogie et l'adaptation que M. Widor en a faite, sont une nouveauté : peut-être même est-ce un point par où le compositeur prête flanc à la critique. Nous dirons tout à l'heure dans quel sens. Du moins devons-nous constater que nous voilà déjà loin des vieux auteurs dont les œuvres, celles de Bach et de Mendelssohn mises à part, se composaient de préludes et de fugues, puis de fugues et de préludes, sauf de rares apparitions d'intermezzos et de chorals. Ainsi M. Widor n'a pas craint de conclure sa première symphonie par une Marche pontificale du plus puissant effet : c'est net, large, scandé. Le motif principal s'affirme dès

les premières mesures, puis reparaît dans une série de modulations plus originales, plus imprévues, les une que les autres, jusqu'au moment ou un *decrescendo*, savamment combiné, amène le thème du trio. Beaucoup de force encore dans la reprise de l'idée première ; loin d'être noyée dans la profusion des développements, elle les domine sans cesse, et, comme il convient dans une marche triomphale, le rythme est toujours accentué.

A noter, dans la seconde symphonie, une pastorale en sol majeur et un délicieux andante en si bémol : dans la troisième, le minuetto ; dans la quatrième, le cantabile, une des pages les plus suaves, les plus mélodieuses, que M. Widor ait écrites. Celle-ci, du moins, est à la portée de tous ; elle plaît aux connaisseurs comme aux moins versés dans la science harmonique. Suit un scherzo ténu, léger, trop délicat peut-être pour être exécuté dans un grand vaisseau : puis un finale grandiose et solennel.

La cinquième symphonie marque dans le talent de M. Widor une ère nouvelle : il s'y montre, croyons-nous, plus lui-même que jamais. L'allegro vivace du début, le cantabile en fa mineur, enfin la Toccata si brillante, qui couronne l'œuvre comme le bouquet achève un feu d'artifice, sont trop connus du public pour qu'il soit ici nécessaire d'insister. Je ne sache pas de morceaux d'orgue plus goûtés que ceux-là, à telle enseigne que, dès l'audition des premières notes, on a pu voir plus d'une fois tel ou tel des bons paroissiens de Saint-Sulpice donner des signes non équivoques de satisfaction et fermer le livre de messe pour mieux écouter l'or-

gue ou, si vous voulez, s'unir, pour louer Dieu, aux cent voix du royal instrument.

Que dire de l'allegro qui ouvre la sixième symphonie, sinon qu'on en peut admirer les vastes proportions, le développement logique, la cohésion, la structure symétrique, si je puis ainsi parler ? Le chant reparaît tantôt dans les notes les plus élevées du récit expressif, tantôt dans les notes graves des jeux de pédale, et ce retour ne lasse point, parce que l'auteur, s'il connaît l'art du développement, évite les détails oiseux et les amplifications inutiles. Voir encore l'andante en si majeur, second morceau de la même symphonie : c'est peut-être la plus remarquable pièce du recueil : j'y renvoie les amateurs de musique douce et pénétrante, ceux qui estiment que la perfection d'une œuvre d'art se mesure à la puissance de suggestion qu'elle implique (1). Une symphonie, à notre avis, est comme une toile, d'autant plus belle qu'elle donne plus à penser.

Pour la même raison, bien qu'à un degré différent, je signalerai le cantabile de la symphonie VIII. Le mot l'indique, il s'agit ici d'une mélodie bien chantante, de celles que l'on suit sans effort, mais aussi dont la pureté, la limpidité, le calme, l'élévation vont à l'âme et, sans secousse violente, la pénètrent d'une émotion que l'on craint de voir se dissiper trop tôt.

A ce recueil sont venues s'ajouter, après quel-

---

(1) L'auteur incline à penser que le style de ce morceau conviendrait mieux à un quatuor à cordes. Peut-être.

ques années d'intervalle, deux grandes symphonies, la *Gothique* et la *Romane*, composées sur des motifs liturgiques, la première d'après l'Introït de Noël, la seconde d'après l'*Haec dies* de Pâques, œuvres monumentales où l'auteur affirme, une fois de plus, la prestigieuse souplesse de son talent et où se manifeste un sentiment religieux très élevé et très pur et qui laisse, comme le compositeur l'a voulu, une impression définitive de calme et de recueillement.

Ce qui frappe au premier coup d'œil, je ne dis pas seulement dans ces symphonies, mais dans toute page signée de l'organiste de Saint-Sulpice, c'est l'originalité de l'idée et la science musicale. M. Widor est un esprit très personnel, très libre de toute imitation et encore qu'on le retrouve, en tout genre, fidèle aux traditions classiques et qu'il ne cesse pas d'écrire très purement : encore qu'il ait été formé à l'école de J.-S. Bach et de Haëndel, son style unit toute la pureté des anciens aux audacieuses modulations des modernes : il reste bien lui-même, et va jusqu'à pousser très loin, un peu trop loin peut-être, la recherche de l'inouï et l'horreur du convenu :

Nullius addictus jurare in verba magistri.

C'est, à tout prendre, un beau défaut et beaucoup moins commun qu'on ne pense. Toutefois, à fuir les sentiers battus, ne court-on pas le risque, je ne dis pas de s'égarer — M. Widor est trop sûr de sa voie — mais de faire perdre haleine à qui s'efforce de vous suivre ? Je crains que ce ne soit là le défaut

des quatre dernières symphonies, dont il me semble que le vol est bien rapide et bien haut. Vous avez une belle devise, M. Widor, *Soar above ;* mais prenez garde de décourager l'élan de votre auditoire, je dirai même de vos admirateurs. Ou, si vous me permettez une autre comparaison, ne nous introduisez pas dans le labyrinthe des combinaisons harmoniques, sans un fil d'Ariane qui nous trace le chemin ou du moins guide pas à pas notre marche.

Et maintenant ces dix symphonies (exception faite pour les deux dernières plus nettement caractérisées) sont-elles véritablement de la musique religieuse ? L'auteur n'a-t-il pas écrit pour son instrument plus que pour l'Eglise et en vue des cérémonies liturgiques ? « L'orgue parle en philosophe », dit M. Widor, j'aimerais mieux qu'il parlât en chrétien, répondit un jour certain mélomane assez rigoriste : il aurait voulu supprimer ces titres tout profanes de *scherzo*, de *toccata*, de *cantabile*, pour les remplacer par les mots plus ecclésiastiques de *communion*, *élévation*, *offertoire*. Fort bien, mais je connais maint offertoire qui n'est qu'une façon de scherzo, tel morceau d'élévation qui n'est qu'une manière de romance. Au fait, la question est moins compliquée qu'il ne semble, et ces objections m'ont tout l'air d'une querelle de mots. Osons-nous poser la question : Y a-t-il une musique religieuse ? On peut en douter. A le bien prendre, il n'y a pas plus d'accords religieux qu'il n'y a de couleurs et de teintes religieuses, ni même, à quelques exceptions près, de mots religieux. Mais on connaît le sentiment religieux dans la musique, tout comme dans la peinture, ou la poésie, ou l'éloquence. Ce senti-

ment, tout ensemble doux et austère, je le distingue dans la plupart des morceaux dont nous venons de parler. Et si je ne fais aucune difficulté d'avouer que le minuetto de la troisième symphonie ou le scherzo de la quatrième seraient mieux à leur place dans une salle de concert que dans une église (où, d'ailleurs, M. Widor se garderait bien de les exécuter), on m'accordera que l'allegro en sol mineur est un offertoire de grand caractère ; que le cantabile en fa mineur peut tenir lieu du plus charmant Noël ; enfin, que les andantes que nous avons cités ne seraient point déplacés au moment de la communion et portent assez l'âme du chrétien au recueillement et à la prière. Que M. Widor, au surplus, traduise quand il lui plaît le sentiment catholique, la messe dont nous voulons parler le prouvera surabondamment (1).

II

Voilà tantôt quarante ans que M. Widor conçut le dessein d'utiliser, d'une facon plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, toutes les ressources qu'offre la chapelle de son église, je veux dire les trois cents choristes de la maîtrise et du séminaire et les deux grandes orgues de la tribune et du chœur. Cet ensemble, formé d'éléments si variés,

(1) On peut se demander encore si le style de tel ou tel morceau des symphonies de Widor ne conviendrait pas mieux à l'orchestre qu'à l'orgue... *Grammatici certant.*

et d'ailleurs unique, se prêtait à de vastes combinaisons, mais dont la découverte et la réalisation ne laissaient pas d'être malaisées : il y fallait une imagination d'artiste et une science approfondie du contre-point en même temps qu'une étude spéciale et des instruments et des voix : rien n'a manqué à M. Widor. J'en ai pour preuve le succès même de cette messe, qui n'a pas tardé à conquérir tous les suffrages, à s'imposer à force de puissance et d'originalité. C'est, en effet, le propre des œuvres vraiment belles, que de provoquer dès l'abord quelque étonnement ; ensuite de quoi elles gagnent maint suffrage et finalement enlèvent de haute lutte l'estime et l'admiration de tous. Je voudrais discuter les titres de cette admiration et de cette estime.

« Cette messe, dit l'auteur dans une courte indication préliminaire, a été écrite pour un double chœur composé des deux cents voix du séminaire, l'autre des quarante exécutants de la maîtrise ». C'est indiquer d'avance quel sera, dans la suite de cette importante composition, le départ des éléments vocaux : nous attendons, en effet, que chacun de ces deux chœurs ait son rôle bien précisé, bien distinct, alors même que l'un à certains moments se réunit à l'autre ; c'est une marche analogue que M. Widor a suivie, en écrivant les parties des deux instruments.

Voici, en effet, que le grand orgue expose, en huit mesures d'un caractère très franc, le thème du *Kyrie eleison*, dont l'orgue du chœur, intervenant à deux reprises, fait entendre comme un écho. Les barytons aussitôt chantent cette première phrase : *Kyrie eleison !* C'est le cri de la souffrance

humaine ; ce cri, le second chœur à son tour le lance vers les voûtes du temple et les voix du grand orgue achèvent, en frémissant, l'ardente supplication. Puis l'apaisement se produit ; au premier rythme si nettement scandé succède une série de mesures plus fondues et les soprani, avec le reste du second chœur, murmurent le *Christe eleison*. La mélodie, toute suave et recueillie, paraît à deux reprises : c'est l'appel réitéré de l'homme qui pleure au Dieu-Homme, des douleurs de la terre à l'inépuisable amour du Christ Rédempteur. Et, comme entraînés dans un nouvel élan de leurs âmes, les chœurs désormais réunis, de concert avec les deux orgues, reprennent le *Kyrie eleison ;* la persistance du mode mineur nous rappelle sans doute qu'il s'agit ici d'une prière, la prière des pécheurs : mais cette prière semble peu à peu devenir plus confiante et plus joyeuse et s'achève en un accord majeur, que les notes éclatantes du grand orgue emportent dans les cieux.

C'est encore le grand orgue, mais alors avec de lointaines harmonies, qui entonne le cantique des anges : *Gloria in excelsis*. Les soprani chantent : *Pax hominibus*, et dès que les barytons ont entendu cet appel, ils reprennent à la quinte la phrase première, puis tous ensemble poursuivent l'hymne d'allégresse et d'amour. Le rythme en est rapide, il exprime avant tout la joie et ne se ralentit que dans cette partie dont les paroles évoquent l'idée de pitié et de pardon. A peine ce dernier thème est-il épuisé que, brusquement, le grand orgue, avec toute la puissance de ses cent jeux, reprend la phrase du début, vivement répétée par

les deux chœurs et développée jusqu'au moment où une série d'accords savamment combinés et qui laissent pressentir la dernière période, en amènent la résolution sur une cadence plagale du plus puissant effet.

Cette netteté, cette force nous les retrouvons dans le *Sanctus* écrit, si je ne me trompe, *alla breve*, et dont je ne parlerai ici que pour dire qu'il ne le cède en rien aux deux morceaux précédents. Majesté, grandeur, plénitude. Mais j'ai hâte d'en venir à l'*Agnus Dei* vers lequel, dois-je l'avouer, m'attire un charme secret. La mélodie en est limpide, pieuse, tendre ; c'est le petit chœur de la maîtrise qui la chante et les voix du séminaire n'y mêlent leurs graves accents que sur le mot *miserere*. Puis quand tous ensemble attaquent la deuxième reprise, pendant que les basses poursuivent leur chant plaintif, les soprani commencent une phrase dont les notes ascendantes semblent s'élever et se perdre sous les voûtes, comme une fumée d'encens. Mais un écho nous arrive du grand orgue : muet jusque-là, il reprend maintenant, avec toute la suavité de ses jeux de gambe, le thème de l'*Agnus Dei*, qui bientôt va s'éteindre en un dernier accord.

J'ai conscience de n'avoir donné ici qu'une idée fort insuffisante de l'œuvre que j'ai tenté d'analyser. Rien, assurément ne saurait suppléer à l'audition même, cela pour bien des motifs, dont l'un est que musique traduit un ordre d'impressions, de pensées et de sentiments qui, selon le mot d'un critique, Nisard, si j'ai bonne mémoire, se dérobent aux langues parlées. Maintenant, apprécier à leur juste

16

valeur les qualités de composition et de style dont un auteur a fait preuve, surtout quand cet auteur est M. Widor, c'est encore une tâche difficile. Il faut l'entreprendre cependant, en toute sincérité.

Cette messe à deux orgues et deux chœurs est une nouveauté, ne l'étudierait-on qu'à un point de vue technique. J'y vois une mise en œuvre très habile des éléments, mais de ceux-là seuls que fournit la chapelle de Saint-Sulpice : audition successive ou simultanée des voix de la maîtrise et des voix du séminaire : rôle des deux orgues, tantôt séparées, tantôt réunies, tout concourt à la variété. Remarquez, en outre, la brièveté relative de la partition et comment l'auteur a su éviter cet écueil, contre lequel se sont heurtés bien des maîtres célèbres, à savoir, la répétition indéfinie, partant fastidieuse, d'ailleurs anti-liturgique d'un même groupe de mots et la subordination du texte sacré aux pures fantaisies de la phrase musicale. M. Widor, pourrait-on dire, en appliquant ici le mot bien connu de Fénelon, ne se sert de la parole, c'est-à-dire des notes, que pour la pensée ; il ne parle, qualité rare au surplus, que pour dire quelque chose et quelque chose de nouveau, d'imprévu. L'idée chez lui est nette, la phrase puissamment rythmée, développée très savamment, sans que les combinaisons harmoniques, même les plus hardies, fassent jamais oublier le motif principal. Charme, émotion, puissance, voilà les qualités de cette musique : il y a du Haëndel et du Bach dans M. Widor, et j'entends par là qu'on trouve chez lui la force de ces maîtres ; il y a aussi, et dans une large mesure, une grâce pénétrante qui rappelle

Mendelssohn ou Schumann le tout animé du sentiment catholique.

C'est principalement dans l'*Agnus Dei* que se manifeste ce sentiment. Il me semble difficile de rencontrer en pareil sujet, une mélodie plus suppliante, des accents plus recueillis, une phrase plus pure. Sans m'arrêter ici au détail, sans mettre en relief les richesses de ce dernier morceau, je dois du moins en louer le style. L'œuvre, s'il est permis de la comparer à un camée antique, est ciselée avec un art infini (1), mais le travail n'en diminue pas le souffle, n'en retarde pas l'élan, n'entrave en rien l'essor puissant de l'inspiration.

L'inspiration, M. Widor en a fait preuve ailleurs encore que dans les œuvres livrées par lui à la publicité, je veux dire dans les innombrables occasions que lui offre la liturgie catholique, d'exercer son talent d'improvisateur. Il excelle à développer un thème ; nous l'avons entendu à Saint-Sulpice, reprendre tel ou tel motif de Haëndel, *Alleluia du Messie* ou chœur du *Judas Macchabée*, que la maîtrise achevait à peine ; l'organiste ouvrait alors toutes voiles au souffle d'en haut, l'harmonie s'épanchait à larges ondes et les cent voix de l'orgue s'unissaient dans un ensemble sonore et triomphal ; le thème reparaissait, comme il convient, dans tous les tons, avec tous les timbres, sous toutes les formes ; l'enchaînement des idées musicales était si logique, si rigoureux, qu'il donnait l'illusion d'un morceau écrit de toutes pièces. Ce talent

(1) C'est l'opinion de M. Saint-Saëns appréciant cette œuvre.

que l'on y prenne garde, suppose de la part de l'exécutant, outre l'art de l'improvisation savante, une extraordinaire souplesse de doigté, une connaissance parfaite de l'instrument, la virtuosité pour tout dire. M. Widor la possède, on sait à quel degré. Fidèle aux principes et à la méthode d'exécution que lui a légués Lemmens, il semble s'être défini lui-même, en esquissant un portrait : « Lemmens, au clavier, dit-il, donnait le sentiment de la colossale puissance, de l'inflexible volonté, de la magnifique tyrannie du rythme, de l'incomparable grandeur » (1). Le portrait convient à l'élève aussi bien qu'au maître et quiconque aura la rare fortune d'entendre M. Widor, en reconnaîtra spontanément la justesse. C'est l'impression que l'on rapporte d'une visite au grand orgue de Saint-Sulpice et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs au même degré.

Resterons-nous sur les hauteurs de la symphonie, sur les sommets où nous a conduits la musique religieuse ? Ne trouverons-nous pas, entre temps, la note humaine, pour traduire tout un ordre de sentiments, d'une nature plus intime et plus personnelle ? Un genre, d'ailleurs bien défini, semble répondre à ce besoin, c'est celui que les allemands ont appelé *Lied* et que nous traduisons d'un mot, d'ailleurs impropre ou inadéquat : *Mélodie*. Ici, le musicien devient le collaborateur du poète ; il s'ingénie à faire passer dans le vers un souffle nou-

---

(1) De Bricqueville, *Notes sur l'Orgue*, Préface, p. 7.

veau, il en accroît la force expressive. C'est l'aveu qui échappe au plus pénétrant de nos lyriques, Sully Prudhomme :

La note est comme une aile, au pied du vers posée,
Comme l'aile des vents fait trembler la rosée,
Elle le fait frémir, plus sonore et plus frais (1).

Ces beaux vers résument-ils tous les mérites de la mélodie ? Non, peut-être. Il reste à dire ce que ce genre implique de charme, de grâce exquise, d'intimité, à quel point il excelle à traduire nos émotions les plus délicates et les plus subtiles ; comment le chant et l'harmonie combinés suppléent à l'insuffisance des mots, avec quelle intensité d'expression ils disent nos peines ou nos joies, nos regrets ou nos espérances, bercent l'enchantement de nos rêves ou emportent sur leurs ailes nos douleurs inconsolées.

Tel est le but, mais qui ne comprend la difficulté d'y atteindre ? Qui ne voit comment il peut résulter de ce contact entre la note et le vers une sorte de disproportion de l'une à l'autre, d'effacement de la poésie sous l'éclat d'une sonorité trop bruyante ou sous le poids d'une notation trop compliquée ? Il fut un temps — celui des libretti de Scribe, si je ne me trompe, — où le texte d'un opéra, voire d'une romance, était considéré comme quantité négligeable et que l'on négligeait en effet. L'incohérence, la platitude, l'incorrection prosodi-

---

(1) Sully Prudhomme, *Les Epreuves*, p. 10.

que ou grammaticale semblaient s'y être donné rendez-vous.. Depuis lors, nous avons fait du chemin, notre goût s'est épuré, nous sommes devenus plus exigeants. Lisons-nous, par exemple, *Don Juan* ou la *Flûte enchantée*, nous nous indignons du texte pitoyable lancé dans le commerce par de maladroits vulgarisateurs ; tout de même en ce qui touche aux admirables *lieder* de Franz Schubert ou de Robert Schumann. Mais ce que peut produire la rencontre d'un vrai musicien et d'un vrai poète, nous l'avons apprécié dans le *Soir* ou le *Vallon* de Lamartine, dont Gounod a si suavement traduit les strophes émues ; tout aussi bien ne sommes-nous pas restés insensibles aux délicates mélodies dont Massenet a souligné les vers d'Armand Sylvestre ; enfin, nous éprouvons un très grand charme quand une heureuse fortune nous permet d'entendre une page de M. Widor, rivalisant d'harmonie avec Victor Hugo, Sully Prudhomme ou Paul Bourget.

En cette tâche ardue, il va de pair avec des maîtres d'une haute inspiration ou d'une habileté incontestable, César Franck, Edouard Lalo, Ernest Reyer, Gabriel Fauré. Or, quelle est ici son originalité propre ? C'est d'abord la fusion intime de la mélodie et de l'harmonie, à tel point que l'on ne saurait, sauf de très rares exceptions, les concevoir comme séparables l'une de l'autre. Ce caractère, déjà nettement indiqué dans le premier recueil de M. Widor s'affirme avec plus d'évidence encore dans les *Soirs d'été*. Lisez le premier morceau, par exemple, et arrêtez-vous sur le vers qui l'achève :

Ah ! beaux matins passés !...

Qu'y trouvez-vous ? La triple répétition d'une même note, mais appuyée d'un accord dissonnant dont la préparation révèle une science consommée des effets harmoniques et qui se résout, avec une suavité sans pareille, sur un accord parfait. L'impression en est très spéciale : c'est le calme, après une agitation douloureuse de tout l'être moral, mais c'est un calme qui trahit plutôt une mélancolie résignée.

A ceux que séduit une mélodie plus limpide peut-être, où la phrase musicale se ploie au rythme cadencé du vers, je rappellerai volontiers *Nuit d'étoiles*, une des pages les plus gracieuses de M. Widor, et encore *J'ai dit aux bois*, *Enfant de Catane*, *Albaydé*, le *Doux appel*. Mais j'avoue sans détour toute ma préférence — dont j'espère bien donner quelques raisons, — pour le recueil déjà indiqué des *Soirs d'été*, et le volume des *Chansons de mer*, recueils dont Paul Bourget a écrit le texte. Entre tous les autres, trois morceaux de grande allure et d'une inspiration très haute, *Le Soir et la Douleur*, *Pourquoi ?* *Repos éternel*. On y découvre en effet, de nouvelles marques par où se révèle et se caractérise le talent du compositeur, je veux dire, d'une part le fini de la ciselure harmonique, la perfection du style, un je ne sais quoi de plus condensé dans l'écriture, d'autre part, la délicatesse et la souveraine distinction du sentiment, la sincérité de l'émotion, la vibration intime et profonde et, pour tout dire, une âme, au sens plus large et le plus élevé du mot, une âme qui palpite et parfois un cœur qui saigne...

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Pur sanglot, en effet, que le *Soir et la Douleur*. Ecoutez, toute en notes graves, cette phrase en mineur, dramatique début du morceau, véritable *leitmotiv*, dont la réapparition savamment ménagée contribuera, dans une proportion si puissante et si large, à l'unité de l'œuvre. C'en est ici comme l'exposé, puis la Douleur entre en scène :

La Douleur dit au Soir : Oh ! viens, toi que j'appelle,
Toi, le seul qui jamais, jamais ne m'a fait mal.
Et le Soir, souriant et pâle, vient vers elle
Sur l'escalier du ciel occidental.

Il est superflu, je pense, d'insister sur la beauté de ces vers : M. Paul Bourget n'en a pas écrit, ce semble, de plus merveilleusement évocateurs.

Il faudrait tout citer du dialogue émouvant qui s'engage entre les deux personnages de ce drame ; on voudrait rendre par des mots, s'il était possible, la fluidité de la mélodie, reprise maintenant sur le mode majeur, la distinction de l'harmonie, l'exquise élégance de la phrase. Et — pour nous en tenir à la valeur esthétique de ce poème musical, — quelles inflexions caressantes, quelle suavité dans cette mélopée, que le Soir laisse tomber, comme une rosée sur le front brûlant de la Douleur :

... Mon aimée, entends mourir le monde
Et se taire la voix de ces hommes cruels
Et descendre la nuit, ma sœur triste et féconde,
Les bras chargés de lys surnaturels.

Plus émue, plus touchante encore la réponse de la Douleur, qui semble vouloir jeter, en notes stridentes et d'une indicible angoisse, à tous les souffles du crépuscule, l'épouvante dont sa pauvre âme est agitée :

... J'ai peur de l'ombre,
Comme j'ai peur de l'homme et du jour obsesseur,
J'ai peur de ces milliers de regards du ciel sombre.

Ici un cri superbe, puis la voix soudain radoucie paraît s'éteindre, épuisée, sur un *pianissimo*, qui s'exhale comme une plainte à la fois douloureuse et attendrie :

Je t'aime, toi, pour ta morne douceur !

Ne croirait-on pas, après cet effort, que tout est fini, qu'aucune note ne vibrera désormais dans la gamme des émotions ? Erreur ! Le poète et le musicien nous réservent encore un ébranlement inattendu : ils suscitent à nos yeux un tableau pareil à une vision de rêve, la fuite inexorable du Soir que la Nuit, armée de toute la terreur de ses ombres, chasse devant elle sans pitié :

Il est déjà lointain et vague comme un rêve
Et la Douleur reste seule ici-bas !

Pour traduire cette impression de solitude, de délaissement, d'abandon, M. Widor a tiré de son cœur d'artiste des accents sublimes, un appel de désespoir qui atteint et remue dans l'être humain des profondeurs encore insondées. A cet appel, j'ai vu des larmes répandues ; j'ai admiré

alors et senti, plus vivement que jamais, cet étrange chef-d'œuvre, la puissance du souffle qui l'anime, le pathétique qui d'un bout à l'autre le soutient, l'originalité et la perfection de la forme, pour tout dire, une âpre mais supérieure beauté.

On peut douter que M. Widor se soit jamais élevé plus haut ou, inversement, qu'il ait touché dans le cœur humain à de plus secrètes fibres. J'ai vu pourtant plus d'un amateur préférer à ces sombres pages du *Soir et la Douleur*, le dernier morceau du recueil, intitulé *Pourquoi?* Outre que la mélodie en est, dans sa suite, plus facilement saisissable et semble couler d'un flot plus tranquille et plus clair, les sentiments que le compositeur a traduits, en s'associant à l'œuvre du poète, ont un caractère moins violent : une tendresse délicate s'y épanche et si la mélancolie s'y révèle, c'est une mélancolie sans aigreur, qui laisse l'âme ouverte à l'espoir.

Les roses des rosiers en fleurs
L'hiver les cueille et les dessèche,
Mais la blanche rose du cœur
Toujours froissée est toujours fraîche ;
Il n'en finit pas de courir
Le ruisseau de pleurs qui l'arrose
Et la mélancolique rose
N'en finit pas de refleurir.

Une reprise du thème, puis une conclusion d'un effet très doux et la mélodie finit sur une interrogation, un *Pourquoi ?* dont l'accent se prolonge en s'atténuant peu à peu ; la voix se tait, l'harmonie s'éteint dans un vol ténu d'arpèges, comme une

spirale de fumée se dissipe dans l'infini de l'espace et disparaît dans l'immensité de l'azur.

Des symphonies d'orgue, une grand'messe, deux recueils de mélodies, est-ce là tout l'œuvre de M. Widor ? Non, certes, et nous devrions, pour être complet, aborder ses compositions dramatiques, sa musique de chambre et, en particulier, sa délicieuse sérénade pour cinq instruments (1). Mais, outre que les éléments d'une critique informée — et qui voudrait être sûre — échappent à nos prises ou se dérobent à notre compétence, avouerai-je qu'une étude spéciale de la *Korrigane* et de *Maître Ambros*, de *Conte d'Avril*, modifierait à peine l'impression que nous ont laissée les autres compositions du maître ? Qu'est-ce après tout qu'un ballet, musicalement parlant, sinon un dérivé de la symphonie ? Et le drame lyrique, aujourd'hui en honneur, ne réserve-t-il pas à l'orchestre un rôle prépondérant, rôle à certains égards exagéré peut-être ? En tout état de cause, je ne puis émettre ici qu'un doute, poser une question, présenter une opinion sous bénéfice d'inventaire, et cette opinion la voici très franchement :

M. Widor étant avant tout un symphoniste et un lyrique, est-il, comme tel, aisément accessible à un public accoutumé à de grands effets de scène ? La complexité de l'orchestration, l'originalité de la structure, le tissu trop serré de la trame harmo-

(1) Voir encore le Concerto pour piano et orchestre dont l'Andante est d'une inspiration si élevée.

nique et, tout de même, le caractère trop intime de certaines pages n'ont-ils pas compromis le succès de *Maître Ambros ?* Toujours est-il que l'opinion a donné la préférence à la *Korrigane*, voire au *Conte d'Avril*, cet écrin de joyaux mélodiques, cette partition charmante, où le symphoniste réapparaît avec tant d'éclat. Mais nous, pour toutes les raisons que nous venons de dire, nous estimons que l'œuvre d'orgue de M. Widor, ses compositions pour orchestre si souvent interprétées soit au Conservatoire, soit à Genève, soit plus récemment en Russie et en Allemagne, seront pour lui un titre incontestable à l'admiration des connaisseurs, bien plus à la reconnaissance de tous les amateurs de savantes harmonies. Le maître aura le droit de dire comme cet ancien : « *Exegi monumentum œre perennius* ». C'est la conclusion de cette étude ; si l'on veut bien l'admettre comme suffisamment établie et à peu près définitive, nous nous tiendrons pour heureux d'avoir rendu hommage à un grand artiste et d'avoir contribué, dans une mesure d'ailleurs modeste, à l'histoire d'un grand art.

UN ÉVÊQUE ORATEUR

MONSEIGNEUR COTTON

Evêque de Valence

(1825 - 1905)

Mgr Cotton était né orateur. Dans l'ordre intellectuel, ce fut proprement sa supériorité. Ampleur, élévation, mouvement, coloris, souplesse, émotion, il posséda, dans une mesure surabondante, les qualités qui font la puissance et le charme de la parole humaine. Improvisations ou discours, brèves harangues ou conférences, aucun genre ne lui fut étranger — et il excella dans tous.

On peut douter qu'il se soit rencontré, ces derniers temps, parmi le clergé de France, un improvisateur aussi habile que Mgr Cotton. Nous l'avons vu à l'œuvre pendant trente ans. Sans jamais défaillir, avec une abondance intarissable, un à-propos inégalé, une mesure et une justesse révélatrices de l'esprit le plus fin, il répandit à profusion la bonne parole dans la chaire chrétienne, dans des

réunions d'œuvres charitables, en mainte distribution de prix, voire en plus d'un banquet. Il n'y paraissait jamais banal, excellait à la réplique, reprenait de tous points telle harangue ou tel compliment à lui adressé, y trouvait prétexte à quelque développement oratoire et, partant de là, donnait libre cours à sa verve. L'esprit courait alors ou jaillissait en étincelles, esprit aimable, prompt à saisir entre les idées ou les mots des rapports cachés, mais non pas esprit corrosif, ni décochant le trait qui blesse. D'autres fois, il s'élevait comme tout naturellement aux plus hautes considérations, ou bien encore cédait à la poussée intérieure du sentiment, s'attendrissait jusqu'aux larmes et, par cette émotion, gagnait son auditoire. En d'autres circonstances et suivant la diversité des sujets, on le voyait s'animer, hausser le ton, vibrer : sa parole devenait fougueuse, l'expression cinglante : et toujours quelque trouvaille de mots, sans recherche apparente, mais plutôt comme le relief intense de la pensée. Il cédait, par exemple, à de soudaines indignations contre la horde jacobine et ses œuvres : « Ils ont chassé Dieu de l'école, s'écriait-il un jour ; ils l'ont banni des lois, expulsé du prétoire. Qu'ont-ils mis à sa place ? Rien !... Je me trompe, ils s'y sont mis eux-mêmes... Mais ce n'est encore rien ! » Je voudrais pouvoir traduire ici l'accent de l'orateur, la sonorité de sa voix, le jeu mobile de sa physionomie, l'ampleur de son geste, le tout débordant de vie. C'était la source limpide et profonde ; jamais l'expression « parler d'abondance » ne fut mieux justifiée. Il arriva un jour à l'Evêque de Valence de

prendre la parole à quatorze reprises différentes, chaque fois avec un égal bonheur, sans une redite. J'ai rappelé, au lendemain de sa mort, comment, il y a quelques années, après deux heures à peine de préparation, il prononça l'oraison funèbre de l'Evêque de Gap, Mgr Roche. Ce tour de force ravit d'admiration toute l'assistance.

Cette profusion tient du prodige. On se l'explique difficilement tant l'exemple en est rare. Facilité, dira-t-on ? On le dit, en effet, mais c'est exactement comme si l'on n'avait rien dit. Cette facilité, à quoi tient-elle et d'où procède-t-elle ? Quelle en est la marque et à quel signe la peut-on reconnaître ? Pour mieux dire, de quels dons, de quelles qualités intimes peut-on la considérer comme l'épanouissement ? de quelles forces, convergentes et cachées, sera-t-elle la résultante ?

Intellectuellement, vivacité et promptitude. Il y faut la pénétration de l'esprit, l'acuité de la vision intérieure, l'étendue et la diversité des connaissances, la rapide compréhension d'un sujet donné, un appoint de notions de tout ordre et toujours à portée, une mémoire vaste et fidèle, un vocabulaire très riche, une syntaxe très sûre, une phrase très souple, l'expérience par surcroît. Au moral, une sensibilité ardente et délicate, toujours prédisposée à l'éveil de l'émotion ; mais une volonté énergique, maîtresse de soi, contenant les écarts de l'imagination, modérant les effusions du cœur, guidant enfin l'entraînement de la parole et la préservant de l'intempérance ou de l'excès.

A ce prix, l'on est orateur. Mgr Cotton le fut, on sait à quel point. Tel excelle dans la causerie,

qui est inapte au grand discours ; tel autre est disert, agréable, spirituel, réussit à plaire beaucoup plus qu'à émouvoir : un troisième, théologien expert ou canoniste autorisé, n'est qu'un diseur sans flamme. Tout autre fut Mgr Cotton. Il a été, disions-nous, la fougue, la spontanéité, l'élan ; tout ensemble l'onction, la chaleur d'âme, le verbe, pour tout dire, mais non pas la faconde, moins encore la déclamation ; l'éloquence, mais non pas la rhétorique : l'envol des nobles pensées, l'émoi des sentiments profonds et largement humains : jamais banal, jamais vulgaire, avec une absolue liberté d'allure, dégagé de toute contrainte, mais en conformité secrète avec les lois supérieures du grand art.

Ces lois se peuvent résumer en quelques mots. Peut-être n'est-il pas inopportun de les rappeler, comme si nous voulions mettre en regard l'un de l'autre un idéal abstrait et sa réalisation concrète, — car l'Evêque de Valence ne fut pas loin de la perfection.

Nous concevons donc la prédication catholique comme un ensemble harmonieux de doctrine, de morale, d'exégèse et tour à tour de considérations dogmatiques, d'aperçus moraux, d'analyses psychologiques, le tout puisé dans un fonds de vérités éternelles, c'est à savoir l'Ecriture et la Tradition, mais présenté sous une forme élevée et simple, accessible à tous, subordonnée aux convenances des temps et des milieux. C'est dire que l'orateur sacré ne demeure étranger à aucun des problèmes qui préoccupent la société contemporaine ; qu'il doit en rechercher et, au besoin, en pressentir la solution, en saisir et en définir les affinités et les rapports

avec l'immutabilité du dogme, les préceptes de l'Evangile et, au besoin, l'histoire même de l'Eglise. Ainsi depuis tantôt deux mille ans. On sait de quels développements sont susceptibles ces enseignements de la foi et de combien de manières ils peuvent être présentés : sermons, homélies, prônes, catéchismes, entretiens familiers, conférences. Le cadre importe peu, le talent de l'orateur le modifie à sa guise ; nul formalisme, rien de contraint, le libre essor de la pensée, la libre effusion du sentiment. Car enfin le prédicateur ne saurait s'astreindre au genre didactique et, s'il a l'ambition d'émouvoir son auditoire, de le soulever, de le subjuguer, il devra s'émouvoir tout le premier et par là remuer les âmes. Encore n'y parviendra-t-il qu'à la condition de parler une langue claire et précise, limpide et imagée, où la propriété des termes aille de pair avec l'ampleur du rythme, l'harmonie du nombre oratoire, la puissance et la douceur de l'organe, la netteté de la diction, l'élégance ou la noblesse du geste... Ai-je défini un genre ou esquissé la physionomie oratoire de Mgr Cotton ?

Qu'il fût un théologien et un exégète, mieux encore un commentateur ingénieux et parfois subtil de l'Ecriture et des Pères, nous l'avons tous plus d'une fois constaté. Familiarisé avec la parole de Dieu, il l'expliquait avec un rare bonheur, rapprochait les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les éclairait les uns par les autres, en faisait jaillir la lumière en faisceaux parfois éblouissants. Sa parole, tout imprégnée de la pure substance des saintes Lettres, leur empruntait par le fait même leur propre autorité et bénéficiait de leur abondance.

Nous l'avons entendu, à une cérémonie d'ordination, développer le texte de saint Paul : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei*, c'est-à-dire *que l'homme nous regarde comme les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu*, et nous dire, après l'Apôtre, la grandeur du sacerdoce, sa place dans la société des hommes, la splendeur du Christ, dont le prêtre doit porter sur son front comme le rayonnement, l'effusion des grâces du ciel s'épanchant des mains marquées de l'onction sainte... Nous écoutions ravis : la voix de notre Evêque était grave et pénétrante ; nous nous laissions prendre au charme... Ce fut une des plus pures émotions de notre vie.

Qui ne se souvient encore de l'avoir entendu commenter le mot du Prophète : *Ne vous souvenez plus de nos iniquités d'autrefois : que vos miséricordes, en hâte, nous devancent ?* C'était pendant une des dernières retraites pastorales. Notre Evêque fut, comme de coutume, lumineux et touchant. Nous ne savions qu'admirer le plus de son esprit ou de son cœur — car dans ses entretiens avec le clergé de son diocèse, Mgr Cotton se livrait tout entier. Son cœur, dis-je, autant que son intelligence, aidait au commentaire de quelque texte sacré. C'est ainsi que devaient prêcher les Augustin et les Chrysostome !

Que si nous voulions pénétrer, pour la connaître plus complètement, sa méthode d'exégèse oratoire, nous n'aurions qu'à nous reporter aux cent dix-huit Lettres pastorales ou Mandements qui composent son œuvre écrite. Nous y constaterions

à chaque page une mise à contribution presque ininterrompue de la Sainte Ecriture et l'explication de la parole divine la mieux appropriée aux besoins du temps présent. Non pas que l'interprétation strictement dogmatique fût absente de son commentaire ; mais elle n'allait jamais sans une conclusion intéressant la conduite de la vie humaine, au point de vue individuel ou social.

Même emploi de la théologie. Parce qu'il était passé maître en cette science, où il puisait l'ordinaire aliment de ses Lettres pastorales, l'Evêque de Valence exposa toujours la doctrine proprement dite avec une absolue clarté ; il omettait à dessein — et qui pourrait s'en plaindre ? — les subtilités et les abstractions, pour aborder au plus vite les questions générales et aller droit à la pratique. A-t-il dessein, par exemple, d'exposer la Constitution divine de l'Eglise ? (1) Il insiste tout d'abord sur le choix de son sujet, en montre l'opportunité à l'heure présente, tire cette opportunité des attaques dont l'Eglise est l'objet dans ce temps « où le vent de la persécution souffle en tempête ». Suit une définition de la Société fondée par Jésus-Christ : mais aussitôt se présente une comparaison entre cette Société et celles que les hommes ont établies en vue de quelque avantage particulier ou général, ou pour la gestion de leurs intérêts. Ici un passage topique où se mêlent, sans se confondre, principes et applications, notions doctrinales et pré-

---

(1) Mandement pour le Carême de 1905.

ceptes moraux, aussitôt développés et tout à la fois éclairés par de vives similitudes :

« Du haut du ciel où il règne dans la gloire, Notre-Seigneur reste le Chef invisible de son Eglise qu'Il dirige par l'inspiration du Saint-Esprit et qu'Il a promis d'assister jusqu'à la fin des siècles. Mais comme son œuvre de salut doit se continuer aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la terre, Il a délégué ses pouvoirs à son Vicaire, Notre Saint-Père le Pape, Chef visible de l'Eglise et Directeur de cette Société spirituelle qui embrasse l'univers. Son Conseil d'administration, ce sont les Evèques ; ses agents, ce sont les Pasteurs d'ordre secondaire chargés de veiller sur une portion du troupeau ; ses membres, ce sont tous les Chrétiens disséminés sur la surface de la terre. Et comme Jésus-Christ est venu en ce monde pour sauver tous les hommes, Il veut que tous ceux qui n'appartiennent pas au corps de son Eglise, parce qu'ils ignorent sa doctrine, soient considérés comme faisant partie de son âme, dès lors qu'ils observent les préceptes de la loi naturelle que Dieu a gravés dans le cœur de tous les hommes » (1).

Telle est bien la définition de l'Eglise, mais quelle est l'origine de son autorité ? Les propres paroles du Christ, Mgr Cotton les rappelle et les commente ; il en développe les conséquences, en marque les répercussions dans la suite des temps ; il réfute les

---

(1) Mandement pour le Carême de 1905, p. 6.

objections tirées d'une prétendue incompatibilité entre la doctrine catholique et le progrès, rappelle que le dogme catholique est immuable et non pas immobile, en indique l'évolution dans un ordre prévu par la Providence et conformément aux besoins spirituels de la Société chrétienne. Cela dit, il aborde la question de l'autorité législative et disciplinaire confiée à l'Eglise par son divin Fondateur.

Voici maintenant un aperçu général, un coup d'œil d'ensemble sur l'univers catholique, sur la grande famille chrétienne et les membres qui la composent, prêtres et fidèles, religieux de tous ordres, chacun avec ses attributions définies, tous en butte à la haine de l'impiété. C'est l'occasion de présenter un tableau saisissant des dernières entreprises de la libre pensée et de la franc-maçonnerie contre l'Eglise, — en dépit de quoi l'Evêque invite ses diocésains à la confiance et à l'espoir. Encore un appel à la foi, une exhortation aux pratiques de la vie chrétienne et le Mandement s'achève sur quelques paroles de l'Evangile, la sublime promesse de Jésus-Christ au bon larron : « Aujourd'hui même, vous serez avec moi en paradis ».

On voit par cette brève analyse le procédé de composition familier à Mgr Cotton et la structure accoutumée de ses Lettres pastorales. Il s'y révélait orateur d'un bout à l'autre plus encore qu'écrivain proprement dit. J'entends par là que la surabondance de la pensée et du sentiment semblait mal s'accommoder chez lui des contraintes de la phrase écrite ; le cadre en paraissait trop raide ou trop étroit pour cette nature expansive. Ce qu'il lui fallait, à lui, c'était la liberté de l'improvisation, en

présence de quelque grand auditoire, « la voile libre ouverte pour le vent du moment » (1) ; alors, sous le coup d'une émotion vive, en communion, si j'ose ainsi parler, avec l'âme des foules, cette âme qui tour à tour s'agite et s'apaise, frémit ou s'exalte, il se répandait soit en effusions attendries, soit en de terribles invectives, et l'auditoire frissonnait, courbant le front, quand passait sur lui le souffle de cette impérieuse éloquence.

On devine par là quelle était, chez ce maître de la parole, la qualité de l'action oratoire. Rarement s'en est-il rencontré d'aussi parfaite ; rarement vit-on pareil ensemble de dons naturels prédisposant un homme aux succès de la chaire : superbe prestance, puissante carrure, extrême mobilité de physionomie, vivacité du regard, aisance et imprévu du geste, par dessus tout flexibilité de l'organe et, dans cette même voix, justesse, sonorité, harmonie, toute la gamme des tons. Rien de ces récitations monotones ou dolentes, qui déparent tant de sermons, d'ailleurs bien composés ; rien de guindé ni d'emphatique dans le style non plus que dans la diction. A entendre Mgr Cotton, vous n'aviez aucun souci de la phrase, tant l'agrément de la pensée vous captivait. C'était par excellence la perfection du naturel et c'en était tout l'attrait. Décidément, cet homme avait en lui une puissance ! Combien l'Episcopat de France compte-t-il d'orateurs de ce mérite et de cette qualité ?

---

(1) Le mot est de Sainte-Beuve, parlant de Bossuet.

COUPS DE CRAYON

I

LITTÉRATURE DE GUERRE

La guerre a suscité une littérature innombrable et touffue. Poètes et prosateurs ont rivalisé d'abondance. Le champ est illimité, la moisson y surabonde, moisson où le peuple des rimeurs semble s'attribuer la plus large part. Un grand nombre d'entre eux se sentirent, un beau matin, en veine de lyrisme. De là une surproduction confinant à la pléthore, à l'encombrement.

I

Il ne tiendrait qu'à nous de recueillir les gerbes par brassées ; mais le pur froment y est rare. Entendons-nous bien : la plupart des écrivains qui ont pris la plume à la louange des héros, se sont mis à la tâche avec des intentions excellentes,

mais non pas avec des talents égaux. Orateurs, publicistes, généraux, évêques, poètes lyriques ont épanché à l'envi leur patriotisme enflammé, sans réaliser pour autant, l'œuvre d'art éclatante et définitive que la France attend.

Et pourtant, depuis la séance mémorable du 2 août 1914 où la Chambre française entendit le message du Président Poincaré, achevé sur ces mots exaltants : « Haut les cœurs et vive la France ! » que de discours entendus, que de pages écrites ! La parole étant alors au canon, les harangues les plus brèves nous parurent aussi les meilleures. Tel le célèbre ordre du jour du maréchal Joffre, à la veille de la première bataille de la Marne ; ni Jules César ni Tacite n'ont surpassé la simplicité sublime de ces quelques lignes : « Chacun devra se faire tuer à son poste plutôt que de céder le terrain. » Admirable exemple de cette qualité littéraire que les Romains appelaient l'*Imperatoria brevitas*.

Même vertu, même condensation verbale dans les bulletins du Maréchal Foch. Héritier et continuateur des doctrines napoléoniennes, le vainqueur d'hier a encore du grand Empereur la vibration intime et l'éloquence nerveuse qui la traduit.

C'était aussi une parole militaire, mais de toute ampleur et de toute magnificence, que celle d'Albert de Mun. Il portait à la tribune l'ardeur de ses convictions, le souffle impétueux de son éloquence, l'imprévu et la beauté de l'image, par dessus tout la sincérité d'un patriotisme qui imposait à tous la sympathie et le respect.

Sa figure se détache en un relief puissant sur le

fond généralement terne des assemblées délibérantes.

Le Palais Bourbon, sanctuaire où s'élaborent les lois, n'est pas toujours celui où se parle le beau langage. Qui pourrait même affirmer que notre langue n'y fût quelquefois en péril ? C'est ici la contre-partie des temps héroïques, où nos maîtres de la pensée et de la plume rivalisaient de génie pour enrichir, épurer, magnifier notre idiome national et lui imprimer ce caractère d'universalité qui lui permit de traiter les questions les plus hautes sous une forme accessible à tous.

L'effort de nos grands écrivains préserva notre langue de la corruption et de la déliquescence en la défendant tour à tour contre l'argot de la rue et le jargon des salons. Mais voici un nouveau danger : le charabia administratif et parlementaire ! « Nous avons besoin de ce patois, disait un humoriste, pour faire défiler nos petites idées derrière des mots énormes et ronflants. »

Voulez-vous ouïr, comme au hasard de la rencontre, quelques-unes de ces gentillesses ? Exemple : « Pour solutionner la crise des denrées de remplacement déficitaires, il faut pratiquer un recours systématique à des modalités progressives de compartimentage et de contingentement ». Voilà un échantillon du style noble en faveur parmi les arbitres de nos destinées... Inclinons-nous !

Voici mieux encore : « L'industrialisation et la commercialisation de la culture, par une réglementation assurant la standardisation du matériel, l'organisation rationnelle et la régularisation de la production... » S'agirait-il par hasard, de la culture

du français ?... « J'entends comme un vague auvergnat ! » disait le Sous-Préfet du *Monde où l'on s'ennuie*... Serait-ce trop d'exigence que de souhaiter un peu plus de tenue littéraire à cette tribune française où retentirent les voix de Guizot, de Thiers, de Montalembert, d'Albert de Mun ?

Que dirait aujourd'hui le bon roi Pantagruel, de ces « escorcheurs de langaige françois ? » Il leur infligerait le sort dont il punit l'écolier limousin, l'empoignant par la gorge, qu'il lui serra à l'étranglement près : — dont l'autre oncques ne put guérir, sinon à force de boire !

Un pareil châtiment n'eût pas menacé les auteurs des communiqués de guerre, vrais chefs-d'œuvre de rapidité, souvent aussi de réticence habile, voire de sous-entendu parfois sybillin. Justement en voici un, dont vous louerez la brièveté lapidaire, quitte à solliciter d'un jeune officier dont j'ai la relation sous les yeux, tout le détail de l'exploit.

Donc, à une date qui m'échappe, nous lisions dans les journaux : « Brillante attaque sous le bois de X..., notre infanterie, malgré le tir de l'artillerie lourde ennemie, a abordé avec enthousiasme la lisière du bois et l'a emportée à la baïonnette. »

Là-dessus nous admirons. C'est justice. Mon ami, le lieutenant X..., un élève de l'Ecole des Chartes, sans se douter qu'il confine au sublime, m'écrit : « Nous autres, les soldats, nous trouvons tout à fait simple ce qui ébahit les non-combattants. Ici, risquer sa vie, c'est tellement constant que cela paraît tout naturel. Vous ne pouvez vous imaginer comme c'est simple. Voulez-vous la psychologie du soldat, pendant les trois phases d'un combat ?

1° Marche d'approche sous le feu de l'artillerie : « Voilà les marmites ! Zut ! Que c'est embêtant ! »

2° Marche sous le feu de l'artillerie légère, déploiement : « Ah ! V'là les Boches ! Sur le bois de sapin... à 800 mètres, visez bas ! » — « Tiens, sale Boche, prends-ça pour ton rhume, tiens, tiens ! »... L'homme tire.

3° Temps. l'Assaut. Voix du lieutenant : « Les Boches détalent ! En avant les amis, à la baïonnette ! » Voix diverses : « A la fourchette, A la chaudière, Hardi les Gars, Vas-y Charlot ! » Un point, c'est tout, l'ennemi est en fuite.

Mais notre officier, qui est un penseur dégageant la philosophie des événements tragiques, note en passant : « Je crois que ce calme de la fin est tout simplement la grâce d'état que Dieu donne au combattant, comme il en accorde à toutes les créatures que sa volonté engage malgré elles et dont sa bonté prend pitié ». Un autre jour, plus ému encore, et si je puis ainsi dire, plus en profondeur, il m'écrivait par un soir de décembre : « Les éclairs des obus qui déchirent les nuits ont éclairé en moi d'autres ténèbres. J'ai vu, j'ai cru en ce Dieu de force, de justice, de bonté, qui déchaîne les plus terribles fléaux et dans la main de qui nous nous blottissons comme un oiseau frileux dans son nid. » N'est-ce pas admirable ? De tels sentiments, traduits en une langue si pure, nous semblent réaliser un idéal de grandeur qui s'ignore ; s'épanouir en fleur d'héroïsme et de beauté morale d'où se dégage la plus touchante et la plus splendide poésie.

II

J'entends ici comme un secret reproche, plutôt une objection qui se dresse d'elle-même en nos esprits. Quoi ! Attribuer à la guerre une vertu poétique, y voir une source d'inspiration, quel paradoxe ! Les massacres, les dévastations, les ruines, les deuils, les larmes, triste bilan de cinq années d'où nous sortons à peine comme d'un sombre cauchemar ! Qu'en reste-t-il sinon une vision d'épouvante, l'horreur de ces tueries, l'aspiration des peuples vers les bienfaits les plus prosaïques de la paix ? Eh ! bien non, la vérité n'est pas là tout entière ; car un élément se mêle à ces impressions les transforme, les ennoblit ; cet élément, c'est la gloire, c'est-à-dire le rayonnement de l'héroïsme et des vertus guerrières, le souvenir des plus beaux faits d'armes racontés, proclamés, exaltés à la face de tout un peuple et ce peuple à son tour, exaltant ses héros, dans la splendeur d'une apothéose triomphale, comme celle qui rassemblait le 14 juillet 1919, près de l'Arc de l'Etoile, l'élite des nations.

Vienne, alors un poète qui s'identifie à l'âme de tous, s'approprie l'émotion collective, la traduise en strophes de lumière et d'harmonie, réalise en beauté l'idéal d'héroïsme, de sacrifice, de grandeur morale, épanoui en vertus surhumaines au cours de l'effroyable lutte dont nous fûmes les témoins : une œuvre naîtra, rivale des épopées antiques, fixant à sa manière un point unique de l'histoire, célébrant les vainqueurs de la grande guerre,

léguant enfin aux générations futures le patrimoine et le souvenir d'une gloire chantée en vers immortels.

Cette épopée est encore à naître. Qui sera l'Homère français ? En attendant notre Iliade future, pourquoi ne feuilletterions-nous pas plus d'un recueil où s'épanche une veine de pure et sincère poésie ?

Justement voici toute une gerbe de strophes lyriques, traversées d'un souffle d'épopée ; c'est le jaillissement d'une âme ardente, que les splendeurs, les héroïsmes, les horreurs de la guerre ont secouée d'un long frisson. Au jour le jour, le lieutenant Joachim Gasquet, dans la boue des tranchées, dans le silence des nuits d'hiver criblées d'étoiles, jusque sous le feu des obus, a rêvé, puis écrit cet admirable poème.

Ce poème tient de l'épopée par le fourmillement des êtres auxquels il prête une âme, terre, cieux, monuments, dieux antiques, personnages illustres dans l'histoire, philosophes, guerriers, fondateurs d'empires. Ici une pensée d'Aristote, là un vers de Sophocle servent d'épigraphe à tout un chant ; mais, ne vous y trompez pas, ce chant n'est point un commentaire ; c'est l'épanchement d'un cœur enthousiaste et généreux, un cœur de poète et de héros.

Le poète a des yeux pour voir : il voit et nous montre des réalités vivantes. Par exemple, au matin de la Victoire,

> Le ciel se peuple d'ailes, l'aube se peuple d'êtres,
> Toute la terre accourt vers Paris triomphant.

N'attendez point ici une description banale, une énumération, un inventaire ; de la réalité visible et tangible, un lyrique digne de ce nom dégagera toujours l'idée, une idée incarnée sous la forme brillante de l'image. Ainsi ce distique mis sur les lèvres de la Victoire :

Lorsqu'il a faim de Dieu, sous l'ombre de mon aile
Pour renaître plus beau le vieux monde s'endort.

Ailleurs, c'est la note émue, l'auteur étant ceux — plus rares que l'on ne croit — qui ont sucé le lait de la tendresse humaine. Il dit la tristesse du départ, la longue, la douloureuse attente des mères, le deuil navré des épouses. Mais,

... La France a besoin de ses fils...
La Patrie est la mère au pied du Crucifix.

Voulez-vous maintenant, en deux ou trois coups de pinceau, un tableau de bivouac ?

On jette les sacs, on arrive,
Les fusils luisent en faisceau.
Un pré, des saules, une rive,
Tous les bidons courent à l'eau.

. . . .

Hâves, fangeux, ils vont, ils suent,
Courent, de mort éclaboussés,
Et parmi les bêtes qui ruent,
Par un vent de gloire poussés.

Réalisme saisissant, d'où le sentiment et la pensée se dégagent tout ensemble. L'un et l'autre élé-

ment, harmonieusement fondus, aboutissent au symbole :

La lune, obus perdu, s'enfonce dans la nuit.
Ah ! qui déchirera ce froid noir de ma tête ?
A deux pas de mon cœur, sur la neige qui luit,
Aux pieds glacés du vent, l'ombre de Dieu s'arrête.

A cette sombre évocation, préféreriez-vous un tableau plus net et de proportions plus amples ? Lisez la page consacrée aux splendeurs, puis aux martyre de la Cathédrale de Reims. Contemplez les anges de marbre sculptés sur la façade, désormais meurtrie :

Dans un rose Angelus croisant leurs blanches ailes,
Tendant le glaive nu, balançant l'encensoir,
Ils suspendaient, aux nids constellés des tourterelles,
Leur rosaire de pierre au bleu vitrail du soir.

Il faudrait tout citer, hymne au Pain, hymne au Vin, le Chant du retour encore... On ferme le livre sous une impression de griserie, parfois d'effarement, disposition peu favorable à l'éveil du sens critique. Cependant !...

Nous sommes quelque peu déconcertés par les audaces du rythme : nombre de vers s'allongent en quatorze ou quinze pieds : pourquoi ? Le ciseleur, qui sculpte de fermes alexandrins, n'aurait que faire, ce semble, de mètres insolites. Mais, en y regardant de près, ce long alignement ne pourrait-il se décomposer en un vers héroïque et en un octosyllabe ? Ce petit jeu est assez divertissant.

A un autre point de vue, une critique sévère sou-

lignerait l'outrance ou la truculence de certaines métaphores, l'emploi de vocables confinant à la trivialité, par exemple *quignon* comme synonyme d'un morceau de pain. Certes, nous savons bien que le glossaire du poilu n'est pas celui de Jules Lemaître, mais le troupier parle-t-il dans une ode comme au corps de garde ou au bivouac ?

N'importe, ces légères taches sont peut-être la rançon d'une inspiration juvénile, souvent tumultueuse, mais qui trahit un poète de race. On le reconnaît à sa fougue, au balancement harmonieux du vers, à la diversité métrique, à l'imprévu de l'image, à la nouveauté de l'expression...

Les étoiles en sentinelle
Ont, le long de leur camp profond,
Creusé leur tranchée éternelle.
Quel est le cri qu'elles me font ?

Peut-être ce cri s'harmonise-t-il avec la prophétie de l'Ange :

Je t'annonce la paix du monde
Et le printemps universel.

Sur cet espoir, on peut fermer le livre. Il est de ceux auxquels on revient.

On ouvre aussi avec bonheur, les *Poèmes de la Tranchée* de M. Louis Mercier (1), beau volume

---

(1) Louis Mercier, *Poèmes de la Tranchée*, in-16. Lyon, Lardanchet, éditeur

dont l'inspiration hautement religieuse s'épanche en alexandrins d'une frappe solide et d'une résonnance de pur métal. « Cloche d'argent dans l'aube claire », dirons-nous avec Le Cardonnel ; cloche qui tour à tour sonne le tocsin ou le glas, la litanie ou la prière. Elle exalte, en son roulis harmonieux les saints de France, Martin de Tours et Jeanne d'Arc, nos héros, nos poilus épiques... Le poète, avec un amour de tendresse, s'agenouille devant le Christ mutilé qu'il implore en strophes émues pour les combattants de la grande guerre (1) :

Au nom du saint amour dont tu chéris ta mère,
Au nom de l'abandon où tu fus sur la Croix,
Quand tu trouves le ciel insensible à ta voix,
Ne permets pas qu'aucun de ceux-là désespère
Et succombe en doutant et du ciel et de toi !

Ce sont là des impressions vécues, d'une sincérité profonde et qui inclinent le lecteur à la sympathie. Le lecteur vibre avec le poète et se laisse prendre au charme de ces vers où l'éclat de l'image s'allie à la force de l'expression.

A ce double titre, M. Louis Mercier, d'ailleurs connu par de belles et grandes œuvres, a pris rang parmi nos poètes de guerre, j'entends les poètes qui comptent et qui retiennent l'attention du public. Ces poètes-là ne sont en tout temps qu'une minorité.

(1) Louis Mercier, *Poèmes de la Tranchée*, p. 24.

II

AFFRANCHISSEMENT INTELLECTUEL

Peut-être ne sera-ce pas un médiocre résultat de la récente et terrible guerre, que de nous avoir appris à mieux nous connaître et à dégager, si j'ose ainsi dire, notre propre originalité. Depuis combien de temps, en effet, n'était-elle pas compromise, obscurcie, défigurée par des imitations serviles, amoindrie par cette béate et sotte admiration, que l'on a flétrie du nom de snobisme ? D'aucuns datent volontiers ce travers de nos désastres de 1870. Ils rappellent que, au lendemain de la défaite, nos tristes vainqueurs entreprirent une nouvelle conquête de la France, c'est à savoir, la conquête intellectuelle et morale. On nous persuada alors que l'instituteur prussien avait gagné la bataille de Sedan et que nous devions donc nous mettre à son école, si nous aspirions à la revanche. Vous savez ce qui s'ensuivit, le bouleversement dont souffrit notre enseignement public, le remaniement intégral des programmes d'études, la disgrâce des humanités, l'exaltation des méthodes allemandes en philosophie, en littérature, en histoire, le tout à l'encontre de nos plus glorieuses traditions.

Non pas, certes, que tout fût parfait dans notre

pays, dans nos idées, dans nos livres. Nous inclinions trop volontiers aux généralités oratoires, nous étions les incorrigibles parleurs, dont Jules César fait mention, non sans une pointe d'ironie : peut-être accordions-nous à l'éloquence une part trop large, puisque nous la recherchions, non pas seulement dans la chaire, au barreau, à la tribune, mais jusque dans les cours des Facultés, en notre Sorbonne où avait retenti, avec quel éclat ! la voix des Villemain, des Saint-Marc-Girardin, des Frédéric Ozanam. Il fallut en rabattre... On donna dans l'excès contraire. Les petits messieurs en septième ou en sixième furent initiés aux arcanes de la philologie. Ce fut pis en classe de rhétorique, plus excessif encore en philosophie. Le Kantisme, l'Hégélianisme, combien de systèmes d'Outre-Rhin y furent en honneur ! C'était à qui glorifierait Gœthe ou Nietzsche et se mettrait à leur remorque avec une docilité confinant à la servitude. Comme si nos Pascal, nos Malebranche, nos Maine de Biran ne rivalisaient pas, et avec quel avantage, contre les sophistes mâtinés de rhéteurs dont les épais volumes encombraient nos librairies, en attendant que les doctrines amassées dans ces lourds *in-octavo* eussent obscurci nos esprits et déprimé nos âmes.

Demandez-le plutôt à un des maîtres les plus écoutés de notre Université, rival des Ollé-Laprune et des Blondel, M. Georges Dumesnil, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Grenoble. Bien avant la grande épreuve que nous avons subie, cet éminent universitaire a marqué d'un trait ferme et sûr la tare et le danger de la sophistique allemande.

Maintenant, c'est M. Paul Bourget qui ose dire leur fait à Gœthe et à Kant. Dans le Kantisme, il montre l'inanité et le vide d'une conception qui rapporte tout à l'individu et l'érige en arbitre souverain du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, du bien et du mal ; c'est le même système qui définit la morale comme une émanation de chaque sujet pensant, la vérité même comme n'ayant aucune réalité objective, mais restant subordonnée à nos idées ou à nos impressions. Qui ne voit ici le péril et comment les pires fantaisies de l'imagination, les plus funestes égarements de la raison individuelle deviennent à eux-mêmes leur loi ? Prenez-y garde, le principe est gros de conséquences. Il a conduit l'Allemagne aux plus monstreuses aberrations : la plus malfaisante est cette hypertrophie d'un orgueil avide de domination universelle. Dans ces conditions, en effet, la force crée le droit et il n'est d'autre droit que la force ; le monde est une proie offerte à la rapacité germanique ; c'est pourquoi pillons, brûlons, massacrons ; le soudard est un héros, un surhomme ! Eh ! Eh ! que nous parlez-vous de douceur et de pitié ? Ce sont marques d'infériorité ethnique. Notre noblesse, à nous Teutons, c'est notre puissance de nuire et d'exterminer les races inférieures !... Que voulez-vous ? C'est leur morale à eux ; ils la puisent en eux, et puisque, hors de l'homme et au-dessus de l'homme, il n'y a pas de Loi écrite, pas de Loi divine... Que pourrait bien répondre un Kantiste à ce raisonnement ? C'est celui de la barbarie multipliée par la science. Le mot est juste s'il n'est pas nouveau.

Le raisonnement de Nietzsche est absolument identique ; à tout le moins, par des voix un peu différentes, il aboutit aux mêmes conclusions. Lisez, à ce propos, tel article de M. Louis Bertrand dans la *Revue des Deux-Mondes*. Vous y trouverez des textes nietzschéens très authentiques, où s'étale la plus odieuse apologie de la guerre et de ses atrocités. Exemple : « C'est une vaine idée d'utopistes et de belles âmes que d'espérer beaucoup encore de l'humanité, quand elle aura désappris de faire la guerre. En attendant, nous ne connaissons pas d'autre moyen qui puisse rendre aux peuples fatigués cette rude énergie du champ de bataille... *ce sang-froid dans le meurtre*, cette commune ardeur organisatrice dans l'anéantissement de l'ennemi... » Arrêtons ici la citation. Qu'en dites-vous ?... Il y a mieux : « J'aimerai les églises et les tombeaux des dieux, quand le ciel regardera d'un œil clair à travers leurs voûtes brisées. *J'aime à être assis sur les églises détruites*, semblable à l'herbe et au rouge pavot ». C'est bien cela. Reims, Ypres, Arras... La doctrine triomphe, elle passe du domaine des idées dans celui des faits. Que vous semble d'un pareil cynisme ? Est-il étalé avec une suffisante impudeur ?

Qui croirait que ce fou malfaisant de Nietzsche a trompé et berné tant de Français ? Tel Frédéric II bernant Voltaire. La plupart s'obstinaient à ne voir dans les élucubrations de l'écrivain allemand que des fantaisies d'intellectuel en délire. Nous les avons vues en œuvre, transformées en de sanglantes réalités ! Dures leçons, lumière terrifiante ! C'est pourquoi nous songeons enfin à nous ressaisir

et, si l'on me permet une image un peu violente, à rejeter le poison par tous nos pores. Un sursaut victorieux libère nos âmes et remet en valeur les qualités natives du Français, la clarté de la pensée, l'élan et la générosité du cœur, la bravoure tempérée d'humanité, la piété pour le faible, le respect du vaincu, le tout rehaussé par cette fierté nationale, dont nous avions trop longtemps désappris la tradition. Or, ce sont autant de réalités morales épanouies dans l'âme française, par la secrète vertu de l'Evangile. Ne les perdons jamais de vue.

Nous reviendrons nous-mêmes dans la mesure où nous aurons fait revivre, dans les profondeurs de nos âmes, la foi où nos ancêtres furent si grands.

III

JEAN DE LA FONTAINE

A Propos du Tri-Centenaire de sa Naissance

La mode est à la célébration des centenaires. On a fêté le troisième centenaire du Bonhomme le 8 juillet, en la ville de Château-Thierry où il vint au monde, à pareille date, en l'an de grâce 1621. Sur quoi force discours, banquets et beuveries. Tant d'éloquence eût surpris le fabuliste, si du moins elle ne l'eût incliné au sommeil ; mais à boire il n'eût failli, étant Champenois. Ces libations incitent au bien dire. La Fontaine avait appris cette vérité dans Horace ; il l'expérimenta quelquefois.

Il était bon garçon, souvent distrait, lâchant la compagnie pour tisser le fil d'un rêve, à moins qu'il ne s'attardât en un coin de forêt pour y étudier les mœurs des fourmis, suivre le vol des colombes ou épier les cent tours de compère le renard.

Là était son domaine. Maître ès eaux et forêts, il s'y trouvait fort à l'aise, beaucoup mieux qu'en un salon. Homme du monde, pas pour un sol ; observateur cependant — nous dirions psychologue — voire satirique, notant d'un trait acéré travers et

ridicules. Sur ce point il égale Molière ; telle de ses fables est un raccourci de comédie : conditions, mœurs, caractères ; monarques, courtisans, gens de basoche, curés, moines et paysans, à chacun son lot. Voyez là-dessus le livre charmant de Taine, un peu trop systématique dans le fond, si étincelant d'esprit et de style. On sort de cette lecture en se disant que La Fontaine est le plus populaire des classiques français. Oui, certes, et de quelle excellence !

Peintre de la nature, il est paysagiste par la pureté de la ligne et la sobriété du coloris. Un vers suffit pour un tableau.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe.

Voulez-vous une fresque largement brossée ? Voici le souffle du Nord acharné contre le chêne :

Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des Morts !

Dans le même ordre lisez encore : *Phébus et Borée ;* celui-ci

Siffle, souffle, tempête et brise en son passage,
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau.

Vous plaît-il maintenant d'aller au spectacle ? Les fables sont

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

Etudiez les mœurs de la Cour, dans le célèbre petit drame : *Les Animaux malades de la peste.* Voyez-y stigmatisés d'une empreinte aiguë et durable l'orgueil et la férocité, l'hypocrisie, l'égoïsme, l'adulation,

Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

Inversement l'attitude humiliée et naïve du pauvre baudet ; quelle pitié s'en dégage !

Sentiment analogue et de quelle grandeur, et de quelle intensité, dans le *Paysan du Danube !* La Fontaine atteint là aux sommets de la plus haute éloquence...

Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.

Il n'y a pas à dire, ces vers trahissent la touche des grands maîtres.

Peintre, observateur psychologue, La Fontaine est-il aussi un moraliste ? Il n'a rien de commun avec Pascal et Bourdaloue ; il est apparenté toutefois à La Bruyère et à Molière. Au fond, c'est un épicurien, un utilitaire, rien de plus. La morale, dans ses écrits, vient comme elle peut et parfois ne vient pas du tout ; elle n'arrive qu'à la faveur du conte. Si quelque sagesse s'en dégage, c'est une sagesse pratique, un peu terre à terre, donc sans trop d'élévation. Mais lui demandons-nous des leçons ou du plaisir ?

Le plaisir qu'il nous donne est exquis, étant de de ceux que l'on goûte en la compagnie des écri-

vains de race. Langue riche, variée, souple, parfois avec une forte saveur de terroir. On y relève maint vocable populaire, des termes de métier, de grimoire ou de basoche, d'Eglise ou de Palais, de cabaret ou de ferme, et tels que, à les ouïr, un courtisan s'en fût bouché le nez...

Aussitôt notre vieille encore plus misérable
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable.

Encore : il appellera le renard un « écornifleur », le rat « rongemaille », le chat « archi-patelin », ainsi du reste.

Quant à la versification, La Fontaine y est passé maître. Avez-vous jamais rencontré une telle diversité, une telle souplesse de rythme ? Il passe avec aisance de l'alexandrin à l'octosyllabe, voire au vers de trois pieds. Fantaisie ou caprice ? Pas le moins du monde. Le vers est le revêtement de la pensée, il la suit dans ses courbes ondulées et s'arrête avec elles,

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

L'harmonie n'est jamais sacrifiée dans l'œuvre du fabuliste. Voulez-vous des syllabes éclatantes, qui, emplissant l'oreille, exaltent l'émotion ?

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables
Je plie et ne romps pas, vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos.

Et ce vers, qui comblait d'aise le subtil et exigeant critique Emile Faguet :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire !

Etes-vous à la recherche de sonorités adoucies ? Elles abondent :

Qu'un ami est une douce chose !

Ainsi tout le long du livre. Cent exemples en font foi. Cherchez vous-même.

Familière, naturelle, toute proche de nous, adaptée à tous les temps, la poésie de La Fontaine est la plus française qui soit au monde. Je la crois peu accessible aux Anglo-Saxons. Elle abonde en nuances dont la délicatesse va droit à une sensibilité comme à un esprit essentiellement nôtres. De plus, elle offre à tous les âges de la vie un agrément et un profit proportionnés. Les enfants y voient, disait Nisard, « les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent » ; les hommes mûrs y trouvent une image exacte de la société et de la vie. Les amateurs de belle versification sont là en présence d'un des plus habiles sertisseurs de strophes que notre littérature ait jamais connus. Entre temps, je le sais bien, La Fontaine paraît peu se soucier de la rime riche, on n'a que faire de la consonne d'appui, qu'importe ? La facture est toujours magistrale, l'art est d'autant plus parfait qu'il se cache ou se dérobe. Je ne vois, parmi nos contemporains, que Alfred de Musset qui nous rappelle cette grâce et ce naturel.

Voilà bien des titres à la gloire durable du fabuliste. Molière avait raison, quand il disait à ses amis, Racine et Boileau : « Ne nous moquons pas du Bonhomme, il vivra plus que nous. »

IV

ALBERT DE MUN

La vocation oratoire d'Albert de Mun lui fut soudain révélée, un soir de mai 1871. Lieutenant de cuirassiers, il arrivait avec l'armée de Versailles sur les hauteurs de Belleville et il prenait part à la répression de la Commune, non sans éprouver une pitié immense pour le peuple égaré et malheureux. Il la traduisit en accents d'une extrême véhémence au Cercle Montparnasse, le 10 décembre 1871, et dit alors son fait à une certaine bourgeoisie à demi complice des vandales jacobins, à qui elle avait laissé le champ libre. Depuis longtemps Paris n'avait ouï pareille philippique ; on applaudit l'éloquence transportante du Démosthène galonné. Celui-ci laissa là son épée, mais, trente ans durant, il ne cessa point de charger, comme à la bataille.

Il fonça contre de criants abus, des injustices sociales, le triomphe insolent des forts, l'écrasement des faibles. Disciple d'un Maître, « qui eut pitié des foules », il voua le meilleur de sa vie à la cause du pauvre et de l'ouvrier ; il se fit le défenseur de la tradition chrétienne dans l'ordre politique et social, parce qu'il y voyait une condition indispensable à l'amélioration du sort des petits. Cette amélioration, il la réclamait, non pas seulement au

nom de la charité, mais par droit de justice, en quoi il se rencontrait avec le grand Pape Léon XIII et sa retentissante Encyclique sur la condition des artisans. Albert de Mun traduisit ce document admirable et reçut, en retour de cette traduction, l'approbation la plus élogieuse de l'auguste Pontife. N'était-ce pas une première récompense pour le fondateur des Cercles catholiques d'ouvriers ?

Cette œuvre était la réalisation vivante de sa parole et de sa doctrine ; elle subsiste depuis plus de quarante ans, défiant les orages, surmontant toutes les difficultés, tournant tous les obstacles.

Elle ne défraye point seule l'activité de son protagoniste, lequel. comme chacun sait, fut un de nos plus illustres parlementaires académiciens. Encore le mandat législatif ne fut-il, pour lui, qu'une forme d'apostolat. « Je n'entre dans vos débats, disait-il un jour à ses collègues du Palais-Bourbon, que pour accomplir mon devoir de chrétien. J'y entre, parce que j'entends au fond de mon âme comme un appel incessant, comme une voix puissante, qui m'oblige à tourner vers les déshérités de la vie toutes les leçons, tous les principes, toutes les espérances de ma foi ».

Dans cette déclaration, Albert de Mun est tout entier ; l'affirmation de ses croyances catholiques fait l'unité de sa vie. On l'a vu à la tribune aussi souvent que l'intérêt des âmes ou la cause de l'Eglise étaient en jeu ; ajoutons-y la cause populaire : « Je l'ai aimée, dit-il parce que je sens qu'elle incarne des souffrances imméritées... La cause des travailleurs se meut, elle remue le monde. Et, dans cet universel ébranlement, une seule force apparaît,

supérieure aux tempêtes qu'il déchaîne, la force du Christianisme ; non d'un christianisme verbal et prompt à démentir ses promesses, mais d'un christianisme actif et loyalement fidèle à sa doctrine, d'un christianisme aussi rude aux crimes de l'égoïsme qu'à ceux de la colère, parce qu'il fait paraître dans l'homme, au lieu de l'instrument aveugle de l'intérêt et de la passion, la créature divine, soumise à la loi commune de l'amour et de la justice. Ce christianisme prévaudra ou l'humanité retournera à l'esclavage païen, partagé entre la servitude et la révolte. C'est la foi qui soutient mon courage et fortifie mon âme ».

Dans cette même foi, il trouve des raisons nouvelles et toujours plus puissantes d'aimer sa patrie. Pour preuve, vous avez lu ses articles quotidiens, si français, si chrétiens, si militaires — cette dernière note plus vibrante, j'allais dire plus claironnante depuis la guerre. Quel magnifique héraut d'armes et quel entraîneur de convictions ! Il relève, au besoin il gourmande, toujours il réconforte. Il expose en tacticien nos raisons de vaincre ; il démontre en patriote la nécessité de faire confiance à un gouvernement, qu'il eût combattu peut-être en temps ordinaire. Nul plus que lui n'aime la France et ne subordonne plus sincèrement à cet amour toutes ses préférences politiques ; sa bonne foi est absolue, sa sincérité hors d'atteinte ; la noblesse de ce caractère gagne les sympathies et impose le respect.

On a donc tout profit à le lire ou à l'entendre. Outre la puissance de persuasion attachée à sa parole, celle-ci nous laisse encore une impression

d'art. Chez Albert de Mun, la composition est ample et procède par grandes lignes, un peu comme la peinture à fresque. La langue est d'une parfaite propriété, ainsi qu'il sied à un académicien ; le style est périodique et cette forme est par excellence la forme oratoire. L'organe, avant qu'une laryngite chronique ne l'eût malheureusement affaibli, était le plus sonore, le plus juste, le plus musical du monde, avec des inflexions tantôt chaudes et caressantes, tantôt cuivrées, toujours au service d'une diction impeccable et du plus parfait naturel. A le lire, on l'entend encore. Ecoutons sans trêve cette grande voix ; nulle ne fut mieux qualifiée pour nous parler de la France ; nul précurseur ne fut plus digne de lui prédire de glorieux lendemains.

Il est mort avant la victoire. Il l'avait attendue et pressentie avec toute l'ardeur de sa foi.

Quel homme incarna plus noblement l'âme française ?

V

MAURICE BARRÈS

Ce Lorrain, aujourd'hui un de nos écrivains les plus séduisants et de nos plus entraînants patriotes, était petit enfant en 1870, tandis que les hordes prussiennes foulaient le sol de son pays. Alors comme hier, elles semaient la dévastation sur leur passage. Ces images de mort hantèrent l'adolescence de Maurice Barrès, l'empreinte en demeura dans cette âme d'une sensibilité suraiguë ; aucun apport philosophique ou littéraire, aucun effort, aucune influence ne réussirent à l'effacer. De là un patriotisme d'une espèce très haute, avivé, accru, attisé par la réflexion, fondé tout à la fois sur la tradition et sur la science, intellectuel autant que sentimental et toutefois d'un sentiment complexe, où la poussée d'un instinct supérieur, loin d'abolir la conscience ou d'échapper à ses prises, y trouve de nouvelles raisons d'aimer.

Ainsi conçu, le patriotisme s'élève à la hauteur d'une religion et tient du mystère. Il se rattache au culte des ancêtres, il se rive à la chaîne plusieurs fois séculaire de la tradition, il plonge dans le passé des racines vivaces et profondes, il adhère au sol natal par mille liens ténus et forts ; il ne souffre pas la plus légère atteinte, il demeure défiant vis à

vis des importations étrangères ; il ne consent pas « à être moins Français pour paraître plus humain » : il refuse « de manquer à sa patrie pour mieux s'élever à la bienveillance universelle ». A quiconque sourirait d'une si fière intransigeance et raillerait l'âpreté de ses revendications, nous opposerions les œuvres qu'elle a suscitées et fait éclore.

Non pas que la pensée, riche jusqu'à la profusion, de Maurice Barrès, n'ait connu les incertitudes et les tâtonnements, rançon accoutumée de la jeunesse. Je ne sais d'ailleurs s'il eut des prédispositions au scepticisme et, en l'hypothèse, s'il ne les dut point à un enseignement philosophique plus prompt à poser les questions qu'à les résoudre. C'était le temps où Burdeau enseignait Hegel et Kant au lycée de Nancy. Ayant ouï ses leçons, sans aucune abdication de ses tendances personnelles, Maurice Barrès vint à Paris et fut bien vite au fait du mouvement littéraire contemporain. Il connut Taine et Renan, parla de celui-ci avec irrespect, sur un ton d'agréable persiflage et comme pour se venger d'avoir subi le charme. Bientôt, il affirma sa personnalité intellectuelle : articles de journaux et de revues, brochures, volumes, romans, toutes ces productions révélaient un esprit d'une indépendance irréductible et d'une puissante originalité. Au fond, il ne laissait pas le lecteur sans inquiétude. Qu'était-ce que la doctrine « du dédain suffisant », ou encore la « culture du moi » ? La sveltesse du style, d'un style acéré jusqu'à l'exaspération, mais, le plus souvent très ailé, très fluide, exerçait sur les esprits cultivés, en particulier, sur de très jeunes gens, une séduction prestigieuse, par où se déro-

bait ce que la pensée impliquait de parodoxal ou de provocant. D'innombrables lecteurs aspirèrent, avec leur écrivain préféré, les parfums capiteux du *Jardin de Bérénice.*

Ce dilettantisme débilitant faillit compromettre l'évolution d'un esprit mûr pour des destinées plus hautes. De sombres événements se chargèrent de les lui révéler. L'Affaire, toujours l'Affaire !... Ne nous en plaignons pas trop, puisqu'elle sonna le réveil des consciences et devint tout ensemble révélatrice, instigatrice d'énergies.

« Ces années farouches, écrivait Melchior de Vogüé, firent apparaître, en les opposant violemment, les vertus foncières de l'âme française : bravoure et discipline, enthousiasme et clairvoyance, culte de la justice et adoration de la patrie, abnégation stoïque du soldat et mâle indépendance du citoyen ». Ce fut alors que Maurice Barrès publia *Les Déracinés*, livre inégal, mais de puissante facture, étude sociale d'une portée incalculable et qui souleva des discussions passionnées, un peu comme le *Disciple* de Paul Bourget dont, à sa façon, il reprenait la thèse.

Ce fut bien autre chose quand il cloua au pilori maintes « figures » de parlementaires ou de politiciens, intrigants et arrivistes, financiers véreux ou folliculaires vendus. Tenait-il simplement une plume, d'ailleurs âcre et corrosive, ou brandissait-il le fouet de Juvénal ?

Peut-être le dégoût de tant de spectacles révoltants lui fit-il monter comme une nausée du cœur aux lèvres ; toujours est-il que, ses instincts d'artiste l'emportant, Maurice Barrès s'en alla promener sa

rêverie sur l'Hymette et l'Acropole, au pied du Taygète, à Sparte, sur la mer où chantent les sirènes, mais aussi en Espagne, surtout à Tolède, où il contempla d'un œil à la fois scrutateur et ébloui l'œuvre du Greco. Il nous associa à ses impressions, les traduisit en des pages définitives dignes d'un Loti et d'un Chateaubriand ; mais il nous confia que les splendeurs de l'Attique avaient charmé ses yeux sans captiver son cœur et que sa vieille terre de Lorraine, avec ses horizons de brume et ses ciels cendrés, avait retenu le meilleur de son âme.

Cette préférence s'affirme plus nettement encore dans les *Amitiés Françaises,* livre de haute et sereine inspiration, qui devrait être entre les mains de tous nos écoliers, comme un viatique intellectuel et moral de premier ordre. Avec quelle émotion n'y relirions-nous pas aujourd'hui le chapitre qui nous conduit aux bastions de l'Est ! Voyez encore les pages consacrées à Jeanne d'Arc et dites s'il est au monde une poésie plus intense ou d'un charme plus enveloppant.

Je ne puis leur comparer que tel ou tel passage de la *Colline Inspirée* ou de *Colette Baudoche.* Mais, au sentiment de plus d'un critique, rien n'égale en splendeur la *Grande Pitié des Eglises de France*, sorte de *Génie du Christianisme*, moins éclatant sans doute et toutefois d'une touche plus sobre que celle de Chateaubriand ; on y constate une puissance de raisonnement, une vigueur de dialectique inconnue au père du romantisme. Dans ce livre admirable, tout est lumière et harmonie, vraie fête pour l'œil, pour l'oreille et pour l'âme. Pas le moindre heurt ; langue et style y sont, avec une

marque très personnelle, dans la pure tradition classique où tout est grand, je le veux bien, mais également simple et mesuré. L'art d'évoquer et de peindre égale ici celui des plus chauds coloristes ; le style de l'écrivain, comme le disait Melchior de Vogüé des *Amitiés Françaises*, « se pose sur la terre qu'il décrit, comme la palpitation légère de la lumière sur un sillon de septembre ».

Or, ce maître de la plume est aussi un des orateurs les plus écoutés de la tribune parlementaire, où il s'est fait, dès son apparition au Palais-Bourbon, le champion des plus nobles causes. Il a plaidé celle des fondations pieuses, des ancêtres, des morts, avec une éloquence impérieuse et très émouvante, avec un accent de sincérité et de conviction digne d'un si haut sujet, digne de l'orateur lui-même. A-t-il, dans ce milieu dénué d'atticisme, entraîné les convictions et déterminé les votes ? Je ne sais. Mais Maurice Barrès n'est-il pas mieux à sa place sous la coupole du Palais Mazarin ?

Maintenant, successeur de Déroulède à la Ligue des Patriotes, il a pris en main sa tâche d'apôtre national. Tous les jours, à l'*Echo de Paris*, il publie une ou deux colonnes, où il semble rivaliser avec Albert de Mun, de zèle patriotique, d'élévation morale, d'entrain et de talent. A l'entendre, comme à écouter son illustre confrère, nous croyons ouïr — et c'est un réconfort autant qu'une espérance — la voix même de la Patrie.

VI

ANATOLE FRANCE

On cite, de ce célèbre polygraphe, un mot malheureux sur le bombardement de notre plus merveilleuse cathédrale. Non certes qu'il ne protestât contre l'abomination de la désolation ; mais il souhaitait le succès de nos armes, pour nous mettre plus rapidement en mesure d'offrir à l'Allemand vaincu « notre amitié ». Ce propos a scandalisé de fort honnêtes gens. Leur surprise seule nous étonne. C'est mal connaître le personnage. Nous permettront-ils, pour dissiper leurs illusions, de fixer — timidement — quelques traits d'une physionomie d'ailleurs mobile et peu saisissable ?

Anatole France, ondoyant et divers comme son grand ancêtre Montaigne, s'est révélé par de successives incarnations. On le reconnut sous les espèces de Sylvestre Bonnard, calme savant, tuteur débonnaire, dont le « crime » fut un acte de bonté audacieuse. Il apparut, bientôt après, sous les traits de Jérôme Coignard, maître de scepticisme, enclin au mépris des hommes, en qui sa philosophie ne lui montrait que « bêtes féroces et dégoûtantes ». Mais quoi ! Philosophie et science n'étaient, à son regard que pures billevesées ; il ne tint pour réalités estimables que paillardise et beuverie, humant

la sagesse avec le piot, abondant en propos hardis et en imaginations truculentes ; à l'ordinaire, il paraissait d'humeur facile et modérée, vrai doucet au pelage moëlleux, minaudant et ronronnant, dont la griffe recélait de redoutables égratignures. Brunetière l'apprit à ses dépens, mais il resta maître du terrain, ayant contraint son adversaire à l'aveu de son nihilisme moral. Ce fut un beau tapage.

Jérôme Coignard tourna bientôt son courroux contre l'Armée ; il s'épuisa en sarcasmes sur les « atrocités des conseils de guerre et les justices de gens à sabres ». — « J'ai fait tous les métiers, dit-il, hors celui de soldat qui m'a toujours inspiré du dégoût et de l'effroi, par les caractères de servitude, de fausse gloire et de cruauté qui y sont attachés... Et je ne vous cache pas, mon fils, que le service militaire me paraît la plus effroyable peste des nations policées. » Voilà certes un dogmatisme bien féroce ; mais l'indulgence du philosophe, pacifiste déterminé, reste acquise aux fauteurs de guerres civiles. Qu'une nation coure sus à l'étranger, quelle horreur ! Mais que les citoyens de cette même nation se dévorent entre eux, à la bonne heure !

Peu tendre pour l'Armée, Anatole France parut franchement haineux à l'endroit de l'Eglise romaine. Sur ce point, Homais en personne lui donnerait des leçons de libéralisme ; il est tout juste au niveau de Henri de Brisson, de Ranc ou de Combes. Grand danger pour son talent ! Cet attique, cet admirateur d'Euripide et de Platon, ce prosateur-poète aux grâces alanguies, dès qu'il voit rouge ou noir, écrit

comme Eugène Sue ; les Muses l'abandonnent ; Ariel gravit les tréteaux de Caliban, où il répand sa bile en éructations affligeantes : fourbes, hypocrites, scélérats, autant d'aménités qu'il assène sur le dos de ses adversaires. Et voilà un courroux fort étrange de la part de M. Bergeret.

Car c'est encore Anatole France que vous retrouverez sous le masque du chétif professeur, du sophiste aigri, ennemi de toute autorité morale, sociale ou religieuse. Il a conçu « la haine du prêtre, une haine impérissable, une haine à remplir toute la vie ». Aveu d'une âme « dont les pensées coulent à l'irréligion par une pente naturelle ». De là le plaisir, jamais las, qu'il prend à caricaturer moines et gens d'église. Il les peint ambitieux, vulgaires, souples cependant et roués à plaisir, « dissimulés par politesse et n'ayant retenu de l'enseignement du séminaire que des élégances de latinité, de l'adresse pour les sophismes et une sorte de mysticisme sentimental ». Le crayon est-il assez venimeux ?

Or, le même homme qui déverse sa rancœur sur le Clergé et l'Armée, s'attendrit sur la joie prochaine d'offrir « notre amitié » aux bons Allemands, qui ont bombardé la cathédrale de Reims....

Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

Anatole France m'a l'air ici d'un loup bêlant. Son médecin ne doit pas être sans inquiétudes... « Notre amitié » aux incendiaires de nos monuments, aux assassins de nos enfants et de nos prêtres, aux profanateurs de nos temples !... ô stupide ingénuité

du pacifisme !... Toute la littérature du monde, tout l'art d'écrire rendent-ils excusable une pareille mentalité ?

C'est bien l'art subtil, en effet, la prose merveilleusement souple, fluide, légère et animée d'Anatole France, qui lui ont rallié tant de suffrages et qui, si souvent, on donné le change sur la foncière perversité de sa pensée. D'innombrables esprits s'y sont laissé prendre et, enveloppés dans le lacet d'une sophistique déconcertante, en sont devenus tout à la fois les dupes et les victimes. Dans le monde mystérieux des âmes, de tels ravages sont illimités — et cela même est une grande misère. Heureux qui se dérobe à l'emprise et démêle, sous de brillants dehors, un vide noir et désolant !

Il n'a pas pris le change, ce maître de l'heure, qui sait si bien, depuis longtemps, nous enseigner l'énergie, Maurice Barrès : « Dangereuse mollesse de cette œuvre *(Thaïs)*, pleine de plus de rêves que ne peut en contenir un jeune homme qui se promet d'être sociable et utile. Anatole France peut être suspect aux magistrats chargés de veiller à la santé de ce peuple... C'est un corrupteur ». Ces lignes furent écrites il y a vingt-cinq ans ; ont-elles rien perdu de leur opportunité ? Et l'homme ainsi jugé accusera-t-il le critique d'épaisseur ou d'indigence d'esprit ? Verra-t-il en lui un cuistre malfaisant, comme les pions qui attristèrent son enfance ? Mais, à notre tour, renoncerons-nous au droit d'apprécier, suivant notre conscience et notre goût, l'impitoyable satiriste ?

Son talent tient du prodige ; sa langue est d'un classicisme à peu près impeccable, avec une gageure

de raffinement qui fait songer aux Alexandrins ; son style a des chatoiements d'une grâce féline et décevante. Cet écrivain aux multiples prestiges est un dangereux professeur d'anarchie.

M. Anatole France, persuadé, après maint horion, « que son style ne vaut rien en tant de guerre », se trouva fort dépourvu. Touché d'un beau zèle. il offre ses services au ministre de la guerre et troque sa plume contre un fusil. C'est, un exemple. Oncques ne vîmes miracle plus éclatant. Le sentiment des malheurs publics, peut-être aussi la fée bienfaisante qui heurtait d'une chiquenaude le nez de Sylvestre Bonnard, ont provoqué cette volte-face.

. Ainsi donc, l'auteur de tant de pages où le soldat était ravalé, l'officier décrié, le général ridiculisé et volontiers traité de baderne, fait amende honorable et court à la défense du sol. Il a pitié des hommes, après les avoir si longtemps méprisés ; il réservera désormais pour ses compatriotes l'amitié qu'il rêvait d'offrir quelque jour à l'Allemand vaincu. Sur ce point même, avions-nous bien saisi sa pensée ? Cet humaniste imbibé d'hellénisme et de latinité ne songeait, croyez-moi, qu'à l'amitié relative où les vieux Romains admettaient leurs ennemis terrassés. L'expression familière à Tite-Live, *Recipere in amicitiam*, n'implique rien qui mette en branle nos puissances affectives. Quel genre d'affection attendriez-vous d'ailleurs d'un esprit où règne l'ironie ? Sarcasme et attendrissement sont peu compatibles. Il ne faut rien moins qu'une illumination souveraine de la grâce pour muer un ironiste en homme de cœur.

Or, la première impression qu'éprouva, la guerre

survenant, M. Anatole France, fut une révolte d'esthète, devant le bombardement de la cathédrale de Reims. Il gémit sur ces pierres calcinées, il s'émut en songeant à la destruction de si pures merveilles, il eut une larme pour tant de ruines. Sa colère s'épandit, non plus contre les conseils de guerre, mais contre les Barbares ; il les voua aux dieux infernaux et souhaita leur extermination. Il eut, de plus, la vision précise de la souffrance humaine et cessa de rire. Son persiflage s'évanouit soudain ; il eut conscience d'un devoir à remplir ; devoir civique et patriotique ? Oui, mais comment ? Que ne garderait-il sa plume, si alerte, si souple, arme de combat, acérée comme un trait et qu'il décocherait contre l'ennemi, d'une main prompte et sûre ?... Ne se piquerait-il pas d'une sainte émulation, avec Maurice Barrès et Albert de Mun ? Non pas. Son talent n'a rien d'oratoire ; il se moque de l'éloquence. Question de nature. Evitons la contrainte et le vain effort, nous ne ferions rien avec grâce. Le parrain de Jérôme Coignard et de M. Bergeret n'a point qualité pour réconforter les âmes. Mais alors ?

On le voit mal sur la ligne de feu. Il est encore inexpert au maniement des armes et n'a point suivi l'école du soldat. Nous redouterions, au surplus, pour lui, le contact des caporaux, le langage de ces guerriers étant ordinairement dépourvu d'atticisme, et la discipline militaire comportant des rigueurs à quoi n'est point accoutumée la délicatesse d'un académicien. Cherchons ailleurs.

Une faction conviendrait à merveille, non pas à la frontière, mais en plein Paris, — à quelque distance des églises et de l'Institut. Il n'y fréquente guère,

surtout depuis l'affaire Dreyfus. A la place du gouverneur, je mettrais Anatole France de planton, aux abords du Sénat : non pas vers la rue de Tournon, à proximité du restaurant Foyot, où déjeuna quinze ans son ennemi Brunetière, mais face au jardin du Luxembourg, aux abords de la fontaine Médicis, chantée par lui,

Sous le marbre où revit, fleur des anciennes races,
Quelque dame de France au plaisant souvenir.

Là, notre poète-troupier, suivrait, loin du fracas des lourds bataillons, le fil ténu de son rêve : il aiguiserait à loisir son ironie contre le Prussien trouble-fête ; il conclurait à la bienfaisance autant qu'à la nécessité du patriotisme ; il s'abandonnerait à de graves pensers... Mais non, il goûterait simplement la douceur de vivre, par ces lumineux après-midi d'octobre et peut-être n'en voudrait-il plus aux bambins qui jouent aux soldats, un fusil de bois à la main et, sur la tête, un chapeau de général, ultime avatar d'un numéro de l'*Humanité*...

. . . .

On en revient toujours à ses amours premières. L'armistice, après la Victoire ayant rendu à M. Anatole France toute sécurité, il en profite pour affirmer à nouveau son antimilitarisme, lier partie avec les pires anarchistes, glorifier enfin Lenine et Trotsky. C'est un bel exemple d'atticisme.

VII

LOUIS PIZE

LES PINS ET LES CYPRÈS [1]

Le Vivarais, la Vallée du Rhône, la Provence se reflètent dans les poèmes de M. Louis Pize. Voici des visions très nettes de notre région tour à tour grandiose et riante, inondée de lumière, balayée par les souffles du Nord, embrumée quand vient l'automne, qui estompe la ligne fuyante des montagnes et nous en dérobe les contours. Décor changeant, diversité d'aspects, sol riche de tout un passé, théâtre d'exploits sans nombre depuis le passage de Jules César jusqu'aux guerres de religion et à la période révolutionnaire. De là partait encore cette race forte, qui s'en fut, il y a sept ans, vers la frontière, barrer la route aux Germains, tenir ferme sous leurs coups, forcer enfin la victoire. Les clairons l'ont sonnée à son heure, cette victoire si glorieusement remportée. Ecoutons maintenant, à la louange du sol natal, un frémissement de harpe et les arpèges d'un musicien subtil.

---

(1) Louis Pize, *Les Pins et les Cyprès*, Poèmes, in-16. Garnier.

Ce musicien est aussi un évocateur. Il sait peindre d'une touche sûre, mais délicate et sobre, nos proches Cévennes, « l'isolement austère des sommets », « les sentiers de pierre », que le montagnard gravit d'un pas obstiné et tranquille, les figures bronzées de nos paysans et jusqu'à la docilité résignée de leurs troupeaux... Voyez tout à l'heure ces longues théories en marche vers La Louvesc ou vers Notre-Dame-d'Ay. Que de fois ne les avez-vous pas rencontrées à la faveur de quelque pèlerinage !...

Leur visage est creusé de rides :
Ils ont, sous les soleils torrides
Usé leurs mains, rompu leurs bras
A moissonner leurs champs ingrats.

Ailleurs, sous la « Voûte de Lumière », c'est Nîmes « ancienne et riche en rêveries ». Nîmes, marquée jadis de « la splendeur impériale ». Plus loin, Louis Pize nous promène dans la « Provence Sacrée » fertile en peupliers, en saules et en platanes. Saluez Avignon, retrouvez « Aix la tranquille »,

Où le vent clair brise et répand
Le cristal de jets d'eau sans nombre
Où près des vasques fleurissant
Les marronniers noircissent l'ombre.

Descriptions éclatantes et brèves, d'un trait qui porte et se fige en nos mémoires. Coloris ardent, non forcé, sans outrance, d'une touche très apparentée à celle des maîtres, le tout aperçu comme à travers le voile du songe poétique.

La poésie n'est pas seulement une peinture, elle est une harmonie. Cette constatation n'est point une découverte, Horace et Boileau y ayant insisté, il y a de cela quelques siècles. Combien de versificateurs l'oublient ? Dans la surproduction d'œuvres censément lyriques dont nous sommes accablés, combien compteriez-vous de vrais poètes ?... J'admire la naïveté de très braves gens qui, pour avoir aligné quelques rimes, pensent égaler Lamartine ou Victor Hugo. Sans y regarder autrement, laissons-leur pour compte leurs platitudes. On ne discute pas l'inexistant.

Mais qu'une âme frémissante, ayant à son service une technique éprouvée, le don créateur, la magie du pinceau, la richesse de l'invention verbale, une oreille ouverte à la cadence et à l'accord ; — que cette âme, dis-je, s'épanche en strophes de lumière et d'harmonie ; nous serons en présence d'un poète de race.

Tel est bien le cas de M. Louis Pize, jeune, vibrant, d'une sensibilité délicate et parfois suraiguë, d'une netteté de vision qui s'affirmera dans le moindre de ses tableaux poétiques, musicien par surcroît — comment ne retiendrait-il pas nos attentions et ne gagnerait-il pas nos suffrages ?

Sachons-lui gré de ses préoccupations harmoniques. J'ignore s'il pratique Mozart ou Chopin ; mais la dédicace d'un de ses poèmes au maître Vincent d'Indy implique un secret amour pour l'art où ce maître excelle.

Je le crois plus proche encore du lyrique dont l'œuvre est désormais classée parmi les plus grandes, Louis Le Cardonnel. C'est ici comme une

filiation : elle apparaît dans la qualité du sentiment, la promptitude à l'enthousiasme, plus encore l'orchestration des poèmes, la coupe savante de la strophe, l'habileté heureuse des rejets — voire quelques-unes des libertés que se permet la jeune école. Çà et là de timides hiatus ; à peine quelques grains de poussière ; est-ce bien la peine de les signaler ?

La personnalité de M. Louis Pize est d'ailleurs trop nettement marquée, pour nous laisser le droit de voir en lui un simple imitateur. Oui certes, il est bien lui-même, ne serait-ce que dans l'expression de cette mélancolie d'automne, où il s'attarde, à plusieurs reprises, si complaisamment. Très personnelle aussi sa foi, comme sa piété. A cet égard, son poème de Notre-Dame-d'Ay est une pure merveille de grâce attendrie et de poésie chantante. Ecoutez donc cette strophe, traduite ou à peu près du Livre de la Sagesse :

O pureté sans ombre, extase des collines,
Les monts n'existaient point que vous naissiez déjà ;
Dans le champ du Seigneur vous plantez vos racines
Et vous portez en vous Celui qui vous créa.

Suit une imploration à la Vierge puissante et bonne :

Vous vous abaisserez jusqu'au fond des vallées ;
Sous les toits miséreux qui fument dans le soir
Se lamentent vers vous tant d'âmes exilées...

Ne percevez-vous pas là un accent qui semble nous arriver de Virgile ou de Dante ?

Une émotion poignante s'attache aussi à la *Plainte du Potier*. Reconnaissez-y le gémissement du poète, astreint à des labeurs monotones, rivé à des tâches dont souffre son génie, avide de briser enfin sa chaîne et de prendre un essor victorieux dans l'immensité des horizons...

Si j'avais seulement vécu sous les verdures,
J'aurais, d'un long travail, faisant ma volupté,
Sur les flancs de la coupe animé les figures
De l'automne vineuse et du splendide été.

C'est là une nostalgie d'idéal très touchante et d'un charme irrésistible.

Je serais fort surpris que le public n'accueillît point avec une faveur exceptionnelle et bientôt grandissante ce volume que nous sommes tout heureux de lui présenter. Cette gerbe de strophes et de poèmes nous plaira surtout à nous, qui y trouverons, embelli du reste et comme idéalisé, le reflet du pays natal : elle enchantera encore les amateurs de poésie sincère et vraie, poésie d'une facture extrêmement distinguée et originale, mêlée toutefois au grand courant littéraire où se complaît le goût français.

VIII

MONSEIGNEUR BAUDRILLART

De petite taille, le front large, le regard aigu sous le reflet du binocle, l'ensemble de la physionomie rayonnant d'intelligence et comme marquée par l'empreinte de la pensée, tel apparaît M[gr] Baudrillart. Sa notoriété est européenne, sa popularité à Paris est faite d'admiration et de sympathie, il incarne magnifiquement la double cause de l'Eglise et de la France.

Il y a deux ans environ (1919) il pénétrait sous la Coupole, si du moins l'on ne peut dire que son mérite en força l'entrée. Son grand-père, M. de Sacy, secrétaire perpétuel, avait donné, en 1878, au jeune Alfred, candidat de 19 ans à l'Ecole Normale Supérieure, un Quintilien, avec cette dédicace : « A Monsieur Alfred Baudrillart, futur membre de l'Académie française. » Cet aïeul avait du flair.

Comme pour justifier cette prophétie, Alfred Baudrillart s'en fut vers la rue d'Ulm, en sortit agrégé d'histoire, devint ensuite professeur aux Lycées de Laval et de Caen, puis au collège Stanislas. Vers trente ans, il entre à l'Oratoire, où s'étaient illustrés les Gratry et les Perraud. Il ne renonce pas, pour autant, à la carrière d'historien : il écrit cinq gros volumes, d'une érudition solide et d'une ferme composition, sur *Philippe V et la Cour de France ;*

il y étudie les relations entre la France et l'Espagne, dans la première moitié du XVIIIe siècle et montre tout l'effort de Louis XIV pour l'union des races latines.

Un peu plus tard, il publie un important ouvrage. *Quatre cents ans de Concordat*, bientôt après, une *Vie de Mgr d'Hulst*, en deux volumes. On y trouve, en une série de tableaux saisissants, toute l'histoire de l'Eglise de France pendant les trente années qui vont de 1875 à 1905. La figure de l'Ancien Recteur de l'Institut Catholique de Paris, s'y dessine en un relief accentué et semble conquérir, de page en page, un surcroît d'admiration et de sympathie. Juste tribut d'éloge, au prêtre, au métaphysicien, à l'orateur, au conducteur d'âmes que fut Mgr d'Hulst.

Son successeur ne lui cède en rien. Si à la métaphysique il a préféré l'histoire, il écrit l'histoire en philosophe et en théologien, autant qu'en érudit initié aux fortes disciplines. De plus, il scrute le passé, sans négliger le présent : voire il a sur le lendemain des clartés que l'événement justifie. Par exemple, il pressentit, sur la loi de séparation, le jugement de Rome. « Soyez persuadé que le Pape rejettera cette loi », dit-il à Maurice Rouvier, président du Conseil. Deux mois plus tard, comme il racontait cette conversation au Cardinal Merry del Val : « Vous avez bien jugé, dit celui-ci, la décision que vous avez prévue sera celle du Saint-Père. »

En pleine guerre, il apprécia comme il convient certain discours retentissant prononcé à la Madeleine, devant un public un peu trop spécial et dans des conditions légèrement théâtrales. L'orateur avait parlé de Benoît XV avec une pointe d'imperti-

nence : Mgr Baudrillart ne cacha pas sa désapprobation au Cardinal Amette et le prédicateur connut, sans trop attendre, le chemin de Canossa.

D'autres préoccupations hantaient l'esprit de l'éminent Recteur. Certes, la guerre n'avait pas fermé les portes de l'Institut catholique : Mgr Baudrillart enseignait, dirigeait, stimulait les énergies intellectuelles, en grand maître, en psychologue, en moraliste, en prêtre par dessus tout. Mais la France ne réclamait-elle pas d'un fils de ce mérite une action plus ample et d'ordre général ?

La guerre sévit, des trains se succèdent, apportant à Paris d'innombrables blessés. Le Recteur visite les ambulances, avec quel dévouement, quelle tendresse paternelle ! Recueillons, à ce sujet, le témoignage de M. Frédéric Masson, secrétaire perpétuel de l'Académie française : « On vit chaque jour Mgr Baudrillart, au moment où la mort multipliait ses visites, où la gangrène rendait méphitique l'air des salles, s'arrêter longuement près du lit de chaque patient, et, avec une inaltérable constance, ouvrir aux pauvres gars qui allaient succomber, les perpectives d'éternelles récompenses. Et puis, après avoir enseveli le mort, il le conduisait, à travers les faubourgs de la ville indéfinie, jusqu'au champ du suprême repos : il prononçait sur la bière de bois blanc, mince comme une feuille de papier, les prières qui absolvent, et il reprenait, avec la veuve du mort, le chemin de l'hôpital ».

Contribution touchante au soulagement des souffrances occasionnées par la guerre, ce dévouement suffisait-il au patriotisme du Recteur ? Ce patriotisme s'exerça sous de nouvelles formes, par la

plume et par l'action. Voici le Comité catholique de propagande française à l'étranger : Mgr Baudrillart en est l'âme. L'étranger reste-t-il insensible aux écrits que nous lui adressons pour plaider notre cause? Parlons-lui. Voilà Mgr Baudrillart en route pour l'Espagne. Il faut aller vaincre là-bas le préjugé qui fait de nous une nation d'athées et de persécuteurs : ce sera, par excellence, une œuvre de persuasion, de logique, d'éloquence. Quel orateur eût été mieux désigné ? Nous avons bien ouï parler d'une mission officielle, où figurèrent MM. Bergson, Imbart de la Tour, Widor : je ne crois pas à l'efficacité de la philosophie Bergsonienne sur des catholiques aussi ardents que les Espagnols : peut-être ont-ils mieux goûté les symphonies d'orgue de M. Widor. La parole de Mgr Baudrillart fut encore plus persuasive.

Elle réussit à ce point que Marcel Sembat, anticlérical notoire, dut rendre un éclatant hommage au profond politique et à l'orateur qui avait retourné l'opinion en notre faveur au-delà des Pyrénées. Du même coup, notre gouvernement n'apprènait-il pas que l'influence catholique n'est point, même chez nous, un facteur négligeable ?... De là, un acheminement vers une réconciliation entre la République française et le Saint-Siège. On sait, depuis lors, le le chemin parcouru. Mgr Baudrillart a planté des jalons sur la route. Rappelez-vous ses articles de l'*Echo de Paris ;* ils sont d'un rude escrimeur. Quelles passes d'armes !

Des services de cette importance ne devaient-ils pas être récompensés ? La gloire est venue au prélat, par le seul rayonnement de ses vertus, de

ses mérites, de son savoir, de son talent. Il fut fait Chevalier de la Légion d'honneur. Il est de ceux qui rehaussent une distinction, rarement si bien placée. Le voilà, depuis deux ans, membre de l'Académie française : en est-il beaucoup, parmi les immortels, d'aussi munis de titres à l'admiration de leurs compatriotes et de tout le monde savant ? Au jour de sa réception, il émut fortement cet auditoire de raffinés, d'ordinaire peu enclins à l'enthousiasme ; avec lui, on le sentait bien, l'Institut Catholique pénétrait sous la Coupole et la gloire du Recteur rejaillissait sur les professeurs du célèbre Institut, les Lapparent, les Branly, les Rousselot, les Henry Bidou.

Maintenant, c'était le tour de l'Eglise de récompenser celui qu'une voix autorisée, celle du Cardinal Amette, je crois, nommait « le premier prêtre de France ». Le Souverain Pontife, Benoît XV, a voulu l'honorer en l'appelant à la dignité épiscopale, sans l'enlever d'ailleurs à l'Institut Catholique de Paris.

Lorsque le 28 octobre dernier, dans le Chœur de Notre-Dame, tout ce que la capitale et la France catholique comptent de notabilités, de hauts personnages, d'amis du prélat, était rassemblé pour la cérémonie du sacre : lorsque le nouvel élu, au son des cloches, parmi les chants sacrés et les harmonies du grand orgue, se releva, mître en tête, crosse en main, ainsi glorifié pour la gloire même de Dieu, l'Eglise de France fut en fête et la dignité épiscopale parut elle-même rehaussée par l'excellence d'un si éminent représentant.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Valentinoise
Valence-sur-Rhone
1921